

Le Vicomte DE CHAUNAC,
Lieutenant Colonel du 9^e Dragons.

VIES

DES GRANDS

CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

—
TOME IV.

SE VEND AUSSI CHEZ

CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE, quai des Augustins, n. 57;

ANSELIN, LIBRAIRE, rue Dauphine, n. 9;

GABRIEL DENTU, LIBRAIRE, rue du Colombier, n. 3,
et au Palais-Royal.

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
Rue de Seine, n. 14.

VIES

DES GRANDS

CAPITAINES FRANÇAIS⁵

DU MOYEN AGE,

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA
FRANCE AUX XII^e, XIII^e, XIV^e ET XV^e SIÈCLES ;

PAR ALEXANDRE MAZAS,

ANCIEN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

Ne quid falsi dicere, ne quid veri non audea.

CICERO.

Dédié à Monsieur le Dauphin.

TOME QUATRIÈME.

OLIVIER DE CLISSON,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

ENGUERAND DE COUCI,
MARÉCHAL DE FRANCE

A PARIS,

CHEZ M. EUGÈNE DEVENNE, ÉDITEUR,

RUE GÎT-LE-COEUR, N^o 12.

M DCCC XXVIII.

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Jeunesse de Clisson. — Il embrasse le parti de Montfort, contribue puissamment au gain de la bataille d'Aurai. — Il passe au service de France, et le roi le nomme connétable après la mort de Duguesclin.

On se rappelle sans doute l'acte de sévérité exercé par Philippe de Valois, en 1343, envers Olivier de Clisson et 14 chevaliers bretons venus à Paris. Vannes avait été pris par Robert d'Artois au commencement de la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort. Olivier de Clisson, gouverneur de cette place, fut accusé par l'opinion publique d'avoir cédé aux insinuations secrètes plutôt qu'à la force des armes. Il paraît qu'Olivier de Clisson ne put résister au plaisir de porter le titre de vice-roi de Bretagne que lui offrait Édouard. Les termes de ce traité secret prouvent que Plantagenet, en paraissant défendre

les droits de la maison de Montfort, ne travaillait que pour lui seul ; cette trame fut dévoilée à Philippe de Valois par le comte de Salisburi, dont la femme, la belle Anna Norfolk, avait cédé aux poursuites d'Édouard III. Salisburi, indigné d'être flétri par un prince qu'il avait servi avec le zèle le plus sincère, quitta Londres furtivement, et se retira en France, comme Robert d'Artois s'était retiré en Angleterre ; Philippe de Valois l'accueillit avec distinction, et le dédommagea de la confiscation de ses biens. Pour payer ces bienfaits, Salisburi livra à son nouveau maître tous les secrets de celui qu'il quittait. Philippe de Valois vit déchirer le voile qui couvrait les intrigues de sa cour ; il eut la cruelle certitude d'être trahi par un grand nombre de seigneurs français, par ceux même dont il s'efforçait de gagner l'affection, et qui acceptaient les grâces dont il les accablait, en continuant à le tromper. Voulant les effrayer par un exemple, il fit tomber sa colère sur les bannerets bretons qui se trouvaient inscrits dans la liste des traîtres ; il les avait tous comblés des marques de sa munificence, en particulier Olivier de Clisson, que sa haute naissance et ses vastes domaines rendaient un des plus puissans de la Bretagne. Olivier et les autres Bretons, partisans secrets d'Édouard, étaient

dans le moment à Paris; ils y assistaient aux fêtes que l'on donnait à l'occasion du mariage de la fille posthume de Charles VI avec le second fils du roi. Olivier fit briller dans les tournois sa force et son adresse; au moment où il sortait de la lice, couvert d'applaudissemens, il fut arrêté par le connétable du palais; quelques jours après il eut la tête tranchée, ainsi que 14 chevaliers ses amis, convaincus, comme lui, d'avoir favorisé l'Angleterre en paraissant être toujours attachés à la maison de Blois. Olivier mourut victime de sa dissimulation; il aurait pu servir Édouard ouvertement en embrassant la cause de Montfort, comme faisaient grand nombre de barons ses compatriotes (1). Sa tête fut envoyée en Bretagne, et plantée sur une pique à la porte principale de Rennes.

Tel est cet événement qui eut de si grandes conséquences, et que les chroniques du temps rapportent diversement. Olivier de Clisson laissait deux fils et une veuve, Jeanne de Belleville, qui avait épousé en premières noces un seigneur de Chateaubriant; elle vivait par goût dans une profonde retraite, au château de Saint-Yves,

(1) L'historien anglais Hume applaudit à cet acte de sévérité, et avoue que Philippe de Valois avait le droit de punir ainsi cette félonie.

situé auprès d'Hennebon ; douce et timide , elle paraissait dépourvue de cette énergie dont les femmes de cette époque se montraient souvent douées ; la mort de son époux fit développer en elle une vigueur de caractère surprenante ; en apprenant cette catastrophe , elle se livra à tous les transports de sa juste douleur : mais tout à coup ses larmes se tarirent , elle ne songea qu'à la vengeance ; elle prit dans ses bras ses deux fils , arriva à Rennes , s'arrêta devant la porte , et leur montra le trophée sanglant qui la décorait. « Voilà , leur dit-elle , la tête de votre père ; jurez avec moi de le venger. » Elle éleva vers le ciel les mains de ses jeunes enfans , et leur fit prononcer le fatal serment. Le plus jeune de ses fils avait trois ans ; l'aîné , qui en avait sept , était cet Olivier dont nous écrivons la vie , et qui naquit en 1336 , au château de Clisson , situé à huit lieues de Nantes et à vingt-huit de Rennes.

Dès ce moment , la veuve de Clisson ne s'occupa qu'à satisfaire les mânes de son époux ; elle visita ses domaines , implora l'assistance de ses amis. Le récit de ses malheurs les toucha ; un grand nombre embrassa sa défense avec enthousiasme ; elle réunit 400 hommes , se mit à leur tête , et enleva plusieurs châteaux-forts du parti de Blois. C'eût été le sublime de la vertu

de ne point souiller son triomphe ; mais un pareil effort est au-dessus de l'humanité ; les garnisons furent massacrées en entier ; Gallois de Labaume , gouverneur de Lannion, échappa par miracle après s'être battu quelque temps corps à corps dans l'intérieur de la place avec la veuve de Clisson.

La prise de Lannion était un exploit éclatant, surtout pour une femme , mais déjà on se familiarisait avec de pareilles actions ; la Bretagne admirait depuis plus d'un an Jeanne de Montfort dont le courage seul soutenait le parti de son époux ; on vit bientôt après monter sur ce théâtre vivement animé une autre héroïne , Jeanne de Penthièvre qui marcha sur les traces de ses deux devancières.

Philippe de Valois satisfait d'avoir puni la félonie dans la personne de Clisson, n'avait pas eu l'intention d'étendre sa vengeance jusque sur sa famille, il lui avait laissé ses biens et le repos ; mais lorsqu'il apprit la conduite de la veuve, il prononça la confiscation de ses domaines, et la déclara ennemi de l'État. Ce décret n'arrêta pas Jeanne de Belleville dans le cours de ses expéditions, il rendit au contraire sa fureur plus active ; cependant elle fut bientôt obligée d'abandonner non-seulement ses conquêtes , mais encore ses

propres domaines, qu'elle défendit quelque temps avec une inutile opiniâtreté; chassée de son pays, de ses foyers jadis si paisibles, elle vendit ses bijoux et acheta un vaisseau, le fréta, et s'y réfugia avec quelques hommes généreux qui, transportés d'admiration, s'attachèrent à sa fortune.

Jeanne de Belleville désola les côtes de la Bretagne par ses courses; tout vaisseau qui portait pavillon français était attaqué et pris; elle devint la terreur des navigateurs; souvent elle faisait des descentes, portait le fer et le feu au milieu des terres. Le jeune Olivier la suivait dans ses excursions, il faisait avec sa mère l'apprentissage du métier des armes. Les succès de l'héroïne attirèrent l'attention de Philippe; on lança à sa poursuite plusieurs vaisseaux, elle soutint contre eux des combats meurtriers, mais enfin son bâtiment fut mis hors d'état de tenir la mer; Jeanne n'eut que le temps de se jeter dans une chaloupe avec ses deux enfans et trois serviteurs fidèles: l'infortunée resta plusieurs jours sur l'Océan à la merci des vagues. Ce fut dans ce moment déplorable que le plus jeune de ses fils mourut: elle ne put lui creuser un tombeau sur cette terre natale qu'elle découvrait de loin, et dont la proscription la tenait écartée; les abîmes de l'Océan reçurent les dépouilles mortelles de son enfant. Les premières

méditations du jeune Olivier eurent donc pour objet un père mort sur l'échafaud, une mère livrée au désespoir, et un frère expirant sous ses yeux dans les angoisses de l'exil. Doit-on s'étonner si dans une situation aussi cruelle il contracta une sorte de férocité qui résultait d'émotions trop vives pour son jeune cœur, émotions qui égarèrent sa raison. Cette violence ne s'effaça plus; s'il la contient quelquefois, elle ne se manifesta que trop souvent, et mit son caractère en opposition avec celui des guerriers fameux de cette époque, qui conservèrent sur lui l'avantage de posséder des vertus plus douces.

Après avoir lutté pendant six jours contre le courroux des vagues et les horreurs de la faim, la veuve de Clisson put prendre terre à Morlaix, qui tenait pour le parti de Montfort; elle y trouva Jeanne de Flandres que le sort poursuivait alors avec acharnement : la conformité de leur situation unit d'amitié ces deux femmes, qui avaient été ennemies dès le principe de la rupture des deux maisons de Blois et de Montfort. Olivier, le seul bien qui restât à sa mère, faisait son orgueil, sa consolation; déjà son jeune courage exprimait énergiquement le désir de la vengeance et dans la position de Jeanne de Belleville cette fureur précoce paraissait plus agréa-

ble à ses yeux que le développement des plus rares vertus. Voulant donner un père à son fils unique reste d'une malheureuse famille, voulant lui assurer un protecteur dans un temps de trouble, elle contracta un troisième hymen; elle épousa en 1349 le sire de Bertelay, banneret pauvre mais d'un caractère aventureux et entreprenant; elle espérait que la valeur éprouvée de son nouveau mari la ferait rentrer en possession des domaines dont elle avait été dépouillée si injustement. Peu de temps après Édouard, toujours dans des vues de politique, voulant la dédommager de la perte de son époux mort en quelque sorte pour ses intérêts, la combla de ses bienfaits: d'un autre côté la comtesse de Montfort, veuve à son tour, consacrant son existence à soutenir les prétentions dont son jeune fils Jean IV venait d'hériter, s'efforçait à lui faire des partisans: l'air martial du jeune Clisson, son humeur impétueuse, le lui montraient comme un défenseur qu'il importait d'attacher à la fortune de sa maison par les liens de la reconnaissance, liens qu'elle regardait comme indissolubles. Elle fit élever ces deux enfans sous ses yeux. Mais Clisson devait tromper et la prévoyance de Jeanne de Flandres et la politique d'Édouard: ce Montfort dont il partagea les jeux, les premières sen-

sations, n'eut pas de plus cruel ennemi que lui; ces Anglais parmi lesquels il fit ses premières armes ne trouvèrent pas de haine plus implacable que la sienne, et cependant on ne peut l'accuser ni d'ingratitude ni de versatilité; l'enchaînement des événemens opéra seul ce changement. Nous ferons observer à cette occasion que l'on voit reparaître souvent dans l'histoire des temps anciens et modernes l'exemple d'hommes fameux dont la vie fut en opposition avec le début de leur carrière.

La comtesse de Montfort voulut défendre elle-même les droits de son époux sans exposer son fils aux hasards de la guerre, elle l'envoya à Londres; Clisson accompagna le jeune prince, il étonna la cour par sa beauté, et fixa les regards des princesses, dit Wasingham : il paraissait à tous les yeux plus digne de régner sur le duché que Montfort, dont la santé était fort débile. Édouard III conçut pour le jeune Olivier une affection singulière, il se plut à le combler de présens; lorsqu'il fallut que Montfort parût en Bretagne, le monarque donna à Clisson un équipage qui rivalisa de luxe et de richesse avec celui du prétendant au duché.

Le duc de Lancastre, comme nous l'avons déjà vu, débarqua en Bretagne avec une armée

formidable; voulant frapper les esprits par une entreprise notable, il assiégea Vannes (1357). Ce fut devant ces murs que les deux guerriers dont la Bretagne s'enorgueillit le plus fixèrent dans deux armées opposées l'attention générale par des faits d'armes éclatans; Duguesclin du côté de Blois, et Clisson du côté de Montfort: le premier avait trente-six ans, le second vingt et un.

Dans toutes les rencontres Olivier se fit remarquer par une audace rare; les soldats, auprès de qui le plus grand mérite est la vaillance, lui montrèrent un attachement qui blessa l'amour-propre du duc de Lancastre; Clisson attirait tous les regards par une grace chevaleresque; ses armures étaient magnifiques, ses coursiers les plus beaux de l'armée: ce goût pour le faste ne le quitta jamais. On a conservé comme modèle le dessin de son casque (1). Ses exploits, déjà l'objet des chants des ménestrels, enflèrent tellement sa vanité, que dès lors (à vingt-deux ans) le rôle d'un jeune et brillant paladin borné à quelques faits d'armes remarquables, à quelques succès auprès des dames, lui parut au-dessous

(1). Voyez les Antiquités du père Montfaucon, tome v, planche xv.

de lui; il aspira à jouer un rôle politique dans les grands événemens dont son pays était devenu le théâtre: il ne lui fallut pas de grands efforts pour arriver à ce but. Il se trouva placé naturellement à la tête du parti qui défendait les intérêts de Montfort; les guerriers qui le composaient se voyaient avec dépit liés à l'Angleterre, ils cherchaient un centre commun, ils le trouvèrent dans Clisson, et quoique agissant toujours de concert avec les Anglais, ils se réjouissaient de marcher sous les ordres immédiats d'un chef né Breton: ils auraient vainement demandé la même garantie au comte de Montfort, qui, dépendant entièrement d'Edouard, ne pouvait jouer que le rôle qui lui était imposé par la politique anglaise. Dans cette position difficile, Jean IV, pour conserver l'affection de ses partisans, se vit contraint de s'appuyer sur Olivier et de se mettre en quelque façon sous son égide; le duc de Lancastre lui-même sentit affaiblir la supériorité que son rang et son titre de généralissime devaient lui donner sur ce jeune banneret. Olivier, soit qu'il eût des talens de Lancastre une opinion peu avantageuse, soit qu'il ne pût commander à cette aversion que tout Breton concevait à sa naissance contre les Anglais, ne chercha point à gagner l'affec-

tion d'un prince jeune comme lui, qu'une seule tête séparait du trône d'Angleterre ; bien au contraire, il agit à son égard avec une hauteur qui flattait autant l'orgueil de ses compatriotes qu'il blessait la fierté de Lancastre. On vit bientôt, dans une circonstance mémorable, jusqu'où pouvait aller son influence. Lors du malheureux traité de Bretigni, le Duché occupa l'attention des plénipotentiaires, il fut arrêté que les places prises dans le cours de la campagne seraient rendues de part et d'autre ; Clisson, rentré par la force des armes dans une portion de ses domaines dont il avait été dépouillé par l'édit de Philippe de Valois, espérait que le nouveau traité de paix allait lui rendre l'autre partie ; mais il fut trompé dans son attente, les villes et les châteaux-forts réclamés par lui restèrent entre les mains des Français ; il envoya les demander à Jean II avec un ton d'arrogance qui surprit étrangement tout le monde, et telle était la prépondérance personnelle du jeune banneret, que les deux cours, guidées par les mêmes vues, obtempérèrent à ses désirs. Édouard insista avec force sur la restitution des domaines : il voulait que le jeune Breton fût bien persuadé que c'était à ses bons offices qu'il en devait le recouvrement ; d'un autre côté, le dauphin alors ré-

gent, depuis Charles V, guidé par des vues éloignées, essayait de préparer les voies pour attirer dans son parti un guerrier qui paraissait destiné à exercer une grande influence sur les affaires de la Bretagne.

Clisson retira des combinaisons des deux cours tous les fruits qu'il désirait : cet homme qui dans son enfance n'avait eu qu'une frêle barque pour asile, qui naguère encore vivait des bienfaits d'un prince étranger, se trouvait, par la restitution de ses fiefs, le seigneur le plus puissant du duché; les Laval, les Rohan, les Beaumanoir, avaient plus d'illustration mais beaucoup moins de territoire; il rentra en possession de Garnache, de Bauvoir-sur-mer, de Château-de-Veaux et de Château-Guy.

Dès qu'il se vit en jouissance de l'héritage de ses pères, il épousa Jeanne de Laval. Cette alliance, en augmentant considérablement ses domaines, le rendit une véritable puissance d'un poids déterminant dans la querelle de Montfort et de Charles de Blois : jamais le premier ne se fût rendu maître du duché, même après la victoire d'Aurai, s'il n'eût compté Clisson au nombre de ses partisans. Clisson se forma une suite de 400 chevaliers et de 1,000 arrière-vassaux dont il disposait à son gré : bouillant,

emporté, d'une irascibilité extrême, il entendait que tout fléchît devant sa volonté; la moindre résistance lui rendait momentanément cette violence qu'il avait contractée au milieu des périls dont sa jeunesse s'était vue menacée, il n'aspirait qu'à dominer, et dédaignant les plaisirs à un âge où ils ont le plus de charmes, il se montrait animé d'une ambition vague qui le laissait flottant sans objet fixe. On ne pouvait soupçonner en lui des vues usurpatrices, son cœur renfermait trop de droiture pour concevoir une idée déloyale; il voulait faire trembler son maître en le servant: ce caractère si fortement prononcé distingue Olivier de Clisson de tous ses contemporains, et le dessine d'une manière particulière dans le grand tableau du moyen âge.

Le crédit dont il jouissait, l'autorité qu'il exerçait sur la noblesse, ne satisfaisaient point encore le fils de Jeanne de Penthievre; il se trouvait, contre son gré, placé dans une fausse position: les infortunes de sa mère, la reconnaissance, vertu des âmes élevées, l'avaient placé dans le parti anglais que son cœur détestait; la mort cruelle de son père lui faisait une obligation de combattre la France, pour laquelle il nourrissait secrètement un sentiment de prédilection; il

voyait avec une sorte d'envie les succès de Duguesclin, et la gloire que ce héros acquérait sous les étendards de Charles V.

Le dénouement de la grande affaire de la succession au duché approchait; pendant le cours de ces démêlés, des faits d'armes remarquables qu'il serait inutile d'énumérer ici, avaient déjà rendu fameux le nom de Clisson; mais les combats ne faisaient point oublier au guerrier les soins de la politique : il devint l'âme du parti breton attaché à Montfort; il commandait au nom de ce prince, et tout cédait à sa volonté suprême. On sait qu'en 1364 les plaines d'Aurai virent le terme de tant d'incertitudes. Nous avons déjà fait, dans la vie de Duguesclin, le récit de cet événement mémorable; nous y revenons pour faire remarquer la part que Clisson eut au succès.

La veille de la bataille, le conseil de Montfort voulut qu'on attaquât l'ennemi au moment où, accablé de fatigue, il arrivait devant Aurai. « Je m'y oppose, s'écria Clisson avec feu; je me fais un scrupule de vaincre des hommes harassés de lassitude; un pareil triomphe est indigne de gens de cœur : attendons à demain; le repos aura rendu la partie égale. » Cet avis, plus chevaleresque que sage, fut adopté sans difficultés,

et, par une générosité qui tenait à l'esprit du temps, on repoussa les chances offertes par la fortune. Le lendemain, Clisson, dans la disposition des chefs principaux, fut placé à la tête du corps opposé à Duguesclin. Le spectacle qu'aurait offert ces deux guerriers se rencontrant dans la mêlée, eût sans doute été d'un grand intérêt; le sort en décida autrement. Olivier était d'une taille médiocre, mais il grandissait au combat; sa force prodigieuse lui ouvrait partout un passage : il abattait à ses pieds à coups de hache des ennemis vulgaires; peu satisfait de pareils avantages, il perçait les rangs en cherchant au milieu d'eux son ennemi personnel, Beaumanoir : une haine héréditaire divisait leurs familles. « Beaumanoir, Beaumanoir, s'écriait Clisson d'une voix terrible, où es-tu? je t'appelle au combat. » Enfin il aperçoit au milieu de la mêlée son ennemi, combattant en simple chevalier : nous avons dit ailleurs qu'il n'était pas permis à Beaumanoir, prisonnier sur parole, d'avoir de commandement; Olivier le joint au moment où il abattait le casque de Gauthier Huet; il allait fondre sur lui lorsque Geoffroy de Kerimel le croise, l'attaque de front, fend sa visière d'un coup de masse d'armes, et le frappe violemment au-dessus de l'œil gauche; malgré cette bles-

sûre grave, Olivier combat toujours; Kerimel avait échappé à sa furie, en se jetant dans un bataillon de Français. Cependant tous les efforts s'étaient réunis contre le centre, où combattait Charles de Blois. Olivier arriva sur ce point avec sa division, après avoir forcé l'aile gauche des ennemis à lui céder le terrain. Le malheureux époux de Jeanne de Penthièvre recevait dans ce moment le coup mortel. Dès lors la bataille fut gagnée; mais il importait de dissiper le reste des vaincus, de crainte que ces débris ne se ralliasent, et ne parvinssent plus tard à former une masse capable de défendre les intérêts des enfans de Charles de Blois. Plein de cette idée, Clisson se mit à la poursuite du centre et de l'aile gauche, tandis que Chandos et Montfort unissaient leurs efforts pour accabler Duguesclin, dont l'opiniâtreté tenait en échec les vainqueurs. Olivier, emporté par son ardeur, poursuivit les fuyards pendant trois heures, malgré sa blessure; le sang qui en sortait animait encore davantage sa fureur: il immola un nombre considérable de ces malheureux; enfin il songea à rejoindre l'armée. Il arriva à la chute du jour au camp, couvert de poussière, et ramenant une foule de prisonniers. Montfort courut au-devant de lui, l'embrassa en disant : « Après Dieu et Chandos, c'est

à vous que je dois la victoire. » En même temps il versa du vin dans la coupe ducalé, et voulut que le général anglais et le banneret breton y bussent ensemble : c'était une distinction insigne; mais Clisson refusa cet honneur, parce qu'il devait le partager avec un autre. Ce refus piqua extrêmement Montfort, et l'on croit qu'il fut la première origine de la mésintelligence qui un peu plus tard éclata entre eux avec une si grande violence.

Le nouveau duc, Jean IV, s'aperçut bientôt que malgré sa victoire d'Aurai il ne se soutiendrait point en Bretagne s'il ne se ménageait les bonnes grâces du roi de France; en conséquence, il prépara une magnifique ambassade, à la tête de laquelle il plaça Clisson. Ce seigneur arriva à Paris avec une suite nombreuse et un train fastueux; le souvenir de la mort de son père lui fit voir d'abord avec horreur une cour dans laquelle les malheurs de sa famille avaient commencé; il reçut avec hauteur l'accueil bienveillant du monarque. Charles V ne se laissa point rebuter par le ton tranchant de l'ambassadeur. « La haine que vous portez à la France, lui dit-il, est légitime, et honore votre cœur; mais elle serait injuste si elle n'avait point de terme. » L'adroit Charles V, dont les vues étaient étendues, for-

mait depuis long-temps des projets sur Clisson, dont la réputation et l'influence balançaient en Bretagne le pouvoir de Montfort; il sut tellement flatter ce caractère superbe, que dès ce moment tout lui fit croire que la conquête d'Olivier était assurée.

Fier des avances qu'il avait reçues à la cour de France, Clisson, à son retour dans le duché, traita son souverain avec encore plus de morgue; il ne cessa de faire des remontrances au duc de ce qu'il accordait aux Anglais une confiance si entière qu'elle blessait profondément ses sujets; le duc répondit en termes évasifs; Olivier, excité par les barons, se détermina à faire un éclat; il demanda à Montfort de lui céder le château de Gavre, voulant le réunir, disait-il, à la seigneurie de Blain dont il n'était séparé que par une haie; le Gavre avait été donné à Chandos après la victoire d'Aurai; Clisson devait d'autant moins l'ignorer, que la bannière de ce général flottait depuis lors sur la haute tour du château; le duc étonné lui répondit qu'il ne pouvait plus disposer du Gavre, attendu qu'il l'avait donné à Chandos; sur cette réponse Clisson entra dans une colère inexprimable, et oubliant le respect qu'il devait au prince, il l'accusa d'ingratitude en présence de toute sa cour: « Vous

abandonnez vos vrais amis, lui dit-il, pour ne penser qu'aux étrangers; mais sachez que je me donne au diable si jamais Anglais est mon voisin (1). » En disant ces mots il quitte brusquement le duc, se rend dans ses domaines, réunit ses hommes d'armes, se porte sur le Gâvre, s'en empare, le brûle, charge sur une quantité considérable de chariots les pierres du château, dont il se sert pour faire bâtir une autre aile à celui de Blain.

Le duc, dont l'autorité était mal affermie, dissimula cette offense. On ne peut concevoir comment le valeureux Chandos ne chercha point à venger par les armes un outrage aussi sanglant; il se contenta d'en porter ses plaintes au prince de Galles. Le vainqueur de Poitiers était devenu par sa réputation l'arbitre des chevaliers de toute l'Europe; lorsqu'il s'élevait un incident grave, un différend entre deux paladins, on en référait à sa décision: c'était inhérent aux mœurs du temps. Le prince de Galles trouva la conduite de Clisson fort répréhensible, et lui adressa de vifs reproches; le fier Breton, loin de se soumettre à un arrêt que tout autre aurait reçu avec respect, le regarda comme une insulte; traitant

(1) Tous les historiens de Bretagne.

comme son égal l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, il l'envoya défier en réparation des reproches qu'il lui avait adressés : deux de ses écuyers arrivèrent à Bordeaux, où le prince Noir tenait sa cour, se firent introduire dans la salle du conseil, et là ils jetèrent tous les deux un gantelet en signifiant le défi ; les spectateurs restèrent pétrifiés. Édouard répondit avec dignité qu'il refusait le combat, empêcha même Kennolles et Roos de relever le gantelet, et intima aux écuyers bretons l'ordre de sortir sur-le-champ des terres de son gouvernement ; en même temps il envoya un message à Jean IV pour lui témoigner sa surprise de la conduite de Clisson, en lui demandant si la Bretagne avait déjà oublié qu'elle tenait son maître de l'Angleterre : ceci aigrit davantage les esprits. Montfort très-embarrassé ne trouva d'autre moyen que d'éloigner Olivier ; il l'envoya une seconde fois à la cour de France : l'objet de cette nouvelle mission était d'assurer Charles V de la constante amitié du duc de Bretagne, et de demander la restitution de quelques places sur les frontières du duché. Olivier s'acquitta de sa mission avec zèle ; il peignit en termes chaleureux l'attachement de son maître à la France ; mais quelle fut sa confusion lorsque Charles V lui apprit qu'au mépris de la foi jurée, Montfort

prenait ses dispositions pour livrer passage aux troupes anglaises qui allaient en Guienne renforcer l'armée du prince Noir. Le monarque se plaignit amèrement que, tandis qu'on l'assurait par la voix d'un ambassadeur de la fidélité du duc de Bretagne, celui-ci violait de la manière la plus manifeste les traités existans ; Olivier, outré de jouer un rôle indigne de son caractère, déclara à Charles V que dès ce moment il abandonnait totalement les intérêts de Montfort, et qu'il acceptait les offres que le roi de France lui faisait depuis long-temps.

Le royaume se trouvait privé de ses plus vaillans défenseurs ; Duguesclin combattait en Espagne pour la cause de Transtamare, le maréchal de Blainville se trouvait en mission auprès du roi de Danemark, Sancerre était au fond du Languedoc, il ne restait à la disposition du roi aucun général de réputation : les services de Clisson furent agréés ; on le nomma *lieutenant pour le roi* dans la province de Guienne, où la France possédait encore quelques places. Cet emploi le rendait l'égal du duc d'Anjou commandant en Languedoc, et mettait sous ses ordres les troupes disséminées dans les provinces de l'ouest. Décoré de son nouveau titre, il revint en Bretagne, brava le duc jusque dans son pa-

lais, étalant partout les insignes de sa haute dignité, et précédé toujours de deux hérauts aux armes de France; il se hâta de visiter ses domaines, y leva le plus de monde qu'il put, enflamma le zèle des autres barons; enfin il réunit une compagnie de 300 lances, à peu près 1,800 hommes parfaitement équipés, et vint les offrir à Charles V, qui lui fournit aussitôt l'occasion de se signaler.

Édouard venait de susciter de nouveaux embarras à la France, qu'il ne pouvait attaquer ouvertement à cause de la trêve; il résolut de rejeter sur les terres de Charles le reste de ces malandrins que le prince Noir avait ramenés de la Castille. Ces aventuriers, grossis d'autres soldats licenciés et d'un grand nombre de chevaliers anglais, fondirent sur la Saintonge, ils y exercèrent les mêmes ravages qui avaient épouvanté le royaume en 1366. De son côté Charles V, qui depuis long-temps nourrissait des projets hostiles contre Édouard III, excitait les seigneurs aquitains à secouer le joug de l'Angleterre, n'étant pas lui-même en mesure de rompre ouvertement avec Édouard. Mais il fallut qu'il abandonnât ses projets offensifs pour arrêter les dévastations des malandrins; il chargea Olivier de ce soin: c'était lui confier le sa-

lut de l'État. Le guerrier breton passait pour aussi habile que brave, mais il n'avait jamais eu l'occasion de justifier sur un grand théâtre l'opinion avantageuse que l'on avait de ses talens : il partit de Paris dans le mois de mai 1369, avec 3,000 hommes; il traversa le royaume, et arriva à Saintes; il y réunit les troupes disséminées dans la province et dans l'Agenois, et forma un corps de 8,000 soldats; il s'avança jusqu'à Jonsac, s'y arrêta quelque temps pour reconnaître la position de l'ennemi, et enfin l'attaqua avec une impétuosité rare. Quoique surpris, les malandrins reculèrent en bon ordre jusque sur la rive droite de la Charente, et s'y reformèrent, attendant de pied ferme les Français; Clisson les suivit pas à pas, et se trouva bientôt en leur présence : c'était la première fois qu'il allait combattre ces Anglais dont il avait naguère partagé les triomphes; mais sa liaison avec eux devait son origine à un concours de circonstances indépendantes de sa volonté, en les combattant il se retrouvait dans sa position naturelle; aussi les attaqua-t-il avec une vigueur qui semblait être augmentée par la contrainte dans laquelle il avait été tenu si long-temps. Les malandrins n'étaient pas des ennemis faciles à vaincre; pendant un mois ils défendirent avec

opiniâtreté les rives de la Dordogne ; enfin ils furent obligés de céder à un guerrier que leur résistance enflammait davantage ; les débris de leurs divisions essayèrent de passer la rivière sur beaucoup de barques qu'ils avaient réunies à cet effet : Clisson, devinant leur projet, avait pris la même précaution ; il se trouva aussitôt qu'eux à la tête d'une escadre qu'il manœuvra avec la supériorité d'un guerrier accoutumé aux combats de mer, dont on a vu qu'il avait fait l'apprentissage dans sa première jeunesse.

La plus grande partie des embarcations furent prises à l'abordage, tout ce qui les montait fut passé au fil de l'épée ; des 8 ou 10,000 aventuriers envoyés par l'Angleterre, il n'échappa que quelques centaines d'hommes.

Ce succès était d'une importance majeure, quoiqu'il n'eût pas l'éclat d'un grand triomphe ; mais souvent une bataille livrée par 200,000 soldats ne sert qu'à faire gémir l'humanité, tandis que de simples rencontres décident quelquefois du sort des empires.

La défaite des malandrins renversa tous les projets des deux Édouard, qui se virent forcés par cet échec de retarder la rupture projetée : ce succès donna le temps à Duguesclin de revenir d'Espagne, et acquit à Olivier une réputa-

tation d'habileté que personne n'osa lui contester.

Le vainqueur quitta la Guienne; Charles V le rappelait à Paris, et voulait le consulter sur l'intention qu'il avait de prévenir l'Angleterre dans l'attaque qu'elle préparait sourdement; on conçoit d'après l'humeur du guerrier breton qu'il ne fit qu'applaudir aux résolutions du monarque, et pour lui prouver combien il était disposé à le seconder il se hâta d'aller en Bretagne réunir de nouveaux soldats, il s'y montra bientôt après avec Duguesclin que guidait le même motif: il eût été difficile à la noblesse bretonne de rester sourde à la voix de ces deux guerriers; elle savait trop bien qu'elle acquerrait de la gloire en marchant sous leurs bannières.

Clisson témoignait à Duguesclin une amitié qui tenait de la vénération, il le traitait avec une déférence dont il ne s'était jamais servi à l'égard de personne; ils avaient combattu tous deux à Aurai pour des intérêts différens, aujourd'hui ils servaient le même maître.

Clisson, oubliant sa fierté ordinaire, accompagné d'une suite brillante, vint visiter Duguesclin au château de Pontorson; le vainqueur de Montiel le reçut avec sa simplicité ordinaire, mais

aussi avec un empressement marqué; de son côté Olivier, charmé de Bertrand, lui déclara vivement qu'il aspirait à une faveur à laquelle il attachait un prix infini, c'était d'être reconnu son frère d'armes : cette confraternité tombait en désuétude depuis que le zèle chevaleresque se refroidissait; il appartenait à deux hommes comme Olivier et Duguesclin de la faire revivre. Bertrand ne pouvait avoir pour Clisson une bien vive affection, car les deux héros étaient doués d'un caractère opposé : le premier, humain, affable, libéral, brillait par des vertus simples et vraies, rehaussant son mérite par une modestie extrême; le second, fier de sa naissance, emporté et violent, montrait pour le faste un goût qui lui faisait chérir les richesses; l'un gagnait la confiance de ceux qui l'approchaient, l'autre n'inspirait que de la crainte. Bertrand, invariable dans sa conduite, ne s'écartant jamais de sa ligne, fournit une carrière exempte de trouble; Olivier, livré à son ambition, irrésolu dans ses démarches, fut souvent abreuvé de dégoûts : il n'y avait donc de conforme entre eux que le courage, la loyauté, et le ressentiment qu'ils portaient à Montfort. Ainsi ce fut la politique plutôt que la véritable amitié qui engagea Duguesclin à adopter Clisson pour son frère d'armes.

Admirable jusque dans les moindres détails, il avait jugé qu'Olivier abandonné à la fougue de ses passions, aujourd'hui l'ennemi de l'Angleterre et du duc de Bretagne, pouvait le lendemain changer d'affection; il importait donc de l'attacher à la France par de nouveaux liens : ceux de la confraternité d'armes étaient les plus propres à le fixer. Personne ne se rappelait alors (1369) d'avoir vu former une de ces associations, ce fut une raison de plus pour que Bertrand voulût en donner le spectacle.

Les bannerets bretons, français et normands, accoururent à Pontorson pour assister à cette brillante et curieuse cérémonie; Duguesclin et Clisson y déployèrent le plus grand appareil. Comme toutes les grandes réunions de barons se terminaient par un tournoi, c'était dans la lice destinée à la joute que la solennité devait avoir lieu; on consacrait aux prières les deux jours qui précédaient *la cérémonie*, car les hommes valeureux de cette époque préludaient toujours aux actions importantes de leur vie par implorer l'assistance de Dieu; on disposait la lice avec soin; les femmes, richement parées, garnissaient les estrades; d'anciens bannerets, la baguette blanche à la main, prenaient place comme juges du camp. Les armoiries des deux preux étaient plan-

tées en faisceaux à l'entrée de la barrière et confondués entre elles ; enfin eux-mêmes arrivaient au bruit des fanfares, des chants des ménestrels, et des applaudissemens ; les deux chevaliers précédés d'écuyers portant la bannière de leur maison, paraissaient sans armes, la tête couverte d'un bonnet de mailles ; les écuyers d'honneur les suivaient, chargés des différentes pièces de leurs armures ; l'un soutenait le casque sur le pommeau de la selle, un autre conduisait *le destrier*, grand cheval de bataille, appelé ainsi parce que l'écuyer le tenait toujours de la main droite ; les chevaliers se couvraient de leur armure en présence des spectateurs, puis se rapprochaient de manière à croiser les destriers, chacun ôtait alors les pièces de son armure et les échangeait avec celles de son frère d'armes ; ils mettaient ensuite leur main droite gantelée l'une dans celle de l'autre, pendant que le héraut lisait à haute voix la formule du serment (1) ; lorsque la lecture était terminée, les deux chevaliers mettaient pied à terre, mangeaient les épices, et buvaient dans la même coupe le *clairret*, liqueur faite de vin blanc et de miel. La cérémonie finissait ainsi, mais la fête

(1) Voyez Ste.-Palaye. De la Chevalerie, t. II.

continuait; les deux paladins allaient s'asseoir auprès de leurs armoiries; les ménestrels commençaient leurs chants, prenant pour sujet les hauts faits d'armes et les traits de vertu des deux frères; à ces chants succédaient *des entremets*, espèce de représentations théâtrales semblables à nos proverbes, et joués par des bateleurs, ils servaient aussi à remplir les intervalles des services dans les festins splendides : ce mot est resté même dans notre langue, mais en changeant de signification.

A l'issue des entremets les fanfares guerrières annonçaient l'ouverture du champ, et appelaient les chevaliers poursuivans; les deux frères se présentaient comme les tenans d'armes, c'est-à-dire qu'ils rompaient les lances avec tous ceux qui se présentaient. Ces sortes de joutes différaient des autres dans un point essentiel : les armoiries des héros de la fête étaient plantées comme trophée à l'entrée de la barrière; chaque poursuivant entrant en lice touchait du bout de sa lance l'écu de l'un des paladins, et le défiait ainsi au combat, alors celui des deux frères d'armes auquel n'appartenait pas le bouclier répondait pour son frère, voulant prouver par là que les injures faites à l'un étaient communes à l'autre; le tournoi se terminait comme à l'ordinaire par le coup

de lance des dames et puis par la *mêlée* ; la lice offrait alors l'image d'une véritable rencontre, c'était l'instant le plus terrible; tous ceux qui avaient couru y prenaient part, et souvent les chevaliers vaincus dans le cours de la joute attendaient ce moment pour se venger de leur défaite; rarement ces jeux guerriers se terminaient sans quelques accidens graves. Philippe Mouskes parle d'un tournoi donné à Nuys, dans la *mêlée* duquel il périt 42 chevaliers. Souvent les dames demandaient et obtenaient que la *mêlée* n'eût pas lieu. Nous terminerons cet épisode sur la confraternité d'armes en disant que la chevalerie étant un établissement politique, toujours encouragé par les rois, l'amour du prince et de la patrie en étaient l'essence; aussi la confraternité d'armes la mieux cimentée se trouvait rompue lorsque l'un des deux frères manquait aux lois de l'honneur, ou abandonnait les intérêts de son pays pour servir ceux d'un maître étranger.

Olivier et Duguesclin partirent ensuite, et allèrent commencer la campagne de 1369 si glorieuse pour les armes de la France; nous en avons donné la relation dans la vie de Bertrand, nous en reparlerons encore pour retracer les faits particuliers qui se rattachent à Olivier. Ce paladin

commandait l'arrière-garde, lorsque Duguesclin se mit en marche au milieu de la nuit pour aller surprendre Grantson dans son camp de Pontvallain; le général en chef arriva le premier, comme nous l'avons vu, avec très-peu de troupes, car la célérité de sa marche et le mauvais état des chemins avaient empêché que tous ses gens pussent le suivre; ce contre-temps n'arrêta point le héros breton, il avait commencé l'attaque. Grantson, quoique surpris, sut habilement résister au premier choc, et se trouva même bientôt après en position d'accabler son ennemi; ce qu'il aurait fait sans l'arrivée successive des divisions françaises; Olivier conduisait les dernières. Une marche consécutive de quatorze heures au milieu de torrens de pluie les avait accablées de fatigue, mais il sut ranimer leur ardeur en leur montrant de loin les Français enveloppés de tous côtés par les Anglais: il s'élança de la forêt avec ses divisions, traverse rapidement la plaine qui le sépare du champ de bataille; la jonction de Clisson rétablit d'abord l'équilibre, et fait ensuite pencher la balance; à travers les horreurs de la mêlée, il aperçoit Duguesclin entouré d'Anglais acharnés à sa perte, il voit la hache de Grantson suspendue sur la tête de son frère d'armes; à cette vue il se précipite vers ce

lieu, foule aux pieds tout ce qui le sépare de son ami; il arrive au moment où Grantson, ayant porté à faux le coup destiné à Duguesclin, venait d'être renversé. Clisson se jeta sur l'Anglais, et allait lui abattre la tête lorsque le généreux Bertrand écarta la hache avec son gantelet.

La prise de Grantson n'avait pas terminé l'action; de nombreux pelotons anglais réunis par Hennequin, Guifard et Thomelin, formaient une masse au milieu de la plaine en offrant aux fuyards un point de réunion; agglomérés en un seul corps, ils commencèrent en bon ordre leur mouvement de retraite; l'avantage remporté jusqu'alors allait n'offrir aucun résultat important si on laissait échapper ces divisions; Duguesclin et Clisson sont animés de la même pensée, les soldats la partagent, et malgré une extrême fatigue ils s'avancent avec ardeur pour achever leur triomphe et le rendre complet; Olivier et Bertrand attaquent de front les Anglais, tandis que le maréchal de Blainville et le sire de Rohan les enveloppent par les ailes. La résistance est aussi opiniâtre que l'attaque. Les trois chefs Hennequin, Guifard et Thomelin tenaient la fortune en suspens, grâce à leur valeur personnelle. Le dernier surtout se faisait remarquer par une taille gigantesque; armé d'un gros bâton ferré aux

deux bouts, dont il se servait avec une dextérité incroyable, il brisait les lances et les épées; les casques ne garantissaient même pas de ses coups; chaque chevalier qu'il touchait était abattu. C'est ainsi qu'il tua le jeune Cressonnailles, varlet et élève de Clisson; Olivier voit tomber son écuyer; enflammé de colère, il perce la foule qui entourait Thomelin, se jette sur ce terrible adversaire, il est assez heureux pour couper avec sa hache le baton ferré de l'Anglais; celui-ci jette les débris de son arme, et, mettant l'épée à la main, fond sur son ennemi, le frappe droit à la poitrine en poussant un cri de joie, croyant l'avoir percé, mais Olivier portait cuirasse sous sa cotte d'armes, et l'épée cassa dessus. Thomelin désarmé tombe aux genoux de son vainqueur, Olivier lui donne la vie. La défaite de cet Anglais et des deux autres chefs, vaincus par le maréchal de Blainville et par le connétable, termina le combat, et il n'échappa que quelques centaines d'hommes de ces divisions que deux heures auparavant on voyait réunies au milieu de la plaine.

Olivier venait de contribuer puissamment au brillant début de cette campagne, qui ramena la fortune sous les étendards de la France; il en suivit le cours en se signalant par mille exploits

divers, et eut l'honneur de la terminer par un fait éclatant. Après le combat de Pontvallain et la prise de Bressuire, cette vaste ligne anglaise, qui coupait la France depuis Paris jusqu'en Guienne, disparut comme par enchantement. Robert Kenolles se crut trop heureux de recueillir les débris de son armée, et conçut l'espoir de les soustraire aux poursuites des vainqueurs, en les embarquant sur la flotte qui croisait devant les côtes du Poitou. Il avait rassemblé 5,000 à 6,000 hommes; ces soldats, épouvantés des revers essuyés sans interruption depuis trois mois, demandaient à grands cris de quitter une terre qui avait dévoré si promptement leurs compagnons d'armes; Kenolles se rapprocha avec eux des côtes de Bretagne, en traversant les marais du Poitou. Il les devança pour aller préparer l'embarquement, laissant le commandement au sire de Neuville. Celui-ci, persuadé que la marche rétrograde de sa troupe avait été dérobée à la connaissance de l'ennemi, se dirigeait avec sécurité vers les côtes de l'Océan; cette sécurité lui devint funeste. Clisson, chargé de veiller sur les démarches des Anglais, les avait suivis de loin sans perdre un seul de leurs mouvemens; il marchait à travers les marais, suivi du vicomte de Rohan, des sires de Rochefort, de Beauma-

noir, et de 4,000 hommes. Cependant, les soldats de Kenolles poursuivirent leur route ; déjà ils avaient dépassé les Sables-d'Olonne, déjà ils apercevaient l'élément protecteur qui allait les dérober au fer d'un vainqueur irrité, lorsque tout à coup ils distinguèrent devant eux ces bannières bretonnes, dont la vue, pendant cette campagne, avait été pour eux le pronostic d'une défaite certaine. Le cri de *Clisson*, de *Rohan*, les remplissent d'une épouvante telle, qu'ils oublient cette valeur dont ils avaient donné si souvent des preuves éclatantes ; ils ne cherchent qu'à échapper par une prompte fuite au sort qu'ils redoutent. En vain le sire de Neuville et les autres chefs essaient de les rallier ; ils se voient abandonnés : le peu de soldats qui se serrent autour d'eux sont taillés en pièces. Le sire de Neuville, désespéré, tend son gantelet à Clisson ; on poursuit les fuyards jusque sur la plage ; ils sont tous tués ou précipités dans les flots.

Olivier ne comptait pour rien ce brillant succès, s'il n'avait en sa puissance Robert Kenolles, comme trophée de sa victoire ; il le chercha dans tout le Poitou ; mais Robert parvint à lui échapper, et alla cacher sa honte dans le château de Derval, situé à l'entrée de la Bretagne.

L'anéantissement de l'armée de Kenolles ne

termina point la guerre; elle continua toujours au désavantage de l'Angleterre. Clisson fut envoyé en Poitou, avec le titre de lieutenant-général pour le roi, força les troupes du prince de Galles à lever le siège de Montcontour et les rejeta en Guienne. Les Anglais ressentaient doublement ces revers, car celui qu'ils en accusaient était sorti de leurs rangs; le vieux Édouard ne pouvait se consoler d'avoir élevé dans sa cour un homme dont le courage lui était si fatal; pour servir le ressentiment de ce monarque et calmer ses regrets, les chevaliers anglais lui promirent de poursuivre Clisson à outrance, de s'attacher à sa personne, enfin de le prendre mort ou vif; ils firent avec persévérance tous leurs efforts pour accomplir cette promesse, et en effet dans toutes les rencontres un peu meurtrières Clisson avait à soutenir le poids de milliers d'ennemis conjurés pour consommer sa perte; cet acharnement à le poursuivre flattait sa vanité, mais sa sûreté le forçait à ne faire quartier à personne; il s'ensuivit une lutte exaspérée qui avait totalement perdu ce caractère de générosité, apanage de ce siècle; nous nous contenterons de citer un seul exemple qui fera juger jusqu'à quel point Clisson et les Anglais poussaient le ressentiment.

Olivier après avoir conduit seul les opérations dans la Saintonge, après avoir pris Taillebourg et Angoulême, fit sa jonction avec le connétable Duguesclin afin de former le siège de la Rochelle; cette ville tomba au pouvoir des Français, mais sa conquête ne devait recevoir son complément que par la prise des forteresses qui l'entouraient et dans lesquelles les Anglais s'étaient renfermés. La plus redoutable était Benon, à trois lieues de la Rochelle, elle appartenait au capital du Buch; ce général y avait mis une garnison nombreuse; le connétable vint l'investir, Clisson fut chargé d'en bloquer la partie orientale avec sa division. Les Anglais firent une belle défense, leurs sorties continuelles coûtaient beaucoup de monde aux Français; le gouverneur en dirigea une dans la nuit vers la tour qui se trouvait placée en face de la porte de l'est; ce poste était occupé par une compagnie aux ordres de Geoffroy Payen, ami et parent de Clisson : la tour fut investie et enlevée malgré la courageuse résistance de ses défenseurs. Geoffroy Payen, atteint de plusieurs coups, ayant perdu la plus grande partie de son monde, se vit obligé de rendre les armes. Les vainqueurs ayant admiré sa conduite le traitèrent avec les plus grands égards. Ils le conduisirent à Benon

avec les autres prisonniers ; dans le trajet, le général anglais demanda à Payen de quelle division de l'armée française il faisait partie ; celui-ci répondit sans défiance : « Nous sommes tous de la chevauchée de Clisson.—De Clisson ? s'écrièrent en fureur les Anglais ; de Clisson ? » Au même instant ils font main basse sur Geoffroy Payen, et l'égorge sans pitié ainsi que tous ses compagnons. Deux de ces malheureux eurent seuls le bonheur d'échapper à ces barbares, et vinrent au camp raconter le fait tel qu'il s'était passé. La nouvelle de cet attentat aux lois de la guerre et de l'humanité fit pousser un cri général d'indignation. Olivier était dans le délire de la rage ; il se porta rapidement avec une troupe de cavalerie sur le chemin de Benon, dans l'espoir de couper la retraite aux Anglais, mais il arriva trop tard ; il eut seulement le temps de recevoir les derniers soupirs de Geoffroy, qui lui demanda vengeance ; il la lui promit éclatante ; le reste des hommes d'armes gisaient mutilés sur la poussière ; Clisson fit entre les mains de trois chevaliers le serment d'user de représailles, de n'épargner aucun Anglais renfermé dans Benon. On sait avec quelle fidélité les guerriers de ce temps observaient leurs sermens ; la garnison, dépourvue de vivres, affaiblie

par ses sorties, fut obligée de capituler; Olivier demanda au connétable la faculté de disposer à son gré des prisonniers. Soit que Dugesclin ignorât le serment de son frère d'armes, soit qu'il l'eût oublié, il lui accorda les prisonniers. A peine Clisson eut l'agrément du connétable, qu'il ordonna à ses soldats de faire sortir les Anglais par une petite porte latérale de la forteresse, et lui-même se mit en travers de cette ouverture tenant une hache d'acier; il brisa la tête du premier qui sortit, et immola ainsi aux mânes de ses amis jusqu'à 12 Anglais. Des chevaliers accoururent avec Dugesclin, et parvinrent à faire cesser cette boucherie. Si les lois de la guerre autorisent les représailles, l'humanité n'en a pas moins à gémir, et la gloire de Clisson serait plus pure s'il avait su modérer la violence qui le portait à venger sans merci le froid assassinat de ses compagnons d'armes, mis à mort à cause de lui.

Une trêve ménagée en 1373 par Grégoire XI fit cesser cette guerre meurtrière; des plénipotentiaires se réunirent à Bruges pour traiter d'une paix définitive. Olivier de Clisson alla se reposer de ses fatigues dans le château de Josselin, qu'il avait acheté du comte d'Alençon; ce château, bâti sur un roc dominant une vallée arrosée par l'Oust, appartient jadis aux Templiers.

Olivier en fit l'acquisition parce qu'il le savait susceptible d'être transformé en forteresse, et d'ailleurs c'était un point central qui, en coupant les routes de Nantes et de Rennes à Brest, le mettrait à même de défendre ses autres domaines.

Montfort, sentant le danger de laisser établir au milieu de ses états un homme aussi redoutable, traversa près de trois ans cette négociation, mais il échoua, et Clisson put se mettre en possession de Josselin dans le mois de mai 1373. Il se hâta d'en augmenter les fortifications (1), et l'embellit avec beaucoup de goût. C'est là qu'il reçut la visite de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Il donna à ce prince des fêtes magnifiques et le conduisit à la cour du duc de Bretagne, qui, à la faveur de la trêve, était rentré dans son duché. Montfort accueillit avec empressement le Navarrois, qu'il savait être l'ennemi secret de la France, mais il reçut très-froidement ce superbe

(1) Ce château existe en partie. La façade est encore tout entière, c'est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. La devise de Clisson, à *plus*, est reproduite sur la galerie et dans les appartemens intérieurs. Les lettres sont formées par des serpens qui se replient. Le temps détruit chaque jour ce beau monument. Il appartient maintenant à M. l'abbé duc de Rohan, archevêque de Besançon.

Clisson, jadis son ami et aujourd'hui l'allié de son plus cruel adversaire. Cependant ce ressentiment n'était pas tellement prononcé qu'il ne pût céder à une explication franche. Ce rapprochement aurait certainement eu lieu sans la présence de Charles-le-Mauvais, pour qui le bonheur de ses semblables était un supplice ; son génie malfaisant se complaisait à souffler la discorde en tout lieu.

La duchesse de Bretagne, fille d'Édouard III, passait pour la plus belle personne de son temps, Montfort en était extrêmement jaloux ; moins aveuglée par la haine que son époux, Isabelle pensait que l'on pouvait ramener les seigneurs bretons au moyen d'affectueuses prévenances, et non en les traitant avec une raideur continuelle ; c'est dans cette vue qu'elle fit un accueil distingué à Clisson, dont elle connaissait l'influence sur le reste de la noblesse. Il lui paraissait d'autant moins impossible de fléchir ce caractère altier, que le fils de ce même Beaumanoir qu'Olivier cherchait dans la mêlée à Aurai pour l'immoler à son ressentiment, était devenu un de ses plus chers amis. Les attentions de la duchesse flattèrent l'amour-propre de Clisson ; il crut que son mérite personnel inspirait seul Isabelle. Le Navarrois, à qui rien n'échappait,

se fit un malin plaisir d'exciter la jalousie de Montfort en lui montrant la duchesse éprise de Clisson, et celui-ci ardent à poursuivre ses succès jusque dans le palais de son souverain. « J'aimerais mieux mourir, disait Charles-le-Mauvais à Jean IV, que de souffrir une telle vilenie comme le sire de Clisson vous fait. Il aime la duchesse votre femme, je la lui ai vu embrasser derrière une courtine (1) ». Montfort, crédule comme tous les jaloux, s'en rapporta aux discours du Navarrois, et, oubliant tout à la fois sa propre dignité et la loyauté d'un chevalier, conçut le projet de faire périr Clisson dans une fête qu'il donna le lendemain; il chargea douze valets de l'étouffer dans les jardins, à la faveur de la confusion d'un incendie qu'il devait faire allumer à dessein. Mais le secret ne fut pas bien gardé; Olivier fut averti dans la salle même du bal, et sortit furtivement du château: il était à deux lieues de Vannes, que le duc le croyait encore dans sa maison. Trompé dans sa vengeance, honteux d'une action qui le dégradait à ses propres yeux, Montfort perdit toute retenue, et querella sa femme; il fit un éclat fâcheux; en peu d'instans la cour

(1) Tous les historiens de la Bretagne.

de Bretagne fut dans un désordre complet. Le Navarrois, en jouissant du mal qu'il venait de faire, craignit cependant que tout ne s'éclaircît; les deux rivaux pouvaient se rapprocher, s'expliquer franchement, et se réunir enfin pour le punir de sa noirceur; il se hâta de quitter des lieux où, pour prix d'une hospitalité généreuse, il venait d'allumer le flambeau de la discorde.

Dès ce moment toute réconciliation entre Jean IV et son puissant vassal devint impossible: le premier, blessé dans tout ce que l'honneur a de plus sensible, jura de laver son affront dans le sang de son ennemi. Le second dédaigna, peut-être par amour-propre, de se justifier; il faisait vanité d'une pareille accusation. Le duc, malgré la trêve, reprit les hostilités contre le parti de la noblesse; il sut que Clisson et Beaumanoir s'étaient jetés dans Quimperlé avec très-peu de troupes, afin de mettre cette forteresse à l'abri d'un coup de main. A cette nouvelle Montfort leva le siège de St.-Brieux, qu'il venait de commencer, marcha deux jours entiers, et investit Quimperlé au grand étonnement de Clisson; malgré l'héroïque défense de celui-ci, la ville fut prise; Olivier et Beaumanoir se retirèrent avec quelques chevaliers dans la citadelle, qui passait pour imprenable. Montfort, que la

furieux animait, les y resserra sans essayer d'emporter la tour de vive force. Clisson, à la tête de tous ses gens, sortit au milieu de la nuit, pour incendier le camp ennemi et se frayer un passage à travers les flammes. Soit qu'il eût mal pris ses dispositions, soit qu'on eût deviné son intention, il fut reçu vaillamment et assailli de toute part; enfin, après avoir combattu avec un acharnement dont lui seul pouvait être capable, il fut trop heureux de rentrer dans le fort : mais, redoutable jusque dans sa disgrâce, il avait tué près de 800 hommes. Cette perte accrut la colère du duc, qui poursuivit le blocus avec plus d'obstination; les assiégés, réduits au désespoir, privés de vivres, demandèrent à capituler. Clisson, sachant le sort que lui préparait un vainqueur irrité, était décidé à faire toute espèce de sacrifices pour s'y soustraire; Beaumanoir et lui offrirent de se rendre, sous condition d'être mis à rançon, pour laquelle ils promettaient la moitié de leurs domaines et une somme considérable. Quoique ces propositions dussent être bien avantageuses aux yeux de Montfort, dont les ressources pécuniaires étaient très-bornées, elles furent cependant repoussées : tant la passion rend aveugle ! le duc déclara qu'il voulait avoir Olivier à discrétion. Néan-

moins, par considération pour les chevaliers bretons renfermés avec lui, il accorda huit jours pour les dispositions de la capitulation, envoyant même des vivres dans la place, car il était persuadé que son rival ne pouvait s'échapper, et il se promettait d'assouvir sur lui une vengeance qu'il regardait comme légitime : le sort trompa son attente ; dans l'intervalle des huit jours accordés, deux chevaliers apportèrent de la part du duc de Lancastre la copie du traité de paix signé à Bruges (1375), et l'invitation de cesser à l'instant les hostilités. Montfort au désespoir fut obligé de lever le siège, et Olivier de Clisson échappa à un péril plus pressant que celui qu'il avait couru dans les champs d'Aurai et de Pontvallain. D'après le traité de Bruges, la paix était assurée entre la France et l'Angleterre pour quarante ans : quant aux affaires de Bretagne, elles devaient être traitées par le duc d'Anjou et le chancelier Larivière d'une part, et le duc de Lancastre et le sire Latimer de l'autre. On convenait aussi, à l'effet d'empêcher toute espèce de trouble pendant les négociations, que Montfort sortirait du duché avec les troupes anglaises qu'il y avait appelées.

Ce prince se vit forcé de subir cette dure condition ; il quitta le duché dans le mois de no-

vembre 1375. Après son départ Clisson exerça sur la Bretagne une espèce de protectorat, et il la régita à son gré pendant près de deux années. Montfort s'était retiré en Angleterre, il y vivait non pas comme le gendre du roi, mais comme un réfugié obscur; il n'espérait plus rentrer en possession de ses états, lorsqu'un incident vint relever tout à coup ses espérances. Dans la fortune des princes le temps les sert souvent mieux que tous leurs efforts.

La mort d'Édouard III avait changé la politique de l'Angleterre et de la France, la guerre recommença de nouveau en Guienne et en Poitou. Le conseil de Richard II s'occupait avec ardeur à relever en Bretagne le parti de Montfort; d'un autre côté Charles V, guidé par une ambition aussi imprudente qu'injuste, n'aspirait qu'à réunir à la couronne le duché, afin de le soustraire entièrement à l'influence de l'Angleterre. La réunion fut résolue secrètement dans le conseil du monarque français, et pour y préluder, Olivier de Clisson, qui était à peu près le vice-roi du duché, reçut l'ordre d'enlever les places qui restaient encore à Montfort: c'était Brest, St.-Brieux et Aurai. Cette dernière ville, possédée depuis 1364 par Jean IV, avait vu renouveler en entier sa population, qui se trouvait alors

composée d'Anglais et de Bretons, zélés partisans de la maison de Flandres. La conquête en avait été tentée plusieurs fois, mais toujours inutilement. Clisson en forma le siège dans le mois d'août 1378. Les habitans, abondamment pourvus de vivres, défendus par des fortifications nouvellement élevées, rirent d'abord des efforts du *roi borgne* : ils appelaient ainsi Olivier, qui quatorze ans auparavant avait perdu un œil devant leurs murs. Ces sarcasmes aigrissaient le guerrier ; il fit combler les fossés, animant les ouvriers par son exemple. Ces apprêts terminés, les machines de guerre s'approchèrent, et battirent les murailles à coups redoublés ; les assiégés répondirent par une grêle de traits et de pierres, les machines furent brisées par la chute de blocs de bois et de meubles que l'on laissait rouler du haut des remparts. Clisson, voyant que cette résistance lassait la résolution de ses soldats, fit distribuer les échelles comme dernière ressource. Il en saisit une d'un bras vigoureux, l'applique contre la muraille, et monte le premier, au milieu d'une pluie de pierres, mais le choc d'une poutre casse son échelle, et l'étend lui-même tout étourdi. Cet échec, loin de rebuter les Bretons, les enflamme davantage ; mais bientôt les échelles sont hors d'état de servir, il n'en

reste pas une entière. Clisson remis de sa chute accourt animé de fureur, et conduit de nouveau ses soldats à l'escalade ; pour suppléer aux échelles, il pique dans le mur son poignard et sa dague, et s'élève ainsi à une certaine hauteur. A cette vue les Bretons électrisés l'imitent sur tous les points ; les dagues, les poignards sont enfoncés dans les fentes des pierres ; chacun monte, chacun se pousse avec une ardeur sans exemple ; les assiégés saisis d'effroi abandonnent la défense des remparts. Clisson, porté par ses soldats, atteint les créneaux, monte sur les bastions, et y plante sa bannière, qu'il prend des mains de Jean de la Hunaudaye son écuyer. Ainsi fut conquis Aurai dans le mois de décembre 1378. (Tous les historiens de Bretagne.)

Pendant que Clisson enlevait Aurai, qu'il détruisait les dernières espérances de Montfort, Charles V les relevait par son ambitieuse imprudence ; le monarque français aurait pu rester maître de la Bretagne en faisant régir le duché par une autorité provisoire qui aurait été à sa dévotion ; il préféra la réunir à la couronne par un coup d'éclat : on sait qu'il échoua complètement dans son entreprise (1). Olivier, flatté de

(1) Voyez la vie de Duguesclin.

tenir le premier rang à la cour de France, ne fit point cause commune avec ses compatriotes, il se montra décidé à servir les vues du monarque français. Mais après avoir pris ce parti fallait-il au moins le suivre franchement : c'est ce qu'il ne fit point. Renfermé dans Nantes avec une garnison nombreuse, il aurait pu neutraliser les efforts des Anglais, qui étaient parvenus à faire accepter leur appui à la noblesse bretonne ; il n'eut pas la force de résister aux sollicitations des habitans de Nantes, et pour leur être agréable il eut recours au subterfuge : il fit éclater une émeute, sortit de la place comme s'il y avait été contraint par la force, et se retira à Derval auprès du duc de Bourbon, cherchant à faire croire à ce prince que les habitans soulevés l'avaient obligé de quitter la ville (1379). Les historiens de la Bretagne citent ce trait comme l'acte d'un patriotisme sublime : ont-ils tort, ont-ils raison ? Nous qui voulons peindre les hommes sans les juger, nous laissons le lecteur libre d'apprécier la conduite de Clisson. Toutefois il paraît qu'il eut honte du rôle qu'il venait de jouer, car il attaqua chaudement la ville de Guerande avec très-peu de monde ; mais il fut repoussé. Cet échec bannit de chez lui toute espèce d'irrésolution ; il redoubla de zèle pour justifier la confiance du roi de

France. Il visita ses domaines, y fit des levées extraordinaires, échauffa le zèle de quelques bannerets, et rentra en campagne à la tête de 2,000 hommes, bien décidé à tenir une conduite franche dans les événemens remarquables dont la Bretagne allait devenir le théâtre.

La flotte anglaise commandée par le comte d'Arundel s'était rapprochée des côtes de Bretagne pour seconder les opérations de Montfort ; mais elle fut anéantie par les tempêtes. La nouvelle de la dispersion de la flotte ennemie fit concevoir à Olivier le projet de reprendre l'offensive ; il attaqua Dinant, que défendait une forte garnison anglaise : les habitans l'accueillirent par une grêle de pierres et des huées prolongées, l'appelant *traître à son pays*. Clisson fut si sensible à ce reproche, qu'il fit sur sa bannière le serment de laver cette offense dans le sang des habitans et de ne faire quartier à personne : on sait s'il était fidèle à tenir ces sortes de promesses. Le sire de Rohan et les autres bannerets épouvantés le supplièrent de rétracter ce serment, déclarant qu'ils lui refusaient le secours de leurs bras, ne voulant pas se baigner froidement dans le sang de leurs compatriotes. Olivier se rendit avec peine à leurs supplications, et donna aussitôt le signal de l'assaut ; les imprudens habitans

de Dinant avaient consulté plutôt leur indignation que leurs propres forces. La ville, défendue par une simple chemise et des fossés sans eau, est enlevée après quelques heures de combat. Clisson se précipite dans les rues tenant sa hache levée; Rohan s'attache à ses pas en lui rappelant sa rétractation: quelque animé qu'il fût, sa parole était sacrée, son bras terrible resta suspendu. Les femmes éplorées, leurs enfans entre leurs bras, se jetèrent à ses genoux en demandant la vie de leurs époux; la voix de la patrie se fit entendre à son cœur, et pour cette fois l'humanité n'eut point à gémir.

Cependant Olivier poursuivait son entreprise avec l'habileté la mieux soutenue: les talens qu'il déploya dans cette circonstance doivent le faire regarder comme un des capitaines les plus expérimentés de son siècle. Avec des forces extrêmement médiocres, il contraignit le duc à lui abandonner la campagne. Montfort épouvanté se croyait au moment d'être obligé de quitter ses États une troisième fois, lorsque Clisson vit tout à coup paralyser ses opérations par la défection de son gendre le sire de Rohan: on ignore la cause de cette subite désertion. Réduit à la défensive, fatigué de combattre des Bretons, craignant de compromettre sa renommée dans

cette lutte, Olivier quitta le duché dans le mois d'août 1379, et alla rejoindre à Paris le connétable, qui se préparait à une nouvelle expédition.

Clisson partit en 1380 avec Duguesclin et le maréchal de Sancerre. Nous avons déjà dit que Châteauneuf-de-Randon fut le terme fatal de la carrière du connétable. Olivier lui portait une vive affection; son ame altière ne put supporter sans émotion la vue de son ami expirant; pour la première fois le fier Clisson pleura. Mais bientôt l'ambition reprit le dessus. On le retrouve à Paris bien peu de jours après la mort de Bertrand. Il y était sans doute venu pour réclamer l'espèce de legs que le vainqueur de Cocherel lui avait fait dans ses derniers momens. « Je vous remets, dit alors Duguesclin à son frère d'armes, l'épée de connétable; assurez bien le roi que j'avais bon espoir de lui vuider son royaume de ses ennemis d'Angleterre: il a de bons serviteurs qui s'employeront à cet effet, et vous, Olivier, le premier..... » Ces paroles étaient le plus bel éloge de Clisson, et font penser que sa réputation militaire avait été acquise justement, car Bertrand n'était pas louangeur. Toutefois les derniers avis de Duguesclin ne déterminèrent pas d'abord Charles V; le monarque flottait entre Louis de Sancerre, Enguerand de Couci et

Olivier; les deux premiers refusèrent par véritable modestie la plus haute dignité de l'État, en disant que le dernier connétable l'avait exercée avec tant d'éclat qu'ils craignaient de ne pouvoir lui succéder dignement, Clisson se vit forcé de les imiter.

Charles V, guidé par des vues d'une prévoyante politique, avait cherché à s'attacher Olivier comme le plus puissant seigneur de la Bretagne; cependant il n'eut jamais pour lui de véritable tendresse; le caractère emporté de Clisson était trop peu en harmonie avec celui de Charles toujours calme et même timide; la grande affaire de la connétablie resta donc indécise. Quelque temps après, la France perdit Charles V, le plus sage de ses rois, le réparateur habile de ses maux; ce monarque, miné par une maladie dont l'origine fut le poison que lui avait donné le détestable Charles de Navarre, expira à l'âge de quarante-huit ans.

Lorsqu'on examine avec attention les avantages que notre patrie retira de la sagesse de ce prince, on ne peut lui donner trop d'éloges, on se sent malgré soi engagé à s'étendre sur son compte. Toute sa personne était un phénomène: son corps débile renfermait une âme à l'épreuve des plus rudes coups, mais dans cette âme si forte régnait

une modération admirable. On le vit au milieu d'une prospérité constante conserver une retenue qui ne lui permettait pas de se livrer à une joie excessive; il tirait cette humilité dans la fortune de sa piété profonde, qui l'avait aussi aidé à supporter avec fermeté les rigueurs du sort. Cette piété fut pour lui la vraie science de la sagesse, et comme elle fut toujours son guide, on se convaincra facilement, en considérant les améliorations dues à son règne, que la philosophie chrétienne peut procurer aux peuples des bienfaits qu'ils n'ont jamais retirés d'une autre philosophie. C'est ici le cas de défendre la mémoire de ce prince contre les imputations de Mabli et de quelques autres écrivains. « La France, disent-ils, dut en grande partie à Charles V les malheurs du règne de Charles VI. » Comment Charles V pouvait-il prévoir que son fils, qui donnait les plus belles espérances et dont le règne commença par des triomphes éclatans, serait privé de la raison par l'événement le plus funeste? Devant cette seule objection s'écroule tout l'échafaudage de paradoxes et de sophismes élevé dans l'intention de rabaisser la gloire de ce monarque, le Salomon de notre pays.

L'héritier du trône était trop jeune pour gouverner par lui-même; Charles V, voyant ve-

nir la mort à pas lents, avait formé un conseil de régence ; il voulut que Clisson en fit partie, et mit son fils sous sa protection spéciale. Olivier reçut le mandat avec respect.

Les régences offrent toujours un vaste champ à l'ambition. Connaissant l'humeur du banneret breton, on serait tenté de croire qu'il exerça à son profit son nouvel emploi ; mais comme il avait l'âme invariablement loyale, il s'appliqua exclusivement à n'agir que dans l'intérêt du bien public. Dès lors, sa conduite devint celle d'un homme supérieur, digne de tenir un rang distingué dans l'histoire. C'est aussi cette partie de sa vie qui a fait passer son nom à la postérité, car si son mérite s'était borné à montrer de la bravoure dans les combats, son nom n'aurait pas trouvé place dans l'illustre lignée des héros dont nous écrivons l'histoire, héros qui unirent à la vaillance toutes les vertus publiques et privées.

Clisson pouvait aspirer à un rôle important dans la carrière qui s'ouvrait devant lui ; il était précédé de la réputation d'un général habile. La mort de Duguesclin mettait sa renommée en première ligne.

La nouvelle scène était occupée par une foule de personnages illustres, moins saillans

pendant la vie de Charles V, parce que l'un des plus heureux effets du gouvernement monarchique est de ne laisser de transcendance qu'au trône; mais la régence a des effets bien opposés: les intrigues, le trouble, la désunion succèdent à l'ordre et au calme; c'est ce qui arriva sous la minorité de Charles VI. Nous nous étendrons davantage sur cette régence dans la vie d'Enguerand de Couci; nous nous bornerons pour le moment à parler de ce qui touche Olivier de Clisson.

Le duc d'Anjou, comme l'aîné des oncles du jeune roi, avait été déclaré chef de la régence. Il débuta par des fautes. Au lieu de ménager Olivier de Clisson, dont il redoutait beaucoup le caractère altier, il s'en déclara l'ennemi, et conclut avec le duc de Bretagne une alliance défensive contre le banneret breton, comme deux souverains auraient pu agir envers un monarque trop redoutable. Cependant il était urgent de nommer un connétable, car une des fonctions les plus importantes de cette charge était d'exercer un empire absolu sur les soldats, afin de les tenir dans les bornes du devoir. Duguesclin s'en était acquitté avec un zèle qui lui mérita la reconnaissance de ses concitoyens. Après la mort de ce grand homme, la discipline

militaire disparut de nouveau, et la licence la plus effrénée succéda à l'ordre qui régnait dans l'armée pendant la vie de Bertrand : il faut dire aussi que cette nouvelle calamité devait son origine à une faute du régent, qui renvoya les deux tiers des compagnies soldées : Charles V, au contraire, ne les avait conservées sur pied que pour préserver le peuple de la fureur de ces bandes. Bien plus, le régent s'appropriâ les sommes affectées à la paie de ces compagnies. On sait que la rapacité de ce prince fut une des causes principales des désastres qui fondirent sur le royaume pendant le malheureux règne de Charles VI.

Le meilleur moyen pour arrêter les dévastations de ces soldats était de nommer un connétable, qui seul pouvait les contenir ; l'opinion générale désignait Clisson ; le duc d'Anjou, qui le craignait, voulait trancher la difficulté en supprimant la connétablie, comme on le fit trois siècles plus tard, mais le conseil de régence, surtout Bureau de la Rivière, s'y opposa fortement. Il fallut céder au vœu général ; Clisson fut nommé connétable le 28 octobre 1380. En mourant, Charles V avait dit à ses frères : « Or, faites le sire de Clisson connétable, je n'y vois nul plus propre que lui. »

LIVRE II.

Campagne de 1382 contre les Flamands.— Clisson en dirige les opérations.— Il bat l'ennemi à la bataille de Rosebec.
— Il ramène ensuite à Paris le jeune roi Charles VI.

LA sévérité inflexible de Clisson servit merveilleusement à faire rentrer dans les bornes du devoir les hommes d'armes et les écuyers qui venaient de rompre les liens de la discipline. Tranquilles sur ce point, les gens sages du conseil crurent couper court aux désordres qu'avait déjà produits la mésintelligence des oncles du roi, en avançant l'époque de l'émancipation de Charles VI: le duc d'Anjou ne put s'y opposer. La fermentation régnait dans le public; on résolut de procéder au sacre du roi. L'approche d'une cérémonie auguste regardée ordinairement comme le prélude d'un avenir heureux semblait alarmer les esprits au lieu de les calmer; le connétable réunit le peu de troupes qui se trouvaient à Paris, s'assura de la route de Reims, qui avait été menacée par des partis armés, et conduisit

le monarque avec son cortège jusqu'à la sainte ville. C'est ainsi que Louis IX avait été sacré à Reims sous la protection d'un autre général, de Mathieu de Montmorenci. On étala dans cette cérémonie toute la pompe dont ce siècle était susceptible; Olivier, le plus riche seigneur du royaume, se fit remarquer par son faste. La cour donna un superbe festin; le roi était assis au banquet avec les princes de sa famille; Clisson lui servit les plats, armé de pied en cap, et monté sur de hauts destriers. Nous ne serions pas éloignés de croire que cette innovation fut due au génie gigantesque du banneret breton. La capitale célébra l'heureux jour du sacre par des réjouissances publiques; la noblesse composa des tournois: Clisson s'abstint de rompre des lances, ce qui prouverait que les grands officiers de la couronne commençaient déjà à tenir davantage au caractère dont ils étaient revêtus, craignant sans doute de livrer leurs dignités aux hasards d'un combat simulé, où souvent l'adresse triomphait du courage.

Clisson, exerçant la charge de connétable, la première de l'État, aurait pu chercher à gagner l'affection du duc d'Anjou afin de parcourir sans obstacle la vaste carrière ouverte à son ambition; telle ne fut pas sa conduite: il s'unit étroitement

à Louis de Bourbon et à Enguerand de Couci pour arrêter les oncles paternels du roi dans leurs écarts, et défendre les prérogatives royales attaquées de tout côté. Grâce aux efforts de ce noble triumvirat, le royaume, quoique agité dans l'intérieur, prit aux yeux de l'Europe une attitude si respectable, que Montfort; désespérant de se soutenir dans le duché si la France continuait à se montrer contraire à ses intérêts, se décida à faire une paix définitive; il vint à Paris, et rendit hommage au roi le 27 septembre 1381, après avoir renvoyé tous les Anglais qu'il avait conservés dans les places fortes. Il saisit cette occasion pour prendre un arrangement avec Clisson, dont la haine lui paraissait bien plus redoutable depuis qu'il était revêtu de la plus haute dignité de l'État. Cette alliance, ou plutôt cette réconciliation, se consumma par un traité authentique signé le 10 juillet 1381; le connétable jura d'être *bon, vrai et loyal allié de Montfort*, contre tous excepté le roi de France; le duc de son côté jura d'être *bon, loyal seigneur, et allié bienveillant de Clisson*.

Le connétable continua à déployer une énergie soutenue; le résultat de cette louable conduite fut de rallier autour du trône les vrais amis de la patrie, pour le défendre contre les

dangers auxquels l'exposaient les fautes des trois princes du sang, fautes qui entretenaient les esprits dans une fermentation continuelle. Le jeune Charles VI montrait pour Clisson la plus vive affection; l'ame de ce prince était toute guerrière. Son père l'avait mise l'année précédente à une singulière épreuve: ayant fait placer devant son fils un riche diadème à côté d'un casque sans panache et sans ornement, il lui donna à choisir; l'enfant se précipita sur le casque, et depuis lors voulut avoir une armure complète suspendue à son lit; chaque matin c'était le premier objet qui frappait ses regards. On conçoit que devenu roi il dut distinguer principalement celui qui avait succédé à la gloire et à la dignité de Duguesclin. La guerre vint offrir à Olivier les moyens de justifier l'espèce d'admiration que Charles VI avait pour lui.

Les Flamands, toujours féroces et indomptables, auraient eu besoin d'un prince appliqué, ferme et vigilant; il s'en fallait bien que Louis de Mâle, leur comte, fût de ce caractère: il était prodigue, livré à ses plaisirs, et sans cesse en querelle avec ses sujets, alors le peuple le plus riche de l'Europe; mais cette opulence, fruit d'une industrie admirable, loin de contribuer à leur félicité, était au contraire l'unique

cause de leurs malheurs. Louis de Mâle, voyant les Flamands nager dans l'abondance, tenir dans leurs mains le commerce du continent, et prêter des sommes considérables aux souverains, ne mettait aucune mesure dans la levée des impôts. Il s'ensuivit de vives contestations entre le prince et ses sujets, enfin un soulèvement général éclata dans la classe du tiers-état, bien plus nombreuse que la noblesse. Les troupes du souverain ne purent tenir contre les rebelles, et lui-même fut poursuivi avec acharnement; un jour il se vit obligé de se jeter dans la maison d'une pauvre femme d'un faubourg de Gand. « Me connaissez-vous? lui demanda-t-il tout éperdu. — Oui, seigneur, répondit-elle; j'ai plusieurs fois demandé l'aumône à la porte de votre palais. » Cette femme le cacha dans le lit de ses enfans. (Meyer.)

Louis de Mâle était vassal de Charles VI, et beau-père du duc de Bourgogne, il devait naturellement chercher un refuge en France, et y trouver des défenseurs. Les Flamands sommèrent le roi, en termes ridicules, d'expulser de ses terres le fugitif, menaçant le monarque de leur colère s'il s'y refusait. La guerre fut donc décidée, on s'y prépara avec le plus grand appareil. Clisson présida à toutes les dispositions; il avait

cet esprit d'ordre et de détail si rare à cette époque et que l'on aurait pu croire incompatible avec son caractère bouillant. De leur côté les Flamands prirent les mesures les plus convenables pour résister à la France. Ils montraient une résolution courageuse, mais aussi une jactance qu'ils portaient jusqu'à la folie.

Au moment de l'insurrection, les Flamands choisirent pour chef Piètre Dubois; celui-ci, ne pouvant supporter seul un si pesant fardeau, désigna à ses concitoyens Philippe Artevelle comme capable de le seconder dans ses importantes fonctions. On élut en tumulte Philippe Artevelle, fils de celui que les Gantois avaient massacré en 1342; il prit le titre de régent de Flandres : la fin tragique de son père ne lui servit point de leçon. Il avait moins de courage que d'audace, l'instinct lui tenait lieu de talens; il réussit à capter la faveur du peuple, et devint tout à coup si puissant, que Piètre Dubois lui céda le pas sans chercher à faire naître une rivalité dont les suites pouvaient être fatales à la cause commune. Ce Piètre Dubois, très-riche marchand de laine, était un homme de sang, qui tout en défendant les droits du peuple, pensait qu'on ne pouvait le conduire que par la terreur. « Soyez fier et cruel, disait-il sans cesse à

Artevelle, les Flamands veulent être menés ainsi : on ne doit tenir compte de la vie des hommes ni en avoir plus de pitié que les alouettes qu'on prend dans la saison pour les manger.»(Froissard.) Ce Louis de Mâle contre lequel la Flandres était soulevée n'avait jamais manifesté de pareils sentimens à l'égard de ses peuples. Artevelle se montra docile à ces leçons; le premier acte de son autorité fut de faire massacrer 12 vieillards qu'on lui signala pour avoir fait partie du rassemblement populaire au milieu duquel Jacques Artevelle avait été mis en pièces; Philippe organisa ensuite la Flandres en confédérations subdivisées par profession. Chaque ville se taxa à un certain nombre de soldats proportionné à sa population et à ses manufactures : c'était le système féodal appliqué à une autre classe d'hommes. La noblesse avait abandonné ses domaines pour former un corps de troupes sur les frontières, et favoriser l'entrée des soldats de Charles VI.

En France Olivier de Clisson, comme connétable, avait organisé les forces destinées à cette expédition : une masse considérable de noblesse forma le corps principal de l'armée. Ayant réuni tous les aventuriers, restes des divisions licenciées, il les remplaça sous le joug de la discipline, et sut les y retenir : avant lui Duguesclin y était

parvenu, par le respect et l'affection qu'il avait inspirés à ces hommes farouches, Olivier y parvint en déployant envers eux une inflexible sévérité.

La noblesse était accourue de tous les points : elle se réunit sous les murs de Paris aux troupes soldées que le connétable avait rassemblées avec une célérité incroyable. Le jeune monarque déclara qu'il marcherait à la tête de l'armée, voulant, disait-il, prendre de Clisson les premières leçons de la guerre.

Olivier, comme connétable, avait de droit le commandement général ; mais, pour éviter des contestations avec les oncles du roi, il le céda au duc de Bourgogne, se réservant toutefois le soin de diriger les opérations. Il avait sous lui des hommes capables de le seconder, Enguerand de Couci, Louis de Bourbon, les maréchaux de Sancerre et de Blainville.

Le dix-huitième jour d'août 1382, Charles VI alla à Saint-Denis en grande cérémonie, et y prit l'oriflamme, qu'il remit ensuite à Pierre de Villiers, qui dans un âge fort avancé avait conservé la chaleur de la jeunesse.

Clisson envoya d'abord quelques divisions françaises qui se jetèrent dans Oudenarde, défendu par la noblesse d'Artois contre les re-

belles : on distinguait parmi ces bannerets, les sires de Wavrin, de Rebecque, de Bryas, de Sainte-Aldegonde, d'Aweroult, d'Allevaigne, de Waroquier, de Coupigni, de Tramecourt, du Bos, Nedonchel, de Croï, de Salperwick, de Canteleu, etc., etc. Le gros de l'armée se mit en marche vers le milieu du mois de septembre 1382.

Les Français, divisés en trois corps, arrivèrent aux frontières; Charles VI et la réserve s'avancèrent jusqu'à Arras à la fin d'octobre, et y restèrent quinze jours, pendant lesquels le connétable établit sa ligne d'opération avec beaucoup de prévoyance. Il prit la ville de Lens pour point central; le roi et la réserve se portèrent sur cette place le 10 novembre 1382; ils s'y arrêtaient quelques jours, et l'on se dirigea ensuite vers Lille, où devaient se trouver les milices du Hainaut et les partisans de Louis de Mâle. Une pluie continuelle dégradait les chemins : le trajet de Lens à Lille fut extrêmement pénible; on marchait dans la terre délayée; une brise glaciale succédait à l'eau qui tombait par torrens. Le jeune Charles VI supporta avec le plus grand sang-froid cette rude épreuve de la guerre, grâce à Clisson, qui soutenait sa résolution par son exemple et par ses discours; les seigneurs

de la cour, au contraire, murmuraient hautement de ce que l'on avait fait entreprendre au roi, à peine âgé de quatorze ans, une expédition aussi fatigante; mais Charles VI écoutait les paroles du héros plutôt que les plaintes des courtisans. « Oil, oil, leur disoit-il, qui oncques rien n'entreprint, rien n'acheva (1). » Enfin on arriva à Lille; l'armée traversa cette ville sans s'y arrêter, et alla camper à l'abbaye des Marquettes, près la Deule, rivière dont le débordement avait retardé la marche des troupes. Le roi trouva réunies sous les murs de la capitale de l'Artois les milices de la Picardie, du Hainaut et du comté de Flandres, accompagnées de 16,000 des siens, la plupart appartenant à la noblesse.

Olivier de Clisson s'occupa à organiser cette armée, dans laquelle on comptait un grand nombre de personnages illustres; outre les ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Berri, de Valois, de La Marche, de Bourbon, on y distinguait le prince de Salm, le comte d'Albret, Jean de Hongrie, Florent de Hollande, Gaston de Castille, dom Juan de Portugal; le duc de Lorraine, qui dans sa jeunesse avait combattu à Poitiers auprès du roi, et, quoique étranger, il servait

(1) Froissard, liv. II.

Charles VI comme il avait servi les deux monarques ses prédécesseurs. La France était une école de vaillance et de galanterie, où les preux de la chrétienté aimaient à venir prendre des leçons.

On mit en délibération dans le conseil du roi si l'on pénétrerait dans la Flandres en forçant les passages de la Lys : on savait que ceux de Comines et de Warneston étaient défendus par des divisions nombreuses de Flamands. Enguerand de Couci ouvrit l'avis d'abandonner la Lys, de se diriger par un mouvement de flanc vers Tournai, d'y franchir l'Escaut, et d'entrer par ce point dans le cœur du pays. Olivier fit repousser cet avis, en rendant hommage, toutefois, à la sagesse de celui qui le proposait ; son opinion particulière prévalut : c'était de passer la Lys à Comines (1), et de se diriger ensuite sur Ypres, Bruges et Gand, les principaux foyers de l'insurrection ; ce qui fut adopté.

Le connétable partagea l'armée française, forte de 60,000 hommes, en trois corps bien distincts, qui devaient s'échelonner et faire masse sur une seule ligne, dans le cas où les Flamands

(1) Philippe de Comines, historien du quinzième siècle, prit son nom de cette ville, où il était né.

opposeraient des obstacles trop grands à la marche du premier corps. Si l'on en croit les détails donnés par le moine de Saint-Denis, contemporain de Charles VI, et bien plus véridique que Froissard, le troisième corps fut chargé de garder les bagages, les malades et les chevaux de toute l'armée; il était fort de 2,000 hommes d'armes et 200 archers ou varlets; il avait à sa tête le comte d'Artois, les sires d'Harcourt, de Chatillon, de Saint-Pol, et Miles Dormons, évêque de Beauvais et chancelier de France. Tout propriétaire de fief devait le service militaire; aucune profession n'en dispensait.

Le corps du centre, au milieu duquel marchaient Charles VI et le duc de Bourgogne, regardé comme généralissime, se composait de 5,000 hommes d'armes (à peu près 20,000 soldats), 4,000 arbalétriers communaux, et 6,000 Génois. Depuis Philippe-le-Bel la France avait à sa solde quelques bandes de ces Italiens. Ceux-ci étaient encore commandés par un Grimaldi, dont la famille fut celle de toute l'Italie qui produisit le plus de guerriers célèbres.

L'avant-garde, formée de l'élite de la noblesse, marchait sous les ordres d'Enguerand de Couci, qui avait avec lui le maréchal de Sancerre, les

sires de Rohan, de Saimpi, d'Albret, d'Aci, Raoul de Renneval, de Saint-Just, Arthur de Hesdin, Bourdes, Longueville, de Sulli, de Lestouet, Olivier Duguesclin, frère de Bertrand, La Trémouille, Maurice de Trésiguidi ; l'avant-garde était précédée du sire de Rambure, qui éclairait la marche, et ouvrait les chemins avec 1,000 travailleurs, ce qui nous paraît être une innovation dans la tactique de ce temps-là. Le premier corps était spécialement chargé d'emporter le pas de Comines ; le connétable voulut marcher à sa tête pour diriger les premières manœuvres dans une opération qui devait décider du sort de la campagne.

L'armée française s'ébranla de nouveau le 3 novembre 1382 ; l'arrière-garde s'arrêta un peu au-delà de l'abbaye des Marquettes ; les deux premiers corps s'avancèrent en se déployant dans la plaine du Quesnoi : le corps du roi s'y arrêta. Clisson, avec l'avant-garde, reprit sa marche, joignit la rive droite de la Lys, et la remonta jusqu'à Comines ; il en trouva le pont rompu, et le passage défendu par 9,000 hommes, que commandait Piètre Dubois. On distinguait sur la rive opposée ce chef, la hache à la main ; il provoquait les Français par de grossières injures. Quoique le pont fût rompu, le connétable tenta

cependant de passer sur les débris des arches et à travers la chaussée brisée. Il s'y élança un des premiers pour donner l'exemple aux siens ; mais une grêle de traits abattit tous ceux qui l'accompagnaient. Jugeant le passage impossible sur ce point, il dépêcha le sire de Bourdes au duc de Bourgogne , pour l'exhorter à ne pas se porter en avant, attendu qu'il se trouvait arrêté par des obstacles difficiles à surmonter. Il était inutile de concentrer l'armée entière sur la rive de la Lys, en face d'ennemis que l'on ne pouvait atteindre. En même temps, il envoya une partie de ses gens remonter vers la source de la rivière pour trouver un gué. « D'où vient cette rivière ? demanda-t-il. — De Lisbourg, lui répondit-on. — Puisqu'elle a un commencement, nous la passerons bien (1). » Il voulait dire qu'en remontant vers sa source on finirait par trouver un gué, puisque la quantité d'eau diminuait. Ceci est tout simple ; cependant les historiens modernes, notamment Vely (t. ix, p. 310), ont interprété tout différemment les paroles de Clisson rapportées par Froissard.

Olivier resta de sa personne en face de Comines, comme s'il était déterminé à rebâtir le

(1) Froissard, liv. II.

pont à quelque prix que ce fût ; il envoya les sires de Saimpi, de Rohan, de Malestroit, de Roye, de Belleperche, avec 1500 hommes, pour sonder la rivière au-dessus de lui jusqu'à l'embouchure de la Deule.

Saimpi et les autres explorateurs se trouvèrent bientôt hors de vue de Clisson et des Flamands de Comines, qui observaient avec soin les mouvemens des Français. Leurs recherches furent vaines ; les eaux, très-hautes dans ce moment, couvraient les gués : enfin ils revenaient sur leurs pas sans avoir rien fait, lorsqu'ils virent approcher quelques barques qui, après avoir remonté la Deule depuis Lille, étaient entrées dans la Lys ; elles portaient les bagages de l'armée. Saimpi, frappé d'une heureuse inspiration, les arrête, et s' imagine de les réunir pour faire un pont de bateaux, se jette dans une de ces barques, assez fragile du reste, y plante son pennon, y admet neuf chevaliers, et atteint la rive opposée ; il attache ensuite de fortes cordes aux arbres qui se trouvaient sur ce bord, et renvoie le bateau : les autres chevaliers ont vu que Saimpi avait atteint l'autre rive ; ils se précipitent sur leurs barques pour aller le rejoindre, mais ils le font avec tant d'empressement, que les barques, surchargées, menacent de s'engloutir avec eux :

on est obligé d'avoir recours aux cordes. Grâce à ce moyen, on maintient les embarcations en travers de la rivière, sans crainte qu'elles soient emportées par le courant. Enfin, après deux heures de travail, ils se trouvent tous passés avant la nuit.

Cependant le connétable, instruit vaguement de ce qui se passe sur la rivière, à une lieue de lui, envoie le sire de Rieux pour s'assurer du fait, et lui en rendre compte. Celui-ci, joyeux de remplir un pareil message, part comme un trait avec 40 chevaliers; il arrive au moment où les derniers Bretons allaient passer : oubliant sa mission, il abandonne son cheval à ses écuyers, se jette dans une barque, et rejoint ses compagnons d'armes. Le sage Louis de Sancerre avait d'abord voulu empêcher Saimpi de se hasarder dans une pareille entreprise; mais l'y voyant engagé, il crut qu'il était de son honneur de partager le danger. Ce seigneur se mit dans un bateau qui pouvait contenir à peine trois personnes, et passa avec les sires de Renneval et de Hangest. Cependant les embarcations avaient été tellement fatiguées, que la plupart, faisant eau, ne pouvaient plus servir; la violence du courant, les ayant désunies, en avait entraîné une grande partie, de sorte que Saimpi et ses compagnons

d'armes se trouvaient dans une position très-critique; car, séparés de l'armée, ils ne pouvaient la rejoindre, ni être secourus par elle, et les Flamands de Piètre Dubois devaient nécessairement finir par les apercevoir.

Clisson, instruit de cette audacieuse entreprise, regarda Saimpi et les siens comme perdus; afin de retarder leur ruine, et occuper les Flamands, il essaya une seconde fois de forcer le passage; il fit avancer dans l'eau les archers génois, avec ordre d'exécuter sans interruption des décharges de leurs traits; lui-même s'avança à la tête des travailleurs, sur les débris du pont, afin de le rétablir. Ceci lui réussissait bien; car les Flamands, ainsi occupés de front, ne s'apercevaient point de ce qui se passait sur le flanc; mais il tomba dans le désespoir lorsqu'il vit s'avancer le long de la rive, en bataille serrée, et bannières déployées, les audacieux Français, qui, non contents d'avoir franchi la rivière, allaient attaquer les Flamands de Comines, six fois plus nombreux; il accusait Sancerre et lui-même de la ruine de ces vaillans hommes qui marchaient à une perte certaine: c'était l'élite de son armée. « Ah! Rohan, ah! Siampi, ah! Laval, ah! Rochefort, s'écriait-il en courant sur le rivage, je ne vous reverrai plus! »

Les ennemis, aussi étonnés que le connétable pouvait l'être, restèrent pétrifiés : Piètre Dubois fut d'avis d'attendre les Français ; il avait établi son camp sur le revers d'un coteau, position qu'il regardait comme fort heureuse ; il craignait d'autant plus de la quitter, que s'il marchait contre Saimpi il s'exposait à voir le passage franchi par Olivier de Clisson, qui l'attaquerait en queue, pendant que les autres bannerets le prendraient de front. La nuit le surprit dans cette hésitation : on resta de part et d'autre dans ses positions respectives. Les Français de Sancerre, comprenant la grandeur du danger dans lequel ils s'étaient engagés, craignant d'être assaillis à tout moment, restèrent la nuit entière dans les marais, debout, le casque en tête, et l'arme au poing, sous une pluie continuelle ; circonstance qui rendit impossible le passage de la Lys à d'autres chevaliers qui tentèrent d'aller joindre les premiers. Saimpi et quatre autres chevaliers quittèrent seuls leurs rangs, pour tâcher d'observer au milieu des ténèbres les mouvemens de l'ennemi. Pendant cette nuit si terrible, Clisson n'ayant qu'une idée, celle de sauver ses compagnons d'armes, se mit à la tête des travailleurs, et fit des efforts incroyables pour rassembler les débris du pont

afin d'en faire une chaussée. On juge facilement de l'ardeur qu'il mettait à son travail ; de son côté Piètre Duhois avait tenu conseil avec les autres chefs : il fut décidé entre eux qu'on irait attaquer les Français dans les marais avant le jour, et avec le moins de fracas possible, afin de les accabler sans leur donner le temps de se reconnaître. Il avait appelé au conseil une espèce de devineresse, d'autres disent une courtisane du plus bas étage, nommée Marie Gertrude, amazone ignoble, mais douée de quelque énergie. Gertrude promit qu'au moyen de ses maléfices elle arrêterait le bras des Français, si bien qu'ils ne pourraient pas se servir de leurs armes ; elle s'offrit de marcher à la tête des assaillans. Les Flamands, sous la conduite de cette femme, se mirent en route bien avant le jour. Le vigilant Saimpi, qui s'était coulé le long de la Lys, les entendit s'avancer ; il revint sur-le-champ avertir les autres chevaliers. Outre Saimpi et le maréchal de Sancerre, on distinguait parmi eux les sires de Rohan, de Montmorenci, de Rieux, de Malestroit, de Laval, de Longueville, Olivier Duguesclin, de Chambort, de Bellière, Desbarres, Renaud de Thouars, Pousanges, Rochechouart, Gauthier de Parrat, Angest, Beaumanoir, Châteaumorant, Robert

de Damas, de Saint-Priest, Robert de Chalus, Gaucher de Passac; ces derniers étaient tous de l'hôtel du duc de Bourbon.

Ces Français résolurent de former un corps serré faisant face de tout côté en se rapprochant le plus possible de la rivière, de manière que le flanc droit ne pût être tourné; on convint aussi de pousser alternativement le cri d'armes des bannerets de l'armée, qu'ils fussent présents ou non, pour faire croire à l'ennemi que ces barons avaient passé la rivière depuis la veille et que cette division s'était accrue de plusieurs renforts; il paraît, d'après le récit de Froissard, que les Français se servaient depuis peu d'une arme nouvelle et terrible, c'était une épée beaucoup plus forte et aussi effilée que les anciennes et d'une trempe supérieure, appelée communément *fer de Bordeaux*, parce qu'elle se fabriquait dans cette ville; ils s'en servaient avec une adresse rare pour frapper l'ennemi aux endroits les plus sensibles du corps.

Les Flamands, au nombre de 7,000, ayant à leur tête Marie Gertrude portant la bannière de St.-Georges, patron des tisserands, marchaient à une victoire qu'il regardaient comme infaillible. Ils trouvèrent les Français plus tôt qu'ils n'avaient cru les rencontrer; ils cherchèrent d'abord à les

entourer, mais les ténèbres épaisses qui couvraient l'horizon rendaient impossible l'exécution de leur dessein ; ils furent reçus si vaillamment par les Français, que dans ce premier choc ils perdirent un grand nombre des leurs ; la devineresse fut tuée la première, malgré ses maléfices. Piètre Dubois, percé de plusieurs coups d'épée, fut enlevé avec beaucoup de peine par ses varlets. Ce premier échec rebuta les Flamands, ils reculèrent quelques pas pour se former de nouveau en phalange serrée, mais Louis de Sancerre ne leur en donna pas le temps, il se porta en avant en étendant son front, pour ne pas être enveloppé ; les Français deviennent à leur tour assaillans ; ils poussent à la fois les cris de cent bannières, et tellement fort que le connétable les entend distinctement de l'autre rive ; l'obscurité profonde qui enveloppait la scène l'empêchait de distinguer ce qui se passait, mais les cris lui apprirent que l'on en était aux mains ; son ame fut cruellement frappée de cette rumeur sourde qu'il regardait comme le signal de la défaite des siens : « Adressons au ciel nos prières, dit-il à ceux qui l'entouraient, puisqu'il ne nous est pas permis d'offrir d'autres secours à nos malheureux amis. » Cependant, contre son attente, Saimpi était vainqueur ; les chemises de mailles

de fer dont les Flamands étaient revêtus ne les garantissaient pas des coups que leur portait la redoutable épée des Français; le courage, l'expérience, l'alternative de mourir ou de vaincre, l'espoir d'un beau triomphe, avaient doublé la force des chevaliers : les Flamands, épouvantés de se voir attaquer par des hommes qu'ils ne doutaient point d'accabler facilement, hésitent, reculent au milieu des gémissemens des leurs et des cris perçans des Français : ceux-ci les suivent dans ce mouvement rétrograde, sans rompre toutefois la phalange. Enfin la première clarté du jour leur montre non-seulement les avantages qu'ils avaient remportés en-deçà de la rivière, mais encore ceux que Clisson venait de s'assurer au pont de Comines. Le connétable, indigné d'être réduit à n'offrir que des vœux impuissans à ses braves compagnons d'armes, avait donné une troisième fois le signal de l'attaque du pont, en permettant à chacun de tenter le passage de la rivière, même à la nage, s'il le jugeait praticable; une partie de l'avant-garde adopta ce moyen, et atteignit l'autre bord : Olivier sauta sur les ruines des arches, et s'y maintint; ses soldats entraînèrent des poutres à force de bras, et les lancèrent au travers; enfin, après un travail incroyable, Clisson passa sur la rive opposée au mi-

lieu d'une grêle de traits ; il pousse à son tour le cri de sa bannière, auquel répond le victorieux Sancerre ; il entre enfin dans Comines, et taille en pièces les Flamands, qui voulaient y mettre le feu : c'est sur les cadavres des ennemis qu'il opère sa jonction avec Sainpi, dont il trouve les soldats prêts à expirer de fatigue et de faim après le glorieux combat qu'ils venaient de livrer à Piètre Dubois.

Clisson envoya plusieurs écuyers annoncer au duc de Bourgogne que le Pas de Comines avait été forcé ; le corps du roi se mit en mouvement, et arriva dans la journée. Il laissa derrière lui les malades et les bagages, il franchit à son tour la Lys : l'armée française réunie s'avança vers Ypres sur plusieurs colonnes ; une extrême avant-garde, commandée par Guillaume-le-Roux et le sire de Sainte-Croix, éclairait la marche en explorant les passages. Les habitans d'Ypres essayèrent de se défendre, mais effrayés de la résolution que l'on mettait à les forcer, ils se rendirent : le roi s'y établit avec le quartier-général ; l'armée campa à une lieue au-delà, sur l'embranchement des trois routes de Courtrai, de Gand et de Bruges. Le connétable borna pour le moment ses opérations à ce mouvement préliminaire : il désirait ne prendre aucune dé-

termination avant de connaître bien positivement le parti que les Flamands avaient adopté.

Cependant les Gantois, effrayés de la marche des Français, que le débordement des rivières et l'intempérie des saisons n'avaient point arrêtés, mandèrent à Philippe Artevelle de lever le siège d'Oudenarde et de se hâter de couvrir leur ville; sur cette invitation, Artevelle leva le siège en laissant cependant une division pour continuer le blocus, et avec 25,000 hommes environ il se dirigea en toute hâte vers Gand, en suivant l'espace de terrain resserré entre l'Escaut et la I.ys. On sait qu'à la fin de l'automne les oiseaux de proie changent de parages pour échapper aux rigueurs de l'hiver qui les menacent. Le matin qu'Artevelle leva ses quartiers, une nuée de corbeaux vint du côté d'Oudenarde, et se mit à suivre les Flamands en voltigeant sur leurs têtes. Les assiégés qui garnissaient les remparts regardèrent ceci comme un prodige, et ils se mirent à crier à leurs ennemis : « Allez, allez chercher la mort, vous servirez de pâture aux corbeaux : les voyez-vous ? ils vous conduisent où vous devez trouver le trépas (1). » Artevelle, réuni dans la capitale de

(1) *Flandria Gallicana*, liv. III. L'auteur de cette chronique, qui vivait en 1580, est regardé en Flandres comme un des meilleurs historiens de ce pays.

la Flandres aux chefs de la révolte, forma avec eux un plan de campagne pour résister aux Français : ce plan fut arrêté avec toute la légèreté et la présomption d'hommes aveuglés par la passion et peu accoutumés au métier des armes ; ils ne doutaient point de conquérir la France entière, et déjà ils s'en faisaient le partage, comme l'empereur Othon en avait agi à Bouvines. Le début fut d'envoyer Jacques Hennequin défier le roi de France en termes grossiers, mais le but principal de cette mission était d'examiner la position de l'ennemi. Artevelle tira de la seule ville de Gand 10,000 soldats ; avec ce renfort il forma une masse de 60,000 hommes qu'il devait conduire au-devant des Français ; il attendait pour s'ébranler le retour d'Hennequin : celui-ci arriva au bout de trois jours, il avait été étonné de l'ordre qui régnait dans l'armée ennemie, ordre qui le frappa d'autant plus qu'à cette époque il n'était pas ordinaire de voir les gens de guerre se laisser régir par une sévère discipline. Hennequin ne cacha pas non plus au conseil qu'il avait trouvé les soldats français résignés à soutenir patiemment les rigueurs de la saison, et les généraux résolus à tout sacrifier pour que cette entreprise eût une fin glorieuse. Ce rapport surprit Philippe Artevelle : sa jactance

s'évanouit, son assurance chancela à la vue d'un danger qu'il avait bravé parce qu'il le sentait encore éloigné ; il essaya même de faire partager ses craintes aux Gantois en leur montrant dans un discours fort éloquent la grandeur du péril auquel ils s'exposaient ; il finit cette singulière harangue par annoncer qu'il allait à Anvers presser un secours de 10,000 soldats promis par cette ville ; mais les Gantois ne voulurent pas le laisser partir. Voyant qu'il ne pouvait échapper, Artevelle rappela toute sa résolution, et fit succéder une nouvelle jactance à ce mouvement passager de pusillanimité. Piètre Dubois, qui avait moins d'habileté mais plus de courage, s'était jeté dans Bruges après le combat de Comines. Enfin l'armée flamande sortit de Gand, et se dirigea sur Courtrai en appuyant sa droite à la Lys et sa gauche à l'Escaut ; Philippe Artevelle voulut essayer de nouveau d'enlever Oudenarde en passant, mais il échoua quoiqu'il fût à la tête de 50,000 hommes ; alors il entra dans Courtrai, y passa la Lys, descendit cette rivière jusqu'à Harlebec, et prit position sur un plateau défendu de tout côté par des masses de bois et par des ravins profonds : ce lieu était inexpugnable, il dominait cette plaine de Courtrai qui avait été le tombeau des Français quatre-vingts ans aupa-

ravant : de ce point Artevelle pouvait suivre les mouvemens de ses adversaires et leur couper la route de Gand.

Le connétable, ayant appris que les Flamands étaient sortis de leur capitale, avait levé le camp de devant Ypres, et s'était porté à leur rencontre en traversant la plaine de Rollen ; il vint prendre position en avant de Rosebec, en face de l'ennemi. Le récit de Froissard pourrait faire confondre le Rosebec qui donna son nom à la sanglante bataille, avec un autre village appelé de même et situé à deux lieues d'Ypres, sur la route de Rollen : le Rosebec dont il s'agit se trouve à six lieues d'Ypres, à dix lieues sud de Gand, à une de la Lys, et à égale distance de Deinse et de Harlebec, dont il est le point intermédiaire. Le mercredi, 26 novembre 1382, Olivier de Clisson, accompagné de l'amiral Jean de Vienne et du bâtard de Langres, généraux expérimentés, alla reconnaître l'ennemi, à la faveur d'un épais brouillard ; il s'approcha fort près de leurs retranchemens et put juger de leur contenance ; il caracola long-temps devant eux dans la plaine ; enfin une grêle de traits le contraignit à se retirer : il revint au camp. « Chier sire, dit-il au roi en l'abordant, nous venons de voir les Flamands ;

les varlets seuls de l'armée les battoient. »
(Froissard, liv. 2.)

Comme on l'avait prévu, les Flamands n'abandonnèrent pas leur excellente position ; il fut décidé qu'on tenterait le lendemain de les forcer dans leurs retranchemens ; en conséquence on fit les premières dispositions du combat. Un conseil général, auquel assistèrent les principaux chefs, fut tenu en présence du roi ; on convint de placer le jeune monarque au centre de la grande bataille, composée de 12,000 nobles ; le prince seul devait rester à cheval ; huit chevaliers furent chargés de garder le roi durant l'action et de tenir la bride de son destrier ; on voulait bien que Charles VI présidât à l'action, mais on ne voulait pas qu'il pût tomber entre les mains des Flamands : on n'avait pas oublié ce qu'avait coûté à la France la prise du roi Jean. Ces huit chevaliers furent Raoul de Renneval, Lebegues de Villaines, le sire de Pommiers, Enguerand de Hesdin, le vicomte d'Acy, Gui de Baveux, Nicolas de Pennet, Guillaume de Bourdes. L'oriflamme, portée par Pierre de Villiers, devait marcher à quelques pas du prince ; la garde en fut confiée à Robert de Bayeux, à Maurice de Saucour, à Gui de Treseguidi et au sire de Hangest.

Le conseil se sépara à la nuit, après que ces dispositions eurent été arrêtées ; chaque banneret se retira dans sa tente. Charles VI retint auprès de lui Clisson, ayant à lui dire quelques paroles : « Feu monseigneur mon père , lui dit-il, vous aimoit sur tout autre et se fioit en vous, et pour l'amour et grande confiance qu'il avoit en vous, je voudrois bien vous avoir demain delez moi (derrière moi), en ma compagnie, et vous prie de vous démettre pour ce jour-là de l'office de connétable, le cédez à un autre pour que vous restiez delez moi. » Voilà les propres paroles que Froissard et l'anonyme de St.-Denis prêtent à Charles VI ; mais comment doit-on les interpréter ? faut-il les regarder comme une preuve de la confiance que le jeune roi avait en Clisson, ou bien doit-on regarder ce discours comme étant dicté par le duc de Bourgogne, qui, jaloux du connétable, voulait peut-être le réduire à un rôle nul, afin d'avoir à lui seul l'honneur de la journée ? La réponse du connétable pourrait le faire croire : « Chier sire, dès le commencement de la campagne, l'armée est accoutumée de se voir conduite par moi, que diroit-elle si on ne me voyoit plus à mon office dans un beau jour de bataille ? je suis certain qu'il en arriveroit mal à vos affaires. »

Le roi et ses oncles se rendirent à ces raisons ; Olivier de Clisson resta libre de continuer ses fonctions de connétable : la chose publique ne pouvait être en meilleures mains. Charles VI le congédia en lui disant : « Au nom de Dieu et de saint Denis, faites votre office ; je ne vous en veux plus parler. »

Les Flamands avaient vu passer la journée sans combattre ; ils en concevaient un grand regret ; ils se promettaient que celle du lendemain ne se passerait pas de même : rien ne leur commandait de provoquer un ennemi égal en force, bien mieux armé et surtout plus habile. A défaut d'expérience militaire, les Flamands se laissaient guider par l'instinct ; il régnait parmi eux un ordre grotesque mais régulier ; ils étaient divisés par professions et par villes, et revêtus des habits affectés à chaque métier ; ils avaient pris pour étendards les bannières de plusieurs saints, patrons des tisserands, des marchands de poissons, des vanniers, etc.

Ils étaient très-bien vêtus, mais mal armés, attendu que les nobles ayant seuls le droit d'avoir des armes, ils les avaient emportées toutes en se jetant dans Oudenarde ; les artisans manquaient surtout de cuirasses, ils avaient fabriqué à la hâte des cuissards et des chapeaux de fer battu, car

les casques étaient trop longs à confectionner ; leurs armes offensives ~~étaient~~ des maillets mis au bout de manches très-longs, des piques, des haches et des bâtons ferrés ; ils placèrent à l'entrée de leurs retranchemens des bombardes qui jetaient des quartiers de pierres et des morceaux de fer : ces machines se mettaient en mouvement par une détente mécanique, et non par l'explosion du salpêtre comme on le croit généralement : les Français avaient aussi de ces bombardes.

Serrés tumultueusement autour de leurs chefs, les Flamands écoutaient avidement des harangues grossières : ils regardaient Artevelle comme un homme inspiré, et recueillaient ses moindres paroles. « Je veux, disait-il sans cesse, je veux que l'on tue tout ; je veux que l'on n'épargne pas un seul noble : nous ferons grace seulement au roi, c'est un enfant, il va où on le mène ; nous le conduirons à Gand, et nous lui apprendrons à parler flamand : je vous le répète, il faut tuer tous les nobles ; soyez persuadés que les villes de France vous en sauront gré (1). » La tourbe s'animait à ces discours, et s'enflammait à l'idée de tuer toute la noblesse

(1) Buzelin, Meyer, et tous les historiens de Flandres.

française, et d'emmener son roi pour être l'objet de ses insultes. Des motifs bien différens soutenaient l'ardeur des chevaliers réunis sous les bannières de Charles VI, c'était le désir de venger 20,000 de leurs ancêtres taillés en pièces par ces mêmes Flamands, l'espoir de se signaler sous les yeux du roi, bonheur regardé comme inappréciable par les guerriers français de toutes les époques, enfin l'impatience de faire sentir la pesanteur de leurs coups à des ennemis dont ils savaient ne devoir attendre aucun quartier. A ces raisons faites pour enflammer tous les hommes venaient se joindre des idées religieuses non moins puissantes, les Flamands étaient regardés comme schismatiques : en se révoltant contre leur souverain ils s'étaient déclarés en même temps partisans de l'anti-pape Urbin VI (1); l'un était la conséquence de l'autre. Cependant malgré cet enthousiasme qui paraissait universel, il existait quelques dissentimens parmi les Flamands; ceux de Bruges et de Furnes menaçaient d'abandonner la cause de la ligue. Jaques Herselan, ca-

(1) Urbin VI n'était pas regardé par tout le monde comme anti-pape, cependant il passait pour tel aux yeux de la majeure partie de la chrétienté; il avait été reconnu par l'Italie et l'Irlande; Clément VII, son rival, avait pour lui la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne.

pitaine des Brugeois, s'était blessé lui-même aux deux pieds, afin d'être dispensé de paraître au combat : il revint à Gand pour soigner ses blessures (Buzelin).

Le roi d'Angleterre avait promis d'envoyer au secours des Flamands une division de ses meilleures troupes, avec plusieurs généraux expérimentés et capables de diriger ces nouvelles levées ; mais la division annoncée n'arriva point, 100 archers anglais seulement étaient venus par l'Écluse. L'absence des secours promis par Richard II porta le découragement dans l'ame des Flamands ; Artevelle essaya de relever leur courage, et lorsque la nuit fut venue, il réunit les principaux chefs dans sa tente et leur fit servir un banquet splendide, à l'issue duquel il perora longuement : « Cessez, leur dit-il, de regretter l'absence des Anglais ; croyez que s'ils étaient venus, ils se seraient attribués tout le mérite de la victoire et nous auraient ravi la gloire de pouvoir nous compter parmi les plus grands guerriers de l'univers, comme nous mériterons de l'être après la défaite totale des Français. » Ces paroles, jointes aux liqueurs prises immodérément, relevèrent le courage de ses compagnons d'armes : ils se séparèrent les esprits exaltés, et bien convaincus que le lendemain serait pour

eux un jour de triomphe. Bientôt tous les Flamands furent ensevelis dans le sommeil ; Artevelle s'enferma dans sa tente avec une courtisane de Gand , dont il s'était fait l'esclave et que toute l'armée regardait comme une femme surnaturelle : à peine le chef des Flamands goûtait-il le repos, que les gardes vinrent l'en arracher pour l'avertir que les Français s'avançaient dans le dessein d'attaquer. Artevelle se porta sur-le-champ au bord des fossés ; il ne put rien distinguer, car la nuit était fort obscure, mais il entendit un tumulte formidable, un grand fracas d'armes mêlé de cris plaintifs, semblables à ceux que poussent dans les batailles les hommes atteints du coup fatal ; tout ce bruit avait lieu sur le Mont-d'Or, qui se trouvait en face du camp des Flamands. Artevelle envoya plusieurs de ses gens s'assurer de la cause de ce tumulte, qui lui paraissait d'autant plus extraordinaire que le Mont-d'Or n'était occupé par aucune troupe. Ses envoyés sortirent des retranchemens, s'approchèrent de la montagne, mais ils ne trouvèrent que des moulins abandonnés, et plus ils avançaient, plus ces clameurs s'éloignaient d'eux ; ils rentrèrent au camp, firent leur rapport au général flamand, qui interpréta cet événement singulier comme un présage certain de

la destruction entière des nobles de France (1).

A l'aube du jour Charles VI se fit dire la messe sur l'autel portatif : les chefs et les soldats assistèrent à la cérémonie dans le plus profond recueillement, en implorant l'aide de Dieu. Les chroniques font observer que les Flamands négligèrent ce devoir, auquel dans ce siècle les armées manquaient rarement.

Le jour avait paru (27 novembre 1382) : le temps semblait devoir être moins effroyable que la veille ; la pluie, qui tombait sans discontinuer depuis un mois, avait cessé ; elle était remplacée par un brouillard épais et glacial. Le connétable s'occupa aussitôt à ranger l'armée en bataille , persuadé que la journée ne se passerait pas sans action ; il la divisa en cinq corps : le principal fut celui du centre, où se trouvaient le roi et l'oriflamme avec les comtes de Flandres, de Lorraine, de St.-Pol, les sires d'Entoing, de Montmorenci, de Chatillon, de La Fère et d'Hangest. Le front du centre était couvert par une ligne d'avant-garde formée des Génois, des Bretons à la tête desquels se trouvaient Beaumanoir, Rieux, Laval, Rohan, Porroet ; l'aile gauche marchait sous les ordres d'Enguerand de

(1) Froissart, Meyer, Buzelin.

Couci, qui avait avec lui le sire de **La Trémouille** et **Miles de Normans** évêque de Beauvais : ce prélat tenait la place que **Philippe de Dreux**, également évêque de Beauvais, occupait à Bouvines ; la droite avait pour chef les maréchaux de **Sancerre**, de **Blainville** et **Jean d'Artois**, dont l'arrière-grand-père avait été tué par les Flamands dans ces mêmes plaines de Courtrai ; le corps de réserve était commandé par les ducs de Bourbon et de Berri. Le connétable commandait spécialement le corps du centre, dirigeait tous les mouvemens, pendant que le duc de Bourgogne, décoré du titre de généralissime, recevait les rapports et veillait sur la personne de Charles VI.

Pendant qu'on rangeait l'armée en bataille, le jeune roi faisait des chevaliers ; plus de 400 écuyers reçurent l'ordre dans cette circonstance. Les historiens de cette époque disent que les nobles renvoyèrent leurs chevaux pour combattre à pied. Était-ce une règle générale de la tactique du temps, ou bien une mesure de circonstance qui faisait regarder la cavalerie comme plus embarrassante qu'utile sur un terrain fangeux et très-gras ? Toutefois **Froissard** assure dans le cours de son récit que l'extrémité des ailes était soutenue par de la cavalerie. Nous le croyons

aussi, car le mouvement qui décida de la bataille n'aurait pu être exécuté assez vivement par de l'infanterie.

Clisson avait disposé l'armée d'après des règles nouvelles ; voulant cacher ses forces à l'ennemi afin d'augmenter sa confiance et l'engager à quitter la montagne, il ne présenta qu'un front très-étroit ; les deux ailes se repliaient en arrière sur le centre, de manière à former avec lui un angle très-ouvert ressemblant à peu près à cette figure :



De cette manière il laissait les Flamands libres de s'étendre dans la plaine, et se ménageait la faculté de les envelopper entièrement par un mouvement simultanément des deux ailes. Désirant attirer l'ennemi hors de sa position, il résolut d'engager une vive escarmouche : en conséquence il envoya sur les neuf heures du matin Beaumanoir à la tête de 3,000 hommes tâter les Flamands en attaquant leurs retranchemens. A la faveur d'un brouillard fort épais, Beaumanoir arrive jusqu'au bord des fossés sans être

aperçu, il franchit le ravin et attaque vigoureusement les premières lignes, celles-ci éperdues jettent l'alarme et reculent en désordre, laissant beaucoup de morts sur le terrain; le banneret breton, emporté par la fougue de son courage, les poursuit chaudement et se trouve bientôt au milieu de l'armée ennemie; les Flamands le serrent alors, l'entourent, et allaient lui couper le chemin de la retraite, mais Beaumanoir ne leur en laisse pas le temps; il reprend la route de la plaine, culbute tout ce qui s'oppose à son passage, atteint le ravin, y descend, et rentre en rase campagne, ayant eu la gloire d'attaquer 50,000 hommes avec 3,000. Ce trait d'audace ne fut pas un exploit inutile comme tant d'autres faits d'armes, il eut les suites que l'habile Clisson en avait espéré; les Flamands, outrés d'avoir été insultés par une poignée de soldats dans une position réputée inexpugnable, demandèrent à grands cris le combat; Artevelle, aussi imprudent que ses compagnons, se disposa aussitôt à le livrer; il s'ébranla sur-le-champ, et par un mouvement de *flanc* il passa avec toutes ses forces sur cette montagne appelée le Mont-d'Or, d'où étaient parties pendant la nuit ces sinistres clameurs: il ne s'en trouvait séparé que par une petite chaussée. Cette éminence se liait à la

plaine par une pente insensible et s'élevait en amphithéâtre vis-à-vis le corps de bataille des Français ; Clisson l'avait sans doute laissée libre dans l'espérance que les Flamands s'empresseraient de l'occuper pour fondre sur lui plus facilement : ce fut aussi dans cette intention qu'Artevelle alla s'y ranger avec ses divisions.

Le connétable vit le mouvement et la faute que l'ennemi venait de commettre, il fit aussitôt sonner les trompettes, former les lignes et déployer l'oriflamme ; il était alors midi, c'est le moment où les brouillards s'évanouissent ; au même instant où Villiers élevait la bannière, on vit disparaître comme par enchantement l'épaisse brume qui couvrait la plaine, le soleil le plus brillant éclaira l'horizon, ses rayons dardaient avec force sur la bannière de France et en faisaient ressortir davantage la couleur éclatante ; en même temps une colombe venue de Courtrai se mit à planer au-dessus des Français, voltigea devant Charles VI, et vint s'abattre sur le fer de lance de l'oriflamme.

Les deux armées offraient un aspect bien différent ; les Flamands, revêtus d'habits d'une couleur tranchante, rangés par ordre de métiers, formaient un coup d'œil pittoresque ; les Français, couverts d'armures resplendissantes, présen-

taient un front qui semblait inabordable. Artevelle se plaça au centre avec les Gantois, en qui il avait le plus de confiance : 60 archers anglais lui servaient de garde particulière. Les historiens belges disent que les Flamands portaient tous des lances très-longues et très-fortes, de sorte que leurs bataillons réunis ressemblaient à une forêt. Enfin, l'avant-garde des Flamands attaqua avec furie la première ligne du roi, défendue par les Génois. Le connétable fit appuyer ces Italiens par les archers français ; ce secours arriva fort à propos.

Au bruit que faisaient ces deux corps en s'attaquant, le jeune Charles VI demanda ce que signifiait cette rumeur qu'il entendait ; Le Bègue de Villaine lui dit que c'était le commencement de l'action, et que les Flamands avaient attaqué. Aussitôt le prince pique son cheval pour aller, disait-il, *faire des mains* ; mais les seigneurs commis à sa garde retiennent le destrier par le frein, et l'empêchent de s'élancer ; Charles VI criait, s'agitait, suppliant qu'on le laissât combattre ; mais les chevaliers furent sourds à ses cris, et l'empêchèrent de s'enfoncer dans la mêlée : ils agissaient avec d'autant plus de sagesse en retenant cette fougue précoce, que dans le moment même les Flamands venaient d'effectuer une at-

taque générale. Voyant leur avant-garde repoussée, ils fondent sur le corps de bataille. Ces 50,000 hommes, formés en masse serrée, entrelacés les uns aux autres par les bras, glissent du haut de la montagne, et viennent heurter le front des Français, comme un rocher qui, détaché de la cime des monts, descend dans la plaine en entraînant tout sur son passage. Aucune puissance humaine n'était capable de résister à ce choc ; les Français le soutinrent avec leur courage accoutumé, mais ils furent obligés de reculer, sans cependant se désunir. Plusieurs chevaliers de distinction furent tués, notamment Gui de Pontalier et le sire de Revel. Clisson sentit le danger ; il y eut un instant d'hésitation. Placé sur un tertre au centre de la ligne, dominant les combattans, le connétable animait les chevaliers autant par son exemple que par ses discours. D'une voix éclatante, et qui arrive à tous les cœurs, il pousse le cri sacré : *Au roi ! Montjoie Saint-Denis !* En même temps il s'élance vers les Flamands ; le corps de bataille le suit, chasse l'ennemi et regagne le terrain perdu ; alors l'équilibre se rétablit. Les Français et les Flamands, transportés de cette fureur qui dans les combats change l'homme en bête féroce, se joignent, et pied à pied, corps à corps, commencent une lutte

sanglante, dont le plus hardi ne pouvait prévoir l'issue. Cependant Clisson, voyant l'ennemi contenu par le centre, songea à agir en général après avoir agi en soldat. Il voyait une chance heureuse dans le mouvement exécuté par Artevelle; en effet, ce chef, descendant du Mont-d'Or, se trouva sur un terrain qui formait la conque, de sorte que son corps de bataille, ou plutôt le centre, se plaça naturellement dans une légère cavité qui formait une gorge prolongée, tandis que ses ailes, plus élevées, cessaient d'être liées au corps de bataille, ce qui rompait l'ensemble de la ligne. Clisson, s'arrachant donc de la mêlée, accourut à l'aile gauche, formée en grande partie de cavalerie, et la conduisit contre l'extrême droite des Flamands. L'habile Couci, comprenant le mouvement du connétable, le répète à la droite. Dans ce moment l'on vit les deux ailes traverser la plaine, la cavalerie à toute bride, et même un peu en désordre, dit Froissard. L'infanterie, enlevée par une ardeur mutuelle, la suit à la course. Enfin les deux ailes viennent effectuer leur jonction en queue de l'ennemi; de sorte que les Flamands se trouvent entièrement enveloppés comme dans un enclos de mur; leur carré est attaqué sur toutes les faces; ils ne cherchent qu'à percer le front de ce corps de

bataille, qui, semblable à une muraille de fer, rendait tous leurs efforts inutiles. Ils s'élançaient pour pénétrer jusqu'à Charles VI, qu'ils distinguaient fort bien à cheval, au milieu de cette plaine de casques et de boucliers. Cependant, abordés de tous côtés, bien loin de songer à attaquer, ils ne doivent plus penser qu'à se défendre. Les Français, armés d'épées effilées, traversaient facilement leurs pourpoints et leurs chemises de mailles; ils fendaient à coups de hache les grands chapeaux de fer dont les Flamands s'étaient couvert la tête. « On auroit cru, dit Froissard, entendre tous les forgerons de Bruxelles et de Bruges frapper sur leurs enclumes. » Resserrés de plus en plus, les Flamands des ailes reculent, glissent sur la pente de la conque, et retombent sur ceux du centre; bientôt l'espace de leur ligne se rétrécit, bientôt il disparaît entièrement, bientôt ces 50,000 hommes qui dans le principe occupaient un grand espace de terrain, ne forment plus qu'une masse compacte dans cet entonnoir dont la cavalerie française borde le contour. Ils sont tellement pressés, qu'ils ne peuvent plus retirer leurs bras pour frapper; ils reçoivent la mort sans défense, mais ils la reçoivent encore d'un air menaçant. Les chevaliers français, se rappelant qu'ils combat-

taient un ennemi dont ils n'avaient à espérer aucun quartier, se montraient insensibles à la vue d'un spectacle aussi hideux. Du centre de cette masse ainsi pressée, il s'élevait par moment des cris sourds et horribles; c'étaient les gémissements de ces malheureux étouffés par la pression. Cependant le connétable craignit que par un effort désespéré les Flamands ne fissent une trouée, et dans ce cas il était difficile de prévoir ce qui pourrait arriver. Pour y obvier, il fit ouvrir un passage à l'extrémité de la gorge; les Flamands de l'arrière-garde s'y précipitent sans réflexion, ne songeant plus à disputer la victoire, mais seulement à sauver leur vie. Leur position devint alors plus affreuse, car les Français, pouvant se déployer, les poursuivirent, et fondirent de tout côté sur cette colonne de fuyards: ce ne fut plus qu'un massacre. Clisson laissa le sire de Couci sur les traces des Flamands, et revint au corps de bataille du roi, où les gens d'armes français contenaient avec beaucoup de peine les premières divisions d'avant-garde de l'ennemi. Les assaillans, ne voyant aucune possibilité d'échapper, faisaient des efforts incroyables pour arriver jusqu'au jeune monarque: ils voulaient l'immoler, et venger leur trépas par cette mort illustre. L'arrivée d'Olivier releva la réso-

lution des Français, qu'une pareille lutte commençait à lasser. Les Flamands, rejetés dans la plaine, y trouvèrent tous le terme de leur vie; les uns tombèrent sous le fer des vainqueurs, les autres se noyèrent dans les canaux qui coupaient le terrain; il en périt plus de 20,000 (1).

Les Français harassés de fatigue, las de frapper, couchèrent sur le champ de bataille, et rangés comme pour soutenir un nouveau combat: Clisson l'ordonna ainsi; il craignait que les Flamands échappés à la boucherie ne se ralliassent en faisant leur jonction avec Piètre Dubois campé en deçà de Bruges, et ne revinssent tenter de nouveau la fortune: il ignorait encore que Piètre Dubois avait été tué par le sire de Couci et le duc de Bourbon.

Le lendemain on apprit que les Flamands ne cherchaient qu'à se cacher dans les places fortes; Charles VI voulut parcourir le champ de bataille, nul autre n'aurait pu lui offrir un plus grand exemple de la fureur des hommes; les Flamands couchés sur la terre figuraient un carré long dont le centre recelait des monceaux de cadavres étouffés les uns sur les autres: le roi était curieux de voir le corps d'Artevelle,

(1) La chronique de Tramecourt dit 35,000.

personne ne connaissait ce chef. On eut recours à un Flamand de Gand qui avait été pris criblé de blessures, et dont on avait bandé les plaies avec beaucoup de soin ; c'était précisément un des meilleurs amis d'Artevelle. On le conduisit sur le lieu du carnage : après une longue recherche il découvrit Philippe sous un tas de morts. Le général flamand n'avait pas reçu une seule blessure, il avait été étouffé, *éteint* comme dit la chronique. On le traîna par les pieds devant Charles VI ; le Gantois qui avait servi à cette recherche ne put contenir son indignation en voyant traiter aussi indignement le corps de son ami ; il se répandit en imprécations contre les Français, arracha ses bandages, le sang jaillit de ses blessures et ce malheureux expira sur-le-champ. Les autres chefs flamands tués ce jour-là furent Jacob-le-Riche, Jean Hermann, Pierre Wandell, Guillaume Harlebec et Pieruche Zarin.

Telle fut la bataille de Rosebec, la plus extraordinaire sans contredit du moyen âge, en ce qu'elle fut livrée entre des guerriers expérimentés et des artisans qui méconnaissent toutes les règles de l'art militaire ; c'était l'aristocratie combattant contre le tiers-état, la prudence contre la présomption, la valeur éprouvée contre le courage naturel. Plus

sieurs chevaliers français se signalèrent par des traits d'audace, principalement Jean de Mornay, chambellan de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui en récompense lui fit une pension de 1,000 livres, somme considérable pour cette époque (1). Le triomphe de Rosebec termina à peu près l'expédition; la majeure partie de la Flandres se soumit. La campagne avait été conduite par Clisson avec un soin, une habileté qui seuls en assurèrent le succès. Personne n'eut la prétention de lui disputer la gloire de l'avoir menée à une si heureuse fin. Le jeune roi lui en témoigna sa reconnaissance avec tout l'abandon de son âge. Dès ce moment Clisson devint le personnage le plus puissant du royaume. Les oncles du roi virent diminuer leur influence, et ne cherchèrent pas même à établir une opposition ouverte; mais ils se promettaient en silence de saisir la première occasion favorable pour accabler un rival aussi dangereux; dès ce moment naquit cette inimitié entre le duc de Bourgogne et le connétable, inimitié qui fut si fatale au dernier.

Pendant l'absence du roi, les Parisiens avaient

(1) Cour des Comptes de Dijon, année 1384. — Labarre, p. 42.

arboré l'étendard de la révolte. Le commerce de la capitale prenait tous les jours une extension plus rapide, il devait cette prospérité subite à la protection spéciale de Charles V. Les marchands devinrent bientôt par leurs richesses une puissance rivale de la noblesse. Il est à remarquer qu'à cette époque il se forma dans les divers pays de la chrétienté une ligue contre les feudataires et contre tout ce qui était seigneurial. Confondait-on dans cette haine les rois, premiers nobles de leurs états? C'est une question difficile à décider; cependant, en rapprochant diverses circonstances, on découvrira aisément l'existence réelle d'un plan qui tendait à changer la face de l'ordre social par un soulèvement universel. Tandis que les Flamands se révoltaient contre leur comte et contre la noblesse, en France les Parisiens faisaient main-basse sur le peu de seigneurs qui n'avaient pu suivre le roi dans son expédition, et pillaient les maisons de ceux qui l'avaient accompagné; aussi Artevelle avait-il dit aux siens au moment de la bataille: « Soyez persuadés que les villes de France apprendront avec une joie vive la destruction des nobles (1). » Les habitans de Tours, de Lyon, d'Orléans, de

(1) Meyer. — Buzelin, 1^{re} partie.

Chartres, de Bourges, imitèrent la capitale; à Londres, un forgeron, Tyller, à la tête de 100,000 ouvriers, imposait des lois au roi son maître, dépouillait les riches de leurs propriétés; en Allemagne des rébellions partielles avaient lieu à Francfort, à Leipzick, à Vienne, à Ausbourg, et préludaient à la déposition de l'empereur Wenceslas; les papes luttèrent contre un esprit de révolte sans cesse renaissant et répandu dans toute l'Italie; naguère Rienzi avait voulu rétablir le tribunat dans Rome; Castracani, simple ouvrier, s'était fait souverain de Lucques après avoir chassé les nobles et les plus riches particuliers. Il fallut qu'Urbin VI eût recours aux supplices pour effrayer les agitateurs conjurés contre lui, et quelques années après lui un de ses successeurs, Jean XXIII, d'un caractère moins ferme, fut déposé et jeté dans un cachot. Mais au milieu de tant d'excès ce fut Paris qui se signala le plus; cette ville se mit dans la triste position d'être obligée de souhaiter la honte des armes françaises; elle reçut comme une calamité la nouvelle de la victoire de Rosebec. Dans cette crise il importait pour le salut de l'État qu'une main ferme prît la direction générale des affaires en attendant que le roi fût en âge de gouverner. Clisson se plaça de lui-même à ce poste diffi-

cile: les oncles du roi ne purent s'y opposer, ils furent obligés de dévorer leur dépit et de rendre hommage, avec le reste de la France, aux services qu'Olivier venait de rendre à la monarchie.

Le connétable conduisait à sa suite le monarque comme un pupille; il traversa les provinces du nord, et ramena le roi à Paris: une nombreuse députation de la capitale vint au-devant de l'armée. Olivier ne voulut pas qu'elle fût admise auprès de Charles VI: il entra dans la ville en vainqueur par une brèche nouvellement pratiquée, comme dans une place prise d'assaut; il était précédé d'une avant-garde de 800 hommes commandés par Louis de Clermont. Il déploya dans cette occasion toute la sévérité de son caractère; il commença par faire abattre six portes, et n'en laissa que six debout: de cette manière la capitale restait demantelée.

Les Parisiens avaient eu d'abord l'idée de ne pas recevoir Charles VI à son retour de Flandres; le connétable voulut les mettre hors d'état d'exécuter jamais un semblable projet. Le jeune Charles VI approuva les mesures prises par Clisson, dont le zèle n'avait en vue que de consolider la puissance de son maître, et de faire respecter son autorité. Peu à peu Olivier se relâcha de sa sévérité, il intercédait même en fa-

veur des Parisiens, qui obtinrent à sa considération leur grace pleine et entière : pour reconnaître ce bienfait, la ville lui fit présent d'une très-belle maison dite *le Grand Chantier du Temple*, et qui porta dès lors le nom d'*Hôtel de la Miséricorde*, afin de perpétuer le souvenir de la grace que les bourgeois avaient obtenue du roi par les sollicitations d'Olivier : cette maison devint dans la suite l'hôtel de Guise.

Dès ce moment, aucune ambition rivale n'essaya de balancer la faveur de Clisson ; il se trouva exercer une puissance égale à celle des anciens maires du palais ; toutefois , plus loyal que les Ebroin et les Pepin , il voulait dominer, il est vrai, mais seulement dans l'intérêt de l'État. Ce moment fut la plus belle époque de sa vie, car il lui fournit l'occasion de déployer des talens qui prouvent qu'il était aussi grand dans la paix qu'au milieu des alarmes de la guerre : hélas ! il ne lui fut pas donné de poursuivre une carrière si douce, la mort du comte de Flandres, arrivée en 1383, ralluma la guerre, et amena de nouveaux événemens.

L'Angleterre avait vu d'un œil inquiet le triomphe de Rosebec ; elle fit ses dispositions

pour empêcher le duc de Bourgogne de prendre possession de la Flandres. On sait que ce prince avait épousé la fille unique de Louis de Mâle. La Flandres devint une seconde fois le théâtre des opérations militaires ; les Belges unis aux Anglais opposèrent une vigoureuse résistance : les campagnes de 1384 et 1385, dirigées avec beaucoup de supériorité par Clisson, auraient eu des résultats immenses si le conseil du roi n'eût pas détruit à la cour, par une politique étrange, ce que le connétable faisait à l'armée. Malgré cette opposition fâcheuse, il parvint à soumettre les Flamands ; ce peuple avait perdu dans trois années de rébellion les richesses qu'il avait amassées pendant cinquante ans de travail. Philippe-le-Hardi fut reconnu souverain de la Flandres à Tournai, le 18 décembre 1385. Ce prince, l'ennemi secret d'Olivier, ne pouvait se dissimuler qu'il devait ses nouveaux états au courage et à l'habileté du héros breton. Cette expédition fut remarquable par une innovation introduite dans l'administration militaire ; les subsistances de l'armée française furent assurées par une convention passée avec un fournisseur nommé Colin Boulard, riche bourgeois de Paris, qui traita pour la

nourriture de 100,000 hommes pendant deux ans (1); l'armée ne fut composée que de 45,000 hommes.

(1) Histoire de Paris par Félibien, t. II, preuves.— Daniel, Hist. de la Milice française, t. III.



•

LIVRE III.

Nouvelle rupture avec l'Angleterre. — Clisson commande l'expédition préparée pour effectuer une descente sur les côtes d'Angleterre (1386). — Les tempêtes dispersent les flottes de France. — L'année suivante Olivier se rend en Bretagne pour présider aux préparatifs d'une nouvelle campagne de mer. — Il est fait prisonnier au château de l'Hermine par Jean de Montfort.

L'ANGLETERRE avait fait dans le quatorzième siècle des efforts inouïs pour obtenir sur la France, sa rivale, une supériorité durable, mais après des combats sans nombre elle se vit contrainte de signer une trêve qui lui devenait indispensable. En ce moment les deux nations voyaient commencer de nouveaux règnes, toutes deux avaient pour souverains des princes jeunes dont la destinée fut déplorable, et qui en montant sur le trône furent obligés de combattre des rébellions élevées au milieu de leurs capitales : l'un et l'autre subissait le joug d'oncles inhabiles et ambitieux. Lorsque les troubles de Londres et de Paris eurent été apaisés, que la

crainte d'une guerre civile eut été dissipée, les deux cours songèrent à leur objet éternel, vers lequel se reportaient toutes les vues, celui d'abaisser son voisin.

La première se rappelait avec une joie mêlée de regret les triomphes de Créci et de Poitiers, elle se figurait être au temps où la moitié de la France, et principalement les provinces méridionales de ce beau royaume, obéissaient à ses lois; elle s'indignait de n'avoir conservé de tant de conquêtes que Calais, Bordeaux, et quelques places de peu d'importance disséminées dans la Guienne; deux fortes armées conduites par Robert Kenolles et Lancastre s'étaient fondues en parcourant seulement la Picardie, l'Artois, la Champagne et la Beauce; l'orgueil national demandait à réparer des affronts auxquels il n'était pas accoutumé. De son côté la France ne se croyait pas dédommée de ses revers passés par les immenses avantages du règne de Charles V: tout était prospère, et il paraissait sage de rester dans cet état de calme; mais il semblait que l'on pressentît de loin le déluge de maux qui devaient fondre sur la France, on voulait s'y soustraire en s'agitant: on résolut de prévenir l'Angleterre dans ses projets d'invasion. Le conseil de Charles VI renfermait des hommes

capables de s'élever aux plus hautes conceptions : Olivier de Clisson , Enguerrand de Couci , Bureau de Larivière , Louis de Bourbon , le maréchal de Sancerre , se montraient amis de leur pays , jaloux de sa gloire et de sa prospérité. Le connétable et ses collègues décidèrent qu'il fallait diriger contre l'Angleterre des coups tellement assurés , qu'on la mît pour long-temps dans l'impuissance d'attaquer le royaume ; on se concerta pour porter la guerre jusqu'au milieu de la Grande-Bretagne , sans se contenter d'insulter ses côtes et d'enlever quelque butin , comme on l'avait fait jusqu'alors : ce projet de descente n'était pas aussi difficile à exécuter qu'on le croit communément ; dans le courant du quatorzième siècle , on avait effectué douze descentes en Angleterre et porté la terreur dans l'intérieur du pays ; si Londres ne subit pas le joug , c'est qu'à cette époque les Français ne mettaient point dans leurs expéditions militaires la suite nécessaire.

Le jeune Charles VI , d'une imagination ardente , accueillait avec transport les projets d'entreprises qui demandaient un grand mouvement ; il exprima avec chaleur sa reconnaissance à Clisson pour le soin qu'il prenait d'illustrer son règne.

Afin de diviser les moyens de défense de l'Angleterre, on résolut de l'attaquer sur trois points à la fois : le vaillant Louis de Bourbon, à la tête de la noblesse du Languedoc et de la Guienne, fut chargé d'enlever aux Anglais ce qu'ils possédaient dans le midi ; l'amiral Jean de Vienne, avec une division navale et 6,000 hommes d'élite, devait aller débarquer en Écosse, s'unir aux guerriers de ce pays, et pénétrer avec eux dans le Northumberland. Robert II, roi d'Écosse, avait fort bien accueilli, l'année précédente, Geoffroy de Charni, chevalier français, et l'avait chargé de dire de sa part à Charles VI, que si le connétable, l'amiral ou quelque autre grand officier de la couronne voulait venir en Écosse avec 1,000 chevaliers et 500 arbalétriers, il pourrait faire à l'Angleterre un trou, comme dit Froissard, qui ne serait pas facile à boucher. Clisson fut chargé de fondre avec 30,000 hommes sur les côtes méridionales.

Louis de Clermont réussit complètement dans la mission dont il était chargé ; il balaya la Guienne, chassa les Anglais du Périgord, de la Gascogne, et les força de se renfermer dans Bordeaux qu'il bloqua étroitement, attendant, pour commencer un siège en règle, les renforts que la flotte française devait lui amener. Nous ren-

voyons à la Vie de ce général pour voir les détails de cette campagne, nous renvoyons également à la Vie d'Enguerand de Couci, pour l'expédition dirigée vers l'Écosse : il nous reste à parler de celle que commandait Olivier de Clisson.

Le connétable poussa les préparatifs avec une incroyable célérité ; il fit construire à ses frais dans le port de Treguier une flotte de navires légers, propres à recevoir des troupes de débarquement : une partie de ses richesses furent employées à cet objet. Les historiens contemporains font la description d'une ville en bois de trois mille pas de circonférence, qui se démontait ; elle devait servir à loger l'armée lorsqu'elle aurait abordé sur les côtes de l'Angleterre, alors entièrement dépourvues d'habitations. La promptitude avec laquelle cette machine colossale sortit des chantiers atteste la supériorité des arts mécaniques de cet âge.

Pendant que l'on réunissait la flotte, l'infatigable Olivier forma la résolution d'enlever aux Anglais la ville de Brest, dont ils s'étaient emparés lorsque Montfort entra en Bretagne avec leur secours ; Montfort, toujours attaché secrètement à l'Angleterre, fit manquer l'expédition en retirant brusquement de l'ar-

mée du connétable les soldats qu'il avait envoyés comme auxiliaires. Ce dernier trait de mauvaise foi indigna Clisson, mais il avait appris avec le temps à déguiser ses véritables sentimens; il ne s'exhala point en plaintes, néanmoins il se promit de tirer vengeance de cette nouvelle offense dès qu'il s'en présenterait une occasion favorable. Il leva le camp de devant Brest, et se rendit à Dunkerque où l'armée se trouvait réunie (juillet 1386). Les forces navales de la France et de ses alliés se composaient de 1,200 navires de différentes grandeurs, tirés de tous les ports du royaume et des côtes de l'Océan depuis Algésiras jusqu'à Lubeck : Froissard dit qu'il y avait assez de vaisseaux pour former un pont de Calais à Douvres. Nous ferons observer avec l'auteur de *l'Essai sur les mœurs*, que la France devait avoir des ressources bien positives, puisque, malgré tant de trésors dissipés par les oncles du roi, le royaume se trouvait en état de faire de si formidables entreprises.

Les rois de Castille, de Portugal, de Danemarck, avaient envoyé à Charles VI tous les navires dont ils pouvaient disposer : ce nombre prodigieux de voiles couvrait la mer et la faisait paraître une forêt; le moyen âge n'avait point vu une chose pareille : cette flotte portait des

armes, des chevaux, des provisions de toute espèce, et en si grande quantité que les détails en paraissent fabuleux; les archives de la cour des comptes en ont conservé long-temps les preuves authentiques: Geoffroy de Charni, bailli du pays de Caux, fut chargé de faire manutentionner pour sa part 700 tonneaux de biscuit. On embarqua 3,000 pièces de vin : cette liqueur était devenue commune depuis vingt ans, par les encouragemens que Charles V avait donnés à la culture de la vigne. La flotte particulière de Clisson se composait de 75 voiles; les sires de Rohan, de Lamarche, de Laval, de Beaumanoir, de La Trémouille, de Rais, de Malestroit, de Coetmen, de Plumengat, de Lahoussaye, y servaient comme volontaires et à leurs frais; Pierre de Damas, sire de Marcilly, amena 400 mariniers pour armer deux galères dont on lui avait donné le commandement avec une solde de 500 livres pour trois mois. Gaucher de Caulincourt, sire de Marteville, jeune banneret picard fort riche, amena également un grand nombre de mariniers, et fit construire plusieurs galères au Crotoi et à St.-Valeri (1). Chacun de ces seigneurs avait un

(1) On trouve, dans la Vie de saint Quentin par Claude de la Fons, page 392, une anecdote singulière au sujet de

navire, ils déployèrent tous dans cette circonstance un luxe extravagant; le sire de La Trémouille dépensa 2,000 livres à peindre et à dorer le vaisseau qu'il montait (1).

Les apprêts d'un armement si extraordinaire ne pouvaient rester secrets pour les Anglais; ils en rirent d'abord comme d'une menace impuissante; mais lorsqu'ils virent concentrée sur les côtes de Flandres cette flotte immense, l'effroi s'empara de leurs ames; l'ardent patriotisme dont ils étaient animés ne trouvait pas de moyen suffisant pour résister à une attaque aussi bien combinée; ils envoyèrent en diligence sur le continent des émissaires façonnés à l'intrigue; ces agens furent chargés de trouver un de ces expédiens à l'aide desquels on arrive sans bruit à des résultats majeurs. Édouard III avait toujours

ce Gaucher de Caulincourt: on disait que les clous qui servirent au martyre de saint Quentin furent forgés à Marteville, et que pour cette cause aucun maréchal n'osait s'établir dans ce bourg. Le sire de Caulincourt amena de Normandie un valet, maréchal de son métier, lequel, après la mort de son maître, s'établit à Marteville pour y exercer sa profession, malgré les avis des habitans. Au bout d'un an il fut attaqué d'une maladie extraordinaire dont il mourut. « Depuis oncque on ne vit plus de maréchal à Marteville. »

(1) Toutes les chroniques.

su faire servir les passions des hommes à ses desseins ; c'est à elles qu'il s'adressait lorsqu'il voulait frapper de grands coups ; dans cette circonstance, les habiles conseillers de Richard suivirent scrupuleusement cet exemple. Le duc de Berri avait été chargé de lever 12,000 hommes de noblesse dans le Poitou et dans le Languedoc , plus 3,000 matelots sur les côtes de la Saintonge et de l'Aunis et dans les pays arrosés par la Garonne, la Dordogne et le Rhône ; ces troupes devaient former le noyau de l'expédition, elles étaient indispensables, car Sancerre et l'amiral de Vienne et Enguerand de Couci avaient amené ce qu'il y avait de disponible. Les émissaires anglais coururent après le duc de Berri. Ce prince ne pouvait se consoler de la perte de la régence ; il s'indignait que le roi, son neveu, se fût affranchi de sa tutelle ; dans son dépit il souhaitait que le royaume fût abîmé sous les désastres, espérant que l'urgence du danger le ferait rappeler à la tête des affaires. Les envoyés anglais le trouvèrent dans ces dispositions ; ils n'eurent pas beaucoup de peine à le gagner : on ignore si véritablement il y eut un pacte conclu entre le prince et les ennemis de sa patrie, s'il en retira un prix quelconque ; ces faits sont restés ensevelis dans le secret le plus profond, l'historien n'en peut

trouver aucune preuve authentique ; mais si, remontant aux causes par les effets, on peut conclure quelque chose par induction, que doit-on penser de la conduite du duc de Berri ? Ce prince savait fort bien que les hommes d'armes levés par ses soins étaient attendus avec impatience, il n'ignorait pas que le moindre retard pouvait avoir des conséquences fatales ; car si on manquait le moment où la mer est favorable, l'expédition devait nécessairement se renvoyer à l'année suivante, et dans ce cas l'Angleterre aurait tout le loisir de se mettre en défense. Bien convaincu de ces vérités, bien persuadé qu'il tenait dans ses mains le sort de l'État, il fit ce qu'il fallait pour que l'expédition manquât ; il trouva promptement les 15,000 hommes demandés, il lui était facile de les conduire sans délai sur les côtes de Flandres, et de les faire embarquer aussitôt, afin de profiter de la diversion que l'amiral Jean de Vienne et le sire de Couci venaient d'opérer du côté de l'Écosse ; loin de faire ce que son devoir lui prescrivait, il retint ces troupes dans le midi en alléguant des prétextes frivoles. Pressé par les messages du roi, il se mit en route, puis s'arrêta au bout de deux jours de marche, s'avança une seconde fois, et demeura de nouveau une semaine : c'est ainsi

qu'il employa plus de trois mois à un trajet qui demandait cinq semaines; enfin il arriva lentement à l'Écluse le 14 septembre 1386; Charles VI l'accabla de reproches; il y répondit par des sarcasmes; le moment propice était passé sans retour; le soir même de l'arrivée du duc de Berri une tempête terrible désola la côte, « comme si la mer, dit l'anonyme de St.-Denis, eût voulu témoigner son courroux à ce prince perfide. » Dès ce moment les ouragans se succédèrent sans interruption, des vents impétueux régnèrent sans relâche, et l'Angleterre se trouva délivrée du danger le plus imminent qu'elle eût jamais couru. Pendant les délais occasionés par le retard du duc de Berri, cette première ardeur française si propre aux grandes entreprises, mais qu'il importe de saisir à propos, s'était évanouie; la constance fut de tout temps incompatible avec la fougue de notre nation; le découragement passa dans toutes les âmes, le mauvais temps augmentait chaque jour; lorsque les vents cessaient la pluie tombait en si grande quantité que, selon les chroniques, on craignit un déluge; l'armée entière marchait dans l'eau; les vivres, les magasins, les harnais furent pourris en deux semaines. Charles VI, désespéré de voir perdre ainsi le fruit de tant de soins et surtout de tant

d'impôts levés avec peine, voulait que l'on essayât d'affronter la fureur des vagues; en vain les marins les plus expérimentés s'efforcèrent-ils de lui en montrer l'impossibilité; ce jeune prince, digne d'un meilleur sort, résolut de relever par un acte de courage les ames abattues des soldats; au moment où le temps paraissait moins affreux, il monta sur un vaisseau, et sortit de l'Écluse à la tête d'une division navale; il vogua au large; mais à peine fut-il à deux lieues des côtes qu'un coup de vent le sépara de la flotte; les vaisseaux, battus par la tempête, vinrent se briser contre des bancs de rocher; le sien, manœuvré plus habilement, rentra dans le port. Ce mauvais succès ne découragea point Clisson; quelques jours après, le connétable donna le signal de lever l'ancre, à la fin d'octobre, mais les deux premières divisions navales furent accueillies par un ouragan violent qui les jeta sur les côtes de la Zélande; beaucoup de vaisseaux entraînés par les courans allèrent se perdre dans la Tamise; les navires de Clisson furent les plus maltraités; la plupart se brisèrent sur des écueils, une partie de la ville de bois et les charpentiers chargés de l'établir lorsqu'on aurait abordé furent pris par les Anglais et conduits en triomphe à Londres, ainsi que 2,000 tonneaux de vin.

Olivier gagna l'Écluse avec beaucoup de peine. Enfin ces vastes préparatifs, cet immense armement furent perdus : ils avaient coûté 3 millions de livres, à peu près 30 millions de nos jours.

Le terrible échec que l'on venait d'essuyer ne rebuta point le conseil de Charles VI. Jean de Vienne et le sire de Couci arrivaient d'Écosse, ils étaient entrés en Angleterre, et ils avaient pénétré jusque dans le pays de Galles ; leurs récits montraient comme facile la conquête de l'île entière, si on parvenait à y conduire 30,000 hommes. On adopta de nouveau la résolution de reprendre l'année suivante les préparatifs nécessaires à une descente ; les circonstances paraissaient extrêmement favorables ; la discorde régnait en Angleterre ; la noblesse, unie aux communes, avait déclaré la guerre à Richard et à ses favoris. Richard, pour se soutenir contre cette ligue, avait imploré secrètement l'assistance de Charles VI, en offrant même de rendre Cherbourg et Calais, ou plutôt il offrait de les livrer secrètement. La découverte de ce complot avait augmenté le désordre en échauffant les esprits : la guerre civile éclata sur tous les points. A cette nouvelle les Français ne songèrent plus aux revers de la campagne précédente ;

toutes les vues se tournèrent vers une seconde tentative. On réunit les débris de la flotte de 1386; on travailla avec ardeur dans les ports de Flandres, de Hollande, de Bretagne, de Guienne, à la construction de nouveaux vaisseaux. Ces forces, sans être aussi considérables que celles de l'autre expédition, pouvaient porter sur les côtes d'Angleterre une armée de 30,000 hommes, laquelle une fois débarquée serait facilement secourue au moyen d'une flotte stationnaire. Clisson, que la grandeur de l'entreprise exaltait au dernier point, parcourait la Bretagne appelant ses compatriotes aux armes, faisant des levées dans ses domaines, qui comprenaient le tiers du duché; sa voix électrisait les Bretons et donnait l'impulsion.

Il faut admirer ici l'habileté avec laquelle le parlement anglais se conduisit : tout en combattant son roi, tout en levant l'étendard de la révolte, il n'oubliait pas le soin des intérêts nationaux. Tandis que Richard, livré à ses favoris, cherchait à résister au torrent qui l'entraînait, le parlement se préparait énergiquement à parer les coups terribles que la France allait porter au pays; il ne pouvait se dissimuler que sans les lenteurs du duc de Berri, l'armement de l'année précédente aurait eu un plein succès; il ne songea plus qu'à sortir de cette nouvelle crise par

un semblable expédient. Les Anglais gagnèrent le duc de Bretagne, et lui donnèrent des sommes considérables (1) pour l'engager à mettre quelque entrave à l'expédition projetée ; on le laissait libre dans le choix des moyens ; on lui demandait seulement de la célérité, car la flotte était déjà en grande partie rassemblée à l'Écluse. Le jour du départ était arrêté ; le redoutable Clisson, plus ardent que jamais, allait prendre à Treguier sa division navale, pour la conduire au lieu du rassemblement général, et cingler aussitôt vers l'Écosse et le pays de Galles.

Le duc de Bretagne se montra fort empressé de servir les intérêts du parlement ; néanmoins, en lisant les détails suivans, on sera moins étonné de la complaisance que Montfort mit à se prêter aux vues de l'Angleterre, car l'intérêt personnel eut bien sa part dans la détermination prise par ce prince.

On n'a sans doute point oublié que les deux fils de Charles de Blois (tué à la bataille d'Aurai) étaient restés en otage à Londres, pour sûreté de la caution que leur malheureux père devait antérieurement aux Anglais, qui l'avaient fait prisonnier au combat de Laroche Derien ; Charles

(1) Polydore Virgile, p. 341.

de Blois, ayant payé une faible partie de sa rançon, obtint une liberté temporaire; il revint en Bretagne tenter pour la dernière fois le sort des armes : on sait qu'il périt dans cette nouvelle lutte (1). Après sa mort, l'avare Édouard refusa de rompre les fers des deux jeunes princes bretons, exigeant le paiement de 400,000 livres; ni la mère de ces infortunés, ni le duc d'Anjou son beau-frère, ne voulurent acquitter cette dette. Les fils de Charles de Blois passèrent leur jeunesse dans la captivité; ils y étaient encore en 1386. Clisson, se trouvant alors à la cour du duc de Bretagne, auquel il était obligé de rendre visite comme à son seigneur suzerain, plaida la cause de celui-là même dont il avait si fort contribué à anéantir la fortune dans les champs d'Aurai; il dit à Montfort qu'il serait beau de voir le vainqueur de Charles de Blois payer la rançon des enfans de son compétiteur. « Taisez-vous, messire Olivier, répondit Jean IV : où prendrais-je les 400,000 livres que l'on demande pour eux ? » Sur ces entrefaites, Guy, le plus jeune de ces princes, mourut d'une maladie de langueur, suite d'une si longue détention.

(1) Voyez, dans la Vie de Duguesclin, l'extraordinaire bataille d'Aurai.

Clisson, craignant le même sort pour l'aîné, forma le généreux dessein de briser ses fers; en conséquence, il dépêcha en Angleterre le chevalier Jean Rolland, muni des pouvoirs nécessaires pour conduire cette négociation : ceci se passait de 1386 à 1387, dans l'intervalle des deux expéditions. Le messenger s'adressa au duc d'Irlande, favori de Richard, et qui jouissait auprès du monarque d'un crédit illimité. Le duc d'Irlande demanda à son maître Jean de Blois, pour prix de ses loyaux services. On donnait alors la personne d'un prisonnier comme on donnait un domaine, et ces sortes de donations se faisaient par lettres patentes. Richard ne pouvait rien refuser à son favori : il fut convenu entre le duc d'Irlande et le chevalier Rolland que le comte de Penthièvre, titre que portait le jeune prince breton, serait conduit à Boulogne, où l'on acquitterait une rançon de 120,000 livres. Le chevalier Rolland annonça au prisonnier que Clisson, auquel il devait sa liberté, désirait le voir uni à sa fille Marguerite, condition à laquelle le fils de Charles de Blois souscrivit avec empressement. Les historiens de la Bretagne ont cherché à obscurcir l'acte de générosité de Clisson, en lui supposant des projets d'ambition. « Le connétable savait fort bien, disent-ils, que d'après le traité

de Guerande les enfans de Charles de Blois devaient succéder à Montfort, dans le cas où celui-ci ne laisserait pas d'héritiers directs; il voulait par cette union mettre le duché dans sa famille.» Mais ces historiens ont oublié qu'à l'époque du traité conclu en Angleterre par le chevalier Rolland, Montfort était remarié depuis près d'un an avec la fille de Charles-le-Mauvais, et que cette princesse était au moment d'accoucher. Jeanne, qui fut l'enfant qu'elle mit au monde, naquit le 12 août 1387; ainsi on ne peut refuser de convenir que Clisson agissait par pure générosité. Montfort n'en fut pas moins très-alarmé, et surtout très-irrité contre Richard son beau-frère, qui s'était prêté aux désirs d'Olivier; il regarda comme de son intérêt de s'opposer de tous ses efforts à l'union projetée. La force était inutile vis-à-vis d'un homme aussi puissant qu'Olivier; il ne lui restait qu'un seul moyen, celui d'user de perfidie. Montfort ne rougit pas d'y avoir recours pour venger tout à la fois sa propre querelle, punir Richard, et servir les vues du parlement anglais.

Montfort n'exerçait l'autorité souveraine que par intervalles; restreint dans l'exercice du pouvoir, il avait rarement l'occasion de s'occuper de l'administration de ses domaines ou du

bonheur de ses sujets; cependant, au milieu des embarras qui l'accablaient, il songea tout à coup à réunir les états de la province à Vannes. Les Bretons voyaient avec joie ces sortes d'assemblées, car ils en retiraient toujours quelque avantage. Pendant la réunion des états, auxquels assistait Clisson comme le plus riche feudataire, Montfort tenait sa cour à Vannes, dans un palais dit le château de la Mothe presque au centre de la ville (1). Le connétable tenait la sienne dans un de ses palais dont on ne connaît pas l'emplacement; il y déployait une magnificence dont celle de Jean IV ne pouvait approcher. Montfort, sans être attendu, vint faire visite à Olivier le jour même où celui-ci donnait un repas splendide aux seigneurs et chevaliers qui partaient le lendemain pour l'armée; Clisson invita le prince à prendre place au banquet (mai 1387); Montfort accepta gracieusement, il s'assit à la table de celui dont il méditait la ruine. Après le repas, au moment de prendre congé de son hôte, le duc dit à Olivier: « Vous êtes regardé à juste titre comme l'homme le plus

(1) Ce château fut détruit dans le seizième siècle; on construisit sur son emplacement un palais épiscopal, dont madame de Sévigné parle quelquefois dans ses Lettres; c'est aujourd'hui l'hôtel de la préfecture. Il est fort beau.

habile en constructions; je vous prie de venir incontinent examiner la tour de l'Hermine que je fais bâtir; je serai bien aise d'avoir votre avis. » Le château de l'Hermine était à cent pas (1). Clisson consentit à s'y rendre sur-le-champ, en faisant observer qu'il ne pouvait y rester que quelques instans, attendu que sa présence était impérieusement réclamée à Treguier. Le duc sortit immédiatement après le repas (trois heures après midi), accompagné d'Olivier, du sire de Laval, de Beaumanoir et de quelques chevaliers; Jean IV et sa suite arrivèrent au château de l'Hermine; il fit rendre à Clisson les plus grands honneurs à l'entrée de la barrière et du pont-levis; il conduisit les seigneurs bretons dans tous les appartemens, et arriva enfin à la porte de la grosse tour du château; le connétable s'arrêta par respect, pour laisser passer le duc le premier: « Montez d'abord, lui dit celui-ci, exami-

(1) Le château de l'Hermine, espèce de forteresse, terminait la ville du côté de l'est. Il se trouvait entre la porte Paterne et la porte St.-Jean; ses murailles, formant la continuation des remparts, étaient baignées par un fort courant que la mer enflait, ce qui n'est pas aujourd'hui à cause des chaussées que l'on a construites depuis, et qui arrêtent les eaux. La tour que l'on finissait de bâtir alors devait compléter les fortifications du château.

nez bien l'intérieur, et surtout la construction de cette tour; je reste ici un moment pour dire quelques mots au sire de Laval.» Clisson monte sans défiance, et seul; à peine est-il entré dans la chambre du premier étage, que la porte se referme violemment en dehors; au même instant cinq hommes cachés dans les angles se jettent sur lui, lui arrachent son épée et la brisent. Clisson, dont l'âge n'a point encore affaibli les forces, leur oppose la résistance la plus opiniâtre; pendant quelques instans il fait face à tous les cinq; enfin il succombe sous le nombre; on le charge de chaînes, on l'assujettit sur une pierre, et on lui passe au cou un collier de fer: Yvonet, écuyer du duc, présidait à ces cruels détails. Lorsque ces cinq soldats, ministres de la vengeance de leur maître, virent ainsi attaché sur une pierre cet indomptable guerrier, la terreur des Anglais, le premier officier de la couronne de France, ce héros qui fixa la victoire dans les plaines d'Aurai, ils parurent étonnés de la grandeur de leur attentat; ils allèrent jusqu'à demander pardon à leur captif d'avoir exécuté malgré eux un ordre aussi barbare: l'un d'eux, nommé Bernard, voyant le pourpoint du connétable déchiré et son manteau mis en pièces par suite de la longue lutte qui venait d'avoir

lieu, détacha le sien, et le jeta sur les épaules du prisonnier, qui, sans cet acte de pitié, serait peut-être mort de froid dans ce lieu humide et glacial. (Froissard, livre 3, chap. 60.)

Cependant Montfort, resté devant la porte, avait pâli en entendant le bruit qui se faisait dans le donjon; Laval inquiet n'osait le questionner; Beaumanoir (fils du héros du combat des trente) arrive sur ces entrefaites, et, voyant le trouble extrême de Jean IV, demande vivement où est le connétable son beau-père: «Veux-tu être comme lui?» s'écrie Montfort en courant sur Beaumanoir; réponds: veux-tu être comme lui?— Je crois que Clisson est bien! répond le banneret étonné. — Eh bien! puisque tu veux être comme lui, je vais te crever un œil, afin que tu sois également borgne.» Clisson avait perdu un œil en combattant pour la querelle de ce Montfort. Au même instant, saisissant fortement Beaumanoir, le duc se mettait en devoir d'exécuter sa terrible menace avec la lame de sa dague; le banneret épouvanté tombe à ses genoux, et le supplie de considérer qu'il se couvrirait de honte par une action semblable; Montfort remet sa dague dans le fourreau, et se contente de faire jeter Beaumanoir dans un cachot. Quant au sire de Laval, il essaya inutilement de rappeler le duc

à de meilleurs sentimens; celui-ci, fatigué de ses supplications, le fit mettre par force hors de la barrière, et ordonna de lever le pont-levis. Laval, ne voulant pas s'éloigner des lieux où l'on retenait son ami prisonnier, resta aux pieds des remparts du château de l'Hermine, dans l'espoir d'être utile au connétable.

Montfort libre de suivre les impulsions de son ressentiment, maître de la personne de son ennemi, allait enfin goûter le détestable plaisir de la vengeance; il mande auprès de lui le gouverneur du château de l'Hermine, Jean de Bavalan, guerrier vieilli dans les combats, pauvre, mais d'une vertu égale à son courage. « Messire Jean, lui dit-il, vous irez à minuit prendre Clisson dans son cachot, vous le lierez dans un sac de cuir, et le jetterez dans la rivière qui borde les remparts; aucun supplice ne peut racheter le mal qu'il m'a fait. » Bavalan terrifié se prosterne aux pieds de son maître et le conjure de rétracter cet ordre cruel; pendant deux heures ce serviteur fidèle essaie inutilement de fléchir le duc. Jean IV, irrité d'une telle opiniâtreté, lui intime l'ordre une seconde fois, en le rendant responsable sur sa tête de l'entière exécution de cette sentence; Bavalan se retire en s'inclinant.

Montfort, accablé de lassitude, chercha le re-

pos dans le sommeil ; il s'assoupit profondément, mais au bout de quelques heures il s'éveilla en sursaut ; l'ardeur de son sang s'était calmée, ses sens avaient repris leur état naturel ; le supplice de Clisson apparut à son esprit avec toutes ses horreurs et toutes ses conséquences ; plus la raison reprenait son empire, plus ses terreurs augmentaient ; les ténèbres qui l'entouraient, le sifflement des vents, les cris plaintifs des oiseaux de nuit, tout, jusqu'au murmure de cette rivière devenue le tombeau de Clisson, remplissait son ame d'effroi ; les remords qui l'agitaient commençaient déjà son châtiment. Le jour le trouva dans ce cruel état, et vint augmenter encore son supplice ; Bavalan entra dans son appartement ; à sa vue Montfort poussa un cri d'horreur. « Avez-vous exécuté mes ordres ? demanda-t-il précipitamment. — Oui, seigneur : à minuit Clisson a été noyé ; j'ai fait mettre ensuite son corps dans une fosse au milieu du jardin. — Retirez-vous, messire Jean, et ne reparaissiez jamais plus devant mes yeux, reprit le duc avec l'accent du désespoir. » Jean IV, resté seul, se roulait par terre ; ses gémissemens faisaient retentir le château ; il refusait les consolations, repoussait la nourriture qu'on lui présentait. La journée tirait à sa fin, et sa douleur n'avait

fait qu'augmenter. Bavalan, bravant sa défense, vint le trouver une seconde fois : « Seigneur, dit-il, je suis bien coupable, je n'ai point exécuté vos ordres ; vous me les aviez donnés dans un moment où la colère égarait votre raison, j'ai cru qu'il fallait attendre, maintenant j'en viens prendre de nouveaux ; Clisson vit encore. » En entendant ces paroles Montfort passa d'un désespoir affreux à une joie immodérée ; il combla de caresses le vertueux Bavalan (1). Mais après ce premier mouvement de satisfaction, Montfort redevint ce qu'il était auparavant, avare et sans élévation dans le caractère ; il demanda une somme considérable pour la rançon d'Olivier, dans la double intention de retirer un lucre honteux de la plus insigne perfidie, et d'absorber les ressources de son prisonnier, afin de le mettre dans l'impossibilité de payer la rançon du comte de Penthievre.

Olivier, chargé de chaînes, n'ayant pris aucune nourriture depuis trente heures, attendait la mort ; il ne reconnut pas le sire de Laval, qui entra dans son cachot, et le prenant pour un de ses bourreaux, il se prépa-

(1) La famille de cet homme généreux subsiste encore ; et l'un de ses descendants, portant le même nom, est maintenant maire de Vannes.

rait à disputer par la force le souffle de vie qui lui restait ; mais la voix de son ami ranima ses esprits, vint faire renaître l'espérance dans son cœur, et avec elle le désir de la vengeance. Laval, que le duc avait rappelé au château de l'Hermine, lui fit part des conditions imposées par Montfort ; Clisson souscrivit à tout avec l'intention de ne rien tenir, mais le duc exigeait au préalable 100,000 livres, somme considérable à une époque où le numéraire était fort rare ; les sires de Laval, de Rohan, de Châteaubriant, de Malestroit, de Tanneguy, de Rochefort, fournirent la moitié de ce que l'on demandait, les intendans de Clisson apportèrent l'autre moitié, et le connétable se vit rendu à la liberté après quinze jours de captivité (1).

(1) Le château de l'Hermine n'existe plus ; il n'en est resté que cette fameuse tour, qui sert maintenant de maison de correction pour les femmes ; on l'appelle *la Tour du connétable*. Rien n'est changé dans l'intérieur ; elle se compose de deux étages ; ses murs sont d'une épaisseur extraordinaire ; on ne la voit bien qu'en dehors de la ville : le ruisseau dont nous avons parlé sépare les remparts de la promenade publique dite *la Garenne*, plantée de beaux arbres, de sorte que la tour de l'Hermine se trouve en face d'une grande allée latérale ; c'est dans cette allée que le jeune Sombreuil et ses compagnons d'infortune furent fusillés en 1795.

LIVRE IV.

Clisson se rend à Paris, et devient plus puissant que jamais.

— Il est assailli un soir dans les rues par une bande d'assassins qui le laissent pour mort. — Charles VI, voulant venger son connétable, déclare la guerre au duc de Bretagne, qui avait donné asile aux coupables. — Le roi se met à la tête de son armée. — Il tombe malade au Mans. — Le duc de Bourgogne s'empare de la régence. — Disgrace de Clisson.

CLISSON, ivre de ressentiment, quitte le château de l'Hermine, et sans aller visiter ni sa famille ni ses domaines, il part pour Paris, accompagné d'un seul page. Le roi et la noblesse avaient abandonné l'Écluse depuis long-temps : à la nouvelle de l'arrestation du connétable, un cri d'horreur s'était élevé dans l'armée; mais bientôt le découragement succéda à l'indignation, les nobles quittèrent le camp et rentrèrent dans leurs foyers: on se hâta de licencier les troupes soldées, que l'Etat ne pouvait garder trop long-temps sur pied; enfin ces nouveaux préparatifs pour lesquels on avait épuisé les res-

sources du royaume furent encore en pure perte. Ainsi les deux expéditions les plus formidables que la France eût jamais préparées contre l'Angleterre, et dont on pouvait espérer des résultats glorieux, échouèrent par deux intrigues ourdies avec une lâcheté calculée.

Olivier arriva à Paris; il y trouva les esprits dans la consternation, on lui témoigna peu d'empressement. Les oncles du roi, ses ennemis déclarés, charmés de le voir humilié, saisirent cette occasion pour chercher à le perdre dans l'esprit de Charles VI, ils y parvinrent momentanément: le roi reçut froidement le connétable, celui-ci ne se laissa pas intimider par cet accueil: « Sire, dit-il en se jetant aux pieds du monarque, jamais je ne me suis rendu indigne de la charge de premier officier de la couronne dont vous avez daigné me revêtir; si quelqu'un ose ici me démentir, je jette mon gage:» en même temps il laissa tomber son gant, personne ne le releva: « Sire, continua Olivier, en exerçant la charge de connétable, j'ai été arrêté traîtreusement par le duc de Bretagne; cette violence inouïe a suspendu l'expédition d'Angleterre, et finalement l'a fait échouer; je demande une réparation éclatante, et si vous croyez qu'elle ne doive pas m'être accordée, je

vous prie de reprendre l'office de connétable, dont je me démetts entre vos mains. »

Le roi parut touché du malheur d'Olivier, néanmoins la présence de ses oncles l'empêcha de manifester ouvertement tout l'intérêt qu'il lui portait : « Je penserai à votre affaire, dit-il, mais en attendant je vous dirai que vous avez commis une grande faute en vous laissant conduire au château de l'Hermine par votre plus cruel ennemi : le duc de Bretagne vous a joué comme un enfant. — Eh ! monseigneur, répondit Olivier, il me montrait de si beaux semblans, que je ne lui osois pas refuser. »

Les services passés du banneret breton ramenaient déjà Charles VI à des dispositions plus favorables, lorsque le duc de Bourgogne les fit évanouir par cette phrase adressée à Olivier d'un ton ironique : « Je vous cuidois plus subtil que vous n'êtes. » Clisson aurait pu répondre au duc : « Vous me regardiez comme subtil lorsque mon bras et mon courage vous mettaient en possession de vos états de Flandres. » Au reste, la cour ne partageait pas à l'égard d'Olivier les sentimens des oncles du roi : deux partis bien distincts s'y disputaient l'avantage de s'emparer de l'esprit de Charles VI, et de gouverner au nom de ce prince ; l'un avait pour

chefs les ducs de Berri et de Bourgogne, l'autre les guerriers les plus fameux de cette époque, le sire de Couci, le maréchal de Sancerre, le comte de St.-Pol, le maréchal de Blainville, l'amiral Jean de Vienne et le chancelier Lari-vière. Ce parti, quoique composé d'hommes recommandables, et jouissant de l'estime publique, subissait la loi des oncles du roi, parce qu'il n'avait pas à sa tête un chef puissant et hardi. Clisson, quoique disgracié, parut propre à devenir ce chef autant par son caractère personnel et sa réputation militaire que par ses immenses richesses, qu'il savait prodiguer à propos lorsqu'il s'agissait d'abaisser des rivaux. Olivier embrassa d'un coup d'œil la véritable situation des choses ; il se releva tout à coup, et redevint en peu d'instans plus puissant qu'il ne l'avait jamais été. Les ennemis des oncles du roi, et ils étaient nombreux, se rallièrent à lui spontanément ; l'université, la ville de Paris même offrirent au connétable leur appui contre des princes que l'on détestait ; le parlement, les chefs des corporations, vinrent le visiter en grand appareil. (Froissard, liv. 3, ch. 68.) La noblesse surtout se montra très-empressée auprès du banneret breton. Dans toute autre circonstance Clisson se serait hâté de quitter Paris

pour aller en Bretagne venger son offense par la force des armes ; mais ayant conçu des projets plus vastes , il resta dans la capitale de la France , et ce qu'il fit alors peut donner une juste idée de la puissance seigneuriale de cette époque , puissance bien étrange , si on considère les institutions de nos jours. Clisson se trouvait éloigné de ses domaines de près de cent lieues , et cependant il agit comme s'il y eût été présent. Il envoya l'ordre à ses chefs de compagnies , à ses capitaines d'armes , aux gouverneurs de ses châteaux et forteresses , de commencer sans délai les hostilités contre le duc de Bretagne. Ces farouches capitaines obéirent avec toute l'ardeur dont pouvaient être capables des hommes auxquels la guerre offrait seule des charmes et des profits. Coëtmen prit la ville de Guingamp défendue par le sire de Kermarec ; le sire de Rostremen se rendit maître de Chatel-Audren , et passa au fil de l'épée la garnison pour avoir tenu une heure ; Allain de Rolland bloqua Chateaulin , combla les fossés , et prit la place d'assaut ; Beaumanoir , naguère prisonnier au château de l'Hermine avec son beau-père , enleva Lamballe par escalade ; Robert de Guitré et Geoffroy Feron surprirent l'importante ville de St. -Malo occupée par des Anglais et par des

Bretons du parti de Montfort, et firent la garnison prisonnière de guerre malgré la vive résistance du gouverneur, Pierre de Châteaugiron. La nouvelle de succès aussi brillants et aussi rapides étonna la cour de France, et particulièrement Charles VI dont l'imagination ardente s'enflammait au simple récit d'un fait d'armes extraordinaire. La réputation que le connétable avait acquise dans les combats lui parut encore plus méritée, il se repentit d'avoir écouté les cris de l'envie. Clisson, profitant habilement de ce retour, revint à la cour, et offrit au roi en pur don la ville de St.-Malo que ses armes venaient de conquérir. Charles VI accepta cette donation après l'avoir fait préalablement ratifier par le nonce du pape : dès ce moment il rendit ses bonnes grâces à Olivier et ne voulut agir que d'après ses conseils. Ainsi cet homme que l'on venait de voir enchaîné sur une pierre, dont la vie n'avait tenu qu'au caprice d'un moment, que la veille on avait accablé de sarcasmes, devenait le conseiller intime du monarque, et commandait en son nom : exemple fréquent de la fortune des cours !

Les princes essayèrent de retenir le pouvoir qui leur échappait, ils échouèrent complètement, et ce fut contre leur gré que Charles VI

regardant l'offense faite à Clisson comme la sienne propre en demanda réparation; il manda le duc de Bretagne, et le somma de se rendre sans délai à Paris pour comparaître devant les pairs, le menaçant, en cas de refus, de l'y contraindre à la tête de 60,000 hommes, et de le dépouiller du duché. La nation bretonne ne portait pas assez d'affection à Montfort pour oser défendre la querelle particulière de ce prince contre un ennemi formidable et pour attirer sur elle-même tous les fléaux de la guerre; les dispositions que la masse des Bretons manifesta à cet égard forcèrent le duc à se soumettre; il se rendit à Paris dans le mois de juin 1388, sollicita long-temps une audience de Charles VI, et fut obligé de suivre la cour à Montreuil : ce fut là seulement que le monarque consentit à recevoir ses excuses pour avoir insulté le premier officier de la couronne et avoir fait manquer par un acte de violence l'expédition d'Angleterre. L'entrevue du roi et de Montfort eut lieu au moment où la famille royale allait se mettre à table : soit à dessein, soit par hasard, Charles VI se lavait les mains lorsque le duc fut introduit; Jean IV prit la serviette que tenait l'officier du palais, et la présenta lui-même; on remarqua aussi qu'en abordant son suzerain il ôta son cha-

peron, ce qu'on ne faisait jamais, car les grands feudataires jouissaient du privilège de rester couverts devant le roi; ils se montraient si jaloux de cette prérogative, que lorsque le souverain leur adressait la parole, ils avaient soin, en lui répondant, d'enfoncer leur chaperon jusque sur les yeux. François I^{er} fit changer cette coutume, et introduisit l'usage de se découvrir en parlant même à son égal.

Jean IV se soumit à rendre non-seulement les quatre places reçues en caution, mais encore les 100,000 livres arrachées à Clisson; il avait dépensé presque le double à se défendre contre les capitaines d'armes du connétable: il eût pu facilement prévoir, quand il le fit prisonnier, que cette affaire, après lui avoir causé beaucoup de chagrin, se terminerait à sa confusion, et qu'une telle perfidie n'était qu'un acte de démence.

Pour mieux cimenter cette réconciliation forcée, le roi fit asseoir à sa table Montfort et Clisson; l'un et l'autre, sur son invitation, burent dans la coupe royale, que Pierre d'Auberjon Murinais, grand échanson du roi, leur présenta au nom de son maître. D'après les mœurs du temps, cette cérémonie équivalait au serment le plus solennel. A l'issue du repas Charles VI voulut qu'ils s'embrassassent étroitement en sa présence; cette

contrainte rendit leur haine plus implacable. Le roi satisfait regardait la querelle comme définitivement terminée, par les engagements que Montfort venait de prendre de réparer ses torts; mais le prince breton, avant de quitter Rennes, avait pris la singulière précaution de protester d'avance entre les mains de deux ecclésiastiques contre toutes les promesses qu'on allait exiger de lui : en effet, rentré dans le duché, il ne remplit qu'une faible partie de ses engagements. Olivier, qui s'y attendait, vint en Bretagne; les habitans de ce malheureux pays virent avec effroi rallumer de nouveau le flambeau de la guerre civile; car lorsqu'il s'agissait des intérêts de Montfort et de Clisson, les Bretons se partageaient d'opinion. Cependant, quoique les hostilités fussent commencées, le connétable laissa à Beaumanoir le soin de les continuer, et quitta ce théâtre pour monter sur un autre plus vaste. La cour de France était désormais pour Olivier le lieu où il devait se fixer, la Bretagne avait pour lui des bornes trop étroites; il restait un grand coup à porter, c'était de priver les ducs de Berri et de Bourgogne de la tutelle du roi leur neveu, tutelle si longuement prolongée, dont le prince s'était affranchi par intervalles, mais dans laquelle il retombait toujours. Le vœu de la nation favo-

risait sans contredit le parti opposé au duc de Bourgogne ; néanmoins ce parti ne pouvait agir sans l'appui du connétable, dont le nom et la réputation balançaient l'avantage que donnait aux régens le prestige de la naissance. Clisson accourt, il arrive à Reims où se trouvait alors le roi et sa famille; aussitôt qu'il paraît l'impulsion est donnée, un grand coup d'état se prépare; l'explosion a lieu le 30 novembre 1388. Depuis long-temps on montrait au roi les désordres enfantés par l'administration de ses oncles; les ducs de Bourgogne et de Berri en avaient comblé la mesure. On fit prendre à Charles VI la résolution de réparer tant de désastres dans cette même ville où huit ans auparavant, en recevant l'onction sainte, il avait promis d'être juste. Charles VI assembla un conseil extraordinaire où se trouvèrent ses trois oncles les ducs de Bourgogne, de Berri et de Bourbon, celui-ci n'était point complice des fautes des deux autres; beaucoup de prélats, le connétable et les grands officiers de la couronne, y assistèrent également.

Le roi, dans un discours préparé, instruisit l'assemblée de la résolution qu'il avait prise de gouverner par lui-même; il dit qu'il était redevable à ses oncles de ce qu'il savait, les remer-

cia de leurs soins, ajoutant qu'il voulait les décharger du pénible fardeau de l'administration. L'assemblée parut très-joyeuse de cette détermination.

Les ducs de Berri et de Bourgogne connaissant la part que Clisson avait eue à leur disgrâce, lui vouèrent une haine implacable ; le premier alla reprendre son gouvernement du Languedoc, le second se retira dans ses états ; Clisson, qui les supplantait dans la confiance du roi, devint premier ministre ; il partagea l'autorité administrative avec le duc de Bourbon, prince vertueux qui estimait Olivier sans l'aimer.

Clisson, voulant détourner l'attention générale et en même temps signaler le début de son administration par quelque chose d'extraordinaire, s'imagina de faire célébrer avec beaucoup de pompe un service funèbre en l'honneur de Duguesclin : le nom seul de son frère d'armes le faisait tressaillir. L'évêque d'Auxerre officia, et prononça l'oraison funèbre ; il déploya dans son discours l'éloquence d'un orateur chrétien et les sentimens d'un chevalier français ; il le termina par ces mots remarquables : « Le titre de preux n'appartient vraiment qu'à ceux qui, à l'exemple du héros breton, se signalent également en prouesses et en vertu. » L'empressement que les Parisiens et

les habitans des provinces voisines mirent à assister à cette cérémonie, l'hommage que chacun rendait à la mémoire de Bertrand, prouvaient que le souvenir d'un grand homme ne périt point en France.

Des mariages succédèrent au service mortuaire de Duguesclin ; le duc de Berri alla à Riom donner sa main à la fille du comte d'Auvergne (6 juin 1389), et le duc d'Orléans, frère du roi, épousa presque en même temps Valentine de Milan ; ce fut l'occasion de tournois et de fêtes brillantes. Tant de dissipations cachaient des orages, les princes du sang tombés en disgrâce cherchaient par des intrigues sourdes à renverser les ministres, et surtout le connétable, dont l'administration n'était malheureusement pas exempte de blâme. Comme il avait sans cesse besoin d'argent, soit pour se défendre contre ses ennemis, soit pour se faire des partisans, il tomba sans y penser dans les mêmes fautes que les oncles du roi avaient commises avant lui.

Les ducs de Bourgogne et de Berri trouvèrent un instrument docile de leurs passions dans le duc de Bretagne ; ils n'eurent pas grand' peine à lui faire rompre le traité d'après lequel il s'était engagé à restituer les 100,000 livres qu'il avait extorquées à Clisson ; la rupture fut ma-

nifeste, les démêlés recommencèrent; la cour de France se partagea d'affection entre Montfort et le connétable; les princes embrassèrent le parti du premier, mais ils eurent peu d'imitateurs: la noblesse tout entière épousa la querelle du second. Olivier quitta la France, qu'il gouvernait en maître, pour aller en Bretagne où sa puissance n'était pas moindre; à sa voix les preux vinrent se ranger sous ses bannières: il avait un moyen infallible d'enflammer leur ardeur, c'était de montrer les Anglais prêts à venir ravager le duché; Montfort, au moindre danger, renouait ses liaisons avec l'Angleterre; aussitôt les Bretons indignés oubliaient leurs sermens, et dès ce moment leur attachement se changeait en haine. Clisson profita de ces dispositions pour défendre les côtes de la Bretagne menacées par les ennemis perpétuels de son pays (juillet 1391), et dans cette circonstance il prouva à ses compatriotes que le séjour des cours n'avait point amolli son courage ni diminué son activité. Dans l'espace de deux mois le duc se vit enlever les deux tiers de ses domaines; les châteaux-forts, les villes crénelées étaient prises à l'escalade; les troupes qui osaient tenir la campagne étaient taillées en pièces. Clisson déployait la même intrépidité qui l'avait fait remarquer au début de sa

carrière. Dans une rencontre il trouva Yvonet et Bernard, écuyers du duc de Bretagne, les mêmes qui l'avaient arrêté au château de l'Hermine; le premier avait exercé son ministère avec dureté, le second s'était montré au contraire compatissant, et avait même donné son manteau au comte; Clisson tua l'un de sa main, et combla l'autre de largesses.

Quoique la guerre n'eût lieu que dans le duché, cependant ses effets se faisaient ressentir jusque dans le cœur du royaume, et entretenaient les esprits dans une fermentation dangereuse; les deux ministres Larivière et Noviant, hommes éclairés et désireux de la paix, résolurent de mettre un terme à ces démêlés; d'après leurs conseils, Charles VI intima aux deux rivaux l'ordre de suspendre toutes hostilités, et les appela de nouveau à son tribunal afin de juger ces différends : la ville de Tours fut choisie à cet effet, comme étant plus près du théâtre de la guerre. (Fin de décembre 1391.)

Les négociations entamées entre tant d'esprits altiers et de cœurs ulcérés furent plusieurs fois sur le point d'être rompues; enfin les princes, qui favorisaient le duc de Bretagne, trouvèrent un terme moyen pour empêcher que le roi ne rendit une justice entière à Clisson, comme ce-

lui-ci le désirait; ils proposèrent le double mariage d'une fille de Charles VI, laquelle n'avait pas deux ans, avec le fils aîné du duc de Bretagne, qui en comptait à peine trois, et celui de la fille de ce même duc de Bretagne avec le fils du comte de Penthièvre. Clisson était l'aïeul de ce jeune prince, de la maison de Blois. L'idée de ce mariage entre quatre enfans plut au roi, mais ne sourit pas au connétable. Néanmoins l'ambition et la colère ne l'avaient pas aveuglé au point d'étouffer en lui les sentimens généreux, et son ame altière était capable des plus honorables déterminations; il sacrifia ses intérêts particuliers au bien de l'Etat, consentit à tout, et les démêlés parurent définitivement arrangés (6 janvier 1392).

Nous allons voir que la modération dont Clisson venait de faire preuve ne calma point le courroux de ses ennemis.

Parmi les personnages de cette époque on distingue Pierre de Craon, homme pervers, artisan d'intrigues, un de ces êtres qui surgissent dans les temps malheureux où les lois sont sans force. Craon s'était attiré, non pas l'estime mais l'affection de tous les princes de la famille royale; il fut comblé de graces par eux. Favori du duc d'Anjou, il détourna à son profit les

sommes considérables que la femme de ce prince l'avait chargé de porter à son mari, qui disputait alors en Italie la couronne de Naples à Charles de Durazzo.

A force de souplesse il acquit un très-grand empire sur l'esprit du duc d'Orléans, frère du roi, prince léger et dissipé; il devint surtout le confident de ses amours, et le trahit en révélant à Valentine de Milan plusieurs intrigues de son époux. Cette princesse ne cacha pas au duc le nom de celui qui l'avait informée de son infidélité; le duc, outré de colère, annonça qu'il percerait de sa dague le perfide Craon, s'il osait jamais se trouver sur son passage: Craon reçut l'ordre de quitter la cour et même le royaume. Il fut très-sensible à cette disgrâce. Les seigneurs dévoués aux oncles du roi lui persuadèrent qu'il la devait à Clisson. Pierre de Craon ne réfléchit point, le dépit le rendit crédule; il jura de tirer du connétable une vengeance éclatante. Il alla trouver le duc de Bretagne, qui se repentait alors, dit Froissard, de n'avoir pas ôté la vie à Clisson lorsqu'il le tenait enchaîné dans la tour de l'Hermine. Craon vendit sa terre de Sablé à Jean de Montfort, annonçant qu'il allait voyager dans l'Orient. Parti de la cour, il fut bientôt oublié; les plaisirs occupaient tout le monde. Sur ces

entrefaites, la santé de Charles VI s'altéra : la nature de sa maladie confirma l'idée où l'on était déjà, qu'avec un corps robuste et une imagination ardente il avait une tête très-faible; cependant il guérit en peu de jours : le prompt rétablissement de sa santé offrait le prétexte plausible de donner des fêtes. Le 13 juin 1392, le jour du Saint-Sacrement, le roi tint cour ouverte; les chevaliers et les écuyers formèrent des joutes; Guillaume de Flandres, comte de Namur, eut le prix : ces joutes furent suivies d'un souper, après lequel on dansa jusqu'à une heure après minuit; ces divertissemens se faisaient à l'hôtel Saint-Paul, appelé *l'Hôtel des joyeux Esbattemens*. Clisson se retira un des derniers; il vit en partant le duc d'Orléans, qui l'aimait beaucoup, et lui demanda s'il ne s'en allait pas encore. « Je ne sais, répondit le prince; mais partez toujours. » Clisson monta à cheval accompagné seulement de huit écuyers et de quelques valets portant des flambeaux; son hôtel occupait la place que tient aujourd'hui celui de Soubise. Lorsqu'il passa dans la rue Culture-Sainte-Catherine, des inconnus se mêlèrent tout à coup à sa petite troupe, arrachèrent les flambeaux, et les éteignirent en les jetant à terre. Telle était la sécurité du connétable, qu'il prit cette attaque pour

un jeu, et comme il n'y avait guère que le frère du roi qui pût plaisanter ainsi avec lui, il ne douta pas que ce ne fût le duc d'Orléans; il se mit à crier : « Ma foi, monseigneur, c'est mal fait à vous, mais je vous pardonne ce badinage. » — « A mort Clisson, à mort ! » fut la réponse qu'on lui fit, et il se sentit frapper en même temps de coups d'épée. « Qui es-tu, dit Clisson, toi qui parles ainsi ? — Je suis Pierre de Craon, et tu vas expier l'outrage que tu m'as fait. » Olivier tira une petite épée (1), et essaya de se mettre en défense. Une voix ayant crié : « Les tuerons-nous tous ? » Craon répondit : « Oui, tous ceux qui résisteront. » Clisson, adossé à cheval contre le mur d'une maison pour ne pas être entouré, se défendait comme un homme accoutumé à se battre. Les assassins, persuadés qu'il s'agissait de frapper un seigneur obscur, furent saisis d'étonnement (comme ceux de la tour de l'Hermine), et même de respect lorsque la voix de Craon leur apprit qu'ils avaient devant eux le plus grand guerrier du temps, le premier officier de la couronne; leurs bras tremblans ne portaient que des coups mal assurés; mais leur chef, que nul respect ne

(1) On portait ces petites épées lorsqu'on allait dans le monde : c'était un simulacre d'arme.

retenait, guidé seulement par le ressentiment, s'acharnait à frapper Clisson; il l'atteignit enfin à la tête, et l'étendit : le connétable tomba de cheval, et alla heurter contre la porte d'un boulanger, qui venait de l'entr'ouvrir au bruit qui se faisait dans la rue. Craon ne douta pas que son ennemi ne fût mort; il partit avec sa bande d'assassins, quitta Paris sur-le-champ, et reprit la route de la Bretagne.

Le boulanger reconnut le connétable, le plaça sur son lit, et envoya de suite chercher des chirurgiens à l'hôtel Saint-Paul. Le roi fut informé de cet attentat comme il allait se coucher; il prit à la hâte un manteau, et courut chez le boulanger, escorté de quelques gardes et de plusieurs flambeaux. A la vue de Clisson couvert de sang il poussa des cris de désespoir. « Comment vous trouvez-vous, mon connétable? lui dit-il. — Chier sire, petitement, foiblement. — Eh! qui vous a mis dans cet état? — C'est Pierre de Craon, qui m'a pris traîtreusement sans défense. » Les médecins visitèrent les blessures, et assurèrent au roi que dans quinze jours le malade aurait assez de force pour monter à cheval. « Ne songez qu'à vous guérir, reprit Charles VI, ne vous inquiétez de rien; cet outrage est le mien, et je me charge du soin de la vengeance.»

Le prévôt de Paris, Pierre de Folleville, était accouru sur les lieux ; le roi lui ordonna de poursuivre Craon, mais celui-ci avait des relais sur la route, et trop d'avance pour être atteint : sur un faux avis qu'il fit semer, le prévôt prit la route de Cherbourg, et arriva dans cette ville où Craon n'avait point paru.

Sur les douze portes de Paris, six existaient ; les autres avaient été abattues par ordre d'Olivier lorsqu'il ramena le roi dans sa capitale après la campagne de 1382 : depuis dix ans on ne les avait pas rétablies. Cette négligence favorisa l'évasion des meurtriers après l'assassinat, ce qui fait dire à Froissard que Clisson paya les verges dont il fut fouetté, et que jamais on n'aurait osé attenter à sa vie si les portes de Paris eussent été fermées.

Les informations apprirent que Craon s'était tenu caché pendant un mois dans son hôtel ; qu'il y avait rassemblé des armes et les spadassins à la tête desquels il attaqua le connétable ; que la plupart d'entre eux ne savaient pas quel homme ils allaient frapper ; qu'enfin Pierre de Craon, sorti de Paris par la porte St.-Antoine, ne s'était arrêté qu'à Chartres, dans la maison d'un chanoine chez qui il avait bu à la hâte un verre de vin, et qu'il avait poursuivi sa route jusqu'à

son ancien château de Sablé, où il demeura pour apprendre l'effet qu'avait produit son attentat. Un page et deux de ses écuyers furent arrêtés ; on leur coupa le poing sur le lieu du délit, et puis on leur trancha la tête aux halles, quatre jours après l'assassinat. Le lendemain, le concierge de l'hôtel de Craon fut décapité pour n'avoir pas révélé au prévôt l'arrivée de son maître. Le chanoine de Chartres chez qui Pierre de Craon but un verre de vin fut arrêté, et condamné à une prison perpétuelle et à rester au pain et à l'eau toute la vie. Le roi voulait qu'on punit tous ceux qui directement ou indirectement se trouvaient impliqués dans cette affaire. De son côté la ville de Paris demandait comme lui qu'on fit justice des criminels et des complices. L'hôtel de Craon fut démoli, son emplacement fut converti en un cimetière ; la rue Charton, qui passait sous les murs du jardin qui avait servi de cachette aux spadassins, fut appelée dès ce moment la rue *des Mauvais Garçons*, nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

Froissard assure qu'un clerc attaché à Craon instruisit le duc de Berri du complot formé contre le connétable, mais que ce prince n'en prévint pas Olivier. Il faut faire observer que cette catastrophe fut la cause première des

longs malheurs dont la France fut accablée sous Charles VI et Charles VII : les événemens les plus importans prennent souvent leur source dans des circonstances qui leur semblent bien étrangères.

Pierre de Craon apprit avec une extrême surprise que le connétable n'était pas mort ; il quitta à la hâte le château de Sablé, et se retira à Rennes auprès du duc de Bretagne. En le voyant, ce prince lui dit : « Vous êtes un chétif quand vous n'avez pu occire un homme duquel vous étiez au-dessus. — Monseigneur, je crois, répondit Craon, que tous les diables de l'enfer l'ont gardé des mains de moi et de mes gens, car il y eut lancé sur lui et geté plus de soixante coups d'épée et de couteau, et quand il fut chutté de cheval je cuidois qu'il fut mort (1). » Ceux qui s'attachent à étudier le cœur humain trouveront sans doute étrange de voir Montfort reprocher à un autre d'avoir laissé échapper Olivier, lui qui, quatre ans auparavant, d'un mot aurait pu trancher les jours de ce redoutable ennemi qu'il tenait prisonnier dans un de ses châteaux. Au reste, si Olivier n'avait pas encore cessé de vivre, sa mort n'en paraissait pas moins prochaine ; il fit

(1) Froissard, liv. II.

son testament, d'après lequel on vit qu'il possédait, après avoir payé la dot de ses deux filles, 1,700,000 livres de nos jours, en mobilier, numéraire, bijoux ; ses domaines territoriaux valaient le double : il avait conquis ces richesses sur les Anglais. Les rançons produisaient alors des gains considérables ; dans l'espace de vingt ans le sort des armes avait mis en sa puissance soixante bannerets qui rachetèrent leur liberté 1,000 écus chacun, ou à peu près 15,000 livres (1).

Contre toute espérance, Clisson se trouva hors de danger, grace aux soins de deux médecins allemands : aucun Français n'exerçait alors la médecine, cet art était relégué chez les étrangers ; mais quoiqu'Olivier ne craignît plus pour sa vie, cependant ses blessures lui faisaient éprouver des douleurs très-aiguës : il ne trouvait d'adoucissement à ses maux que dans l'espoir de se voir bientôt vengé comme le roi le lui avait promis ; en effet Charles VI ne se montrait animé que du désir de lui tenir parole. En apprenant l'assassinat du connétable, le roi avait donné les marques de la plus violente colère ; il était rentré à l'hôtel Saint.-Paul

(1) Lobineau, t. II, preuves.

dans une agitation qui dès ce moment ne se calma plus. La douceur de son caractère fit place à une acrimonie que rien ne pouvait adoucir : il entra en fureur lorsque le hasard lui rappelait cette tentative contre la personne de Clisson ; c'est à cet incident qu'on a cru pouvoir rapporter l'origine du dérangement de son esprit.

Charles VI somma le duc de Bretagne de lui livrer Craon ; Montfort répondit qu'il ignorait absolument le lieu où le fugitif s'était retiré : sur cette réponse, des commissaires furent envoyés pour saisir les terres que Pierre de Craon possédait dans le Maine et dans l'Anjou, le duc prétendit qu'il les avait achetées depuis peu. La colère du roi ne connut plus de bornes, et, ne pouvant atteindre le véritable coupable, le monarque dirigea ses poursuites contre Montfort, qu'il regardait comme complice de l'assassin : il annonça hautement l'intention de porter la guerre en Bretagne, et comme il était prompt dans ses résolutions, il pressa vivement les préparatifs de cette expédition ; les ministres le secondaient de tout leur pouvoir, ils étaient amis du connétable, et ils avaient pour eux l'opinion générale. Les princes, oncles du roi, tremblant pour Montfort qu'ils chérissaient par

la seule raison qu'il était l'ennemi d'Olivier, mirent en jeu tous les ressorts de l'intrigue pour faire échouer ce projet. Charles VI reçut des avis anonymes qui le menaçaient des plus grands malheurs s'il persistait à fondre sur le duc. Faire partir le roi ou le faire rester devint l'unique objet de toutes les menées : le voyage de Bretagne occupait les esprits, un noir pressentiment, auquel personne n'était étranger, semblait présager quelque calamité. Charles VI n'en travaillait pas moins à poursuivre ses projets; en vain le duc de Bourgogne voulut-il lui alléguer les fatigues qu'il allait essayer au milieu de l'été : « Je me porte mieux à cheval que dans l'oisiveté, lui répondit son neveu très-sèchement, ceux qui me conseillent autrement ne m'aiment pas, et ne cherchent pas à me plaire. » Enfin il partit pour le Mans, dans le mois de juillet 1392, avec sa cour et 10,000 hommes : ses deux oncles, commandant plusieurs divisions de troupes, arrivèrent le plus tard qu'ils purent. Les intrigues recommencèrent dans la capitale du Maine ; le parti opposé à Clisson essaya plus que jamais de détourner le roi de la guerre, il échoua complètement. Tout fut prêt pour entrer en campagne : les hérauts et les trompettes publièrent l'ordre su-

prême d'après lequel l'armée devait se trouver réunie en bataille hors de la ville du Mans le 1^{er} août au matin. Ce jour-là le roi se trouva fort incommodé, mais ayant repris ses forces, il fit donner l'ordre du départ ; ainsi le connétable triomphait. Pendant que l'armée (1) défilait sous les murs de la ville et se mettait en colonne de marche, Charles VI assistait à l'office divin dans l'église cathédrale ; il paraissait inquiet, accablé de rêveries ; il avait refusé de toucher aux mets qu'on venait de lui servir ; il ne prit qu'un peu de claret. A l'issue de la messe il monta à cheval. Il était près de onze heures ; il faisait une chaleur étouffante, et le prince l'éprouvait d'autant plus qu'il était vêtu comme au milieu de l'hiver ; on ignore la cause de cette singularité : il portait une jaque de drap d'or recouverte d'un manteau ; un vaste chaperon de velours écarlate couvrait sa tête, un collier de grosses perles pendait à son cou : la reine le lui avait donné en le quittant. Les courtisans marchaient à quelque distance du roi, de peur de

(1) Louis de Clermont la commandait spécialement. Les historiens modernes disent que le connétable avait suivi le roi ; c'est une erreur ; les chroniques contemporaines disent qu'Olivier souffrait encore trop de ses blessures pour qu'il pût monter à cheval.

l'incommoder par la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux. Les ducs de Bourgogne et de Berri se trouvaient à côté l'un de l'autre ; le duc de Bourbon, le sire de Couci, le comte de Clermont, don Pèdre de Navarre, suivaient les deux régens. Les personnes les moins éloignées du monarque étaient deux pages : l'un portait la lance de Charles VI, l'autre son casque de bataille. La lance, remarquable par le travail et la trempe de l'acier, était un présent du duc de Berri, qui en avait fait fabriquer douze pareilles dans la capitale du Languedoc (1). (Froissard, liv. iv.)

Le roi traversait la forêt du Mans ; il paraissait accablé soit par la chaleur, soit par des idées tristes ; il marchait absolument seul en suivant la lisière du bois. Tout à coup un homme vêtu singulièrement sort du milieu des arbres, saisit la bride du cheval en disant : « Roi, ne chevauche pas plus avant, mais retourne, car tu es trahi. » Ces paroles et l'apparition de l'inconnu tirèrent Charles VI de sa préoccupation, mais ne l'épouvantèrent point comme quelques écrivains

(1) La manufacture d'armes de Toulouse fut célèbre dans le moyen âge ; elle rivalisait avec celle de Bordeaux. Bajazet en tira plusieurs armes de prix, ce qui la mit en réputation dans tout l'Orient.

l'ont dit; il s'écarta, et continua sa route; il pouvait regarder cet avis comme une ruse employée par ceux qui voulaient empêcher ce voyage, et rien ne prouve que cet homme n'eût pas été placé à dessein sur son passage : cependant les gardes étaient accourus, et repoussaient l'inconnu, qui répéta à plusieurs reprises, d'une voix forte, le fatal avertissement, en cherchant toujours à suivre le roi; enfin il se retira, et se perdit dans l'épaisseur du bois : il ne fut point arrêté. Charles VI, retombé dans ses rêveries, traversa en entier la forêt, au sortir de laquelle on se trouva dans une plaine argileuse qui réfléchissait vivement les rayons du soleil; il ne se faisait aucun bruit; on n'entendait point le pas des hommes et des chevaux, puisqu'ils marchaient sur le sable. Le silence morne qui entoure Charles VI est interrompu subitement par le bruit de la lance que le page laisse tomber sur le casque de l'autre page qui marchait devant. Le roi est rappelé à lui-même, il se retourne, il voit près de sa poitrine le fer de cette lance que l'on relevait; il frissonne, sa tête se perd, sa raison s'égaré, il croit entendre le cliquetis des armes; l'avertissement de l'inconnu lui revient, l'assassinat récent du connétable apparaît à son imagination avec tous ses détails; il se

croit trahi, entouré d'ennemis; il tire son épée, lance son cheval sur ses pages, et les renverse. « En avant, en avant sur les traîtres, » s'écrie-t-il d'une voix altérée. Il frappe sans vouloir rien écouter; tout fuit, tout se disperse; le duc d'Orléans, son frère, qu'il chérissait, accourt; mais le prince fond sur lui comme un furieux, et Louis de France échappe avec peine à ce péril par une prompte fuite; chacun courait sans songer à se défendre contre le roi; bientôt son cheval, haletant de fatigue, ralentit sa course; son épée se cassa, néanmoins il frappait toujours: cette scène affreuse dura près d'une heure. Froissard, contemporain, mais éloigné des lieux où cet événement se passait, assure qu'il ne tua personne; le moine de Saint-Denis, qui était du cortège, dit qu'il tua quatre écuyers: le bâtard de Polignac fut du nombre. Guillaume Martel, chevalier normand fort aimé de Charles VI, sauta légèrement sur la croupe du cheval, et embrassant étroitement son maître, il lui ôta l'usage de ses bras. Le roi ne connaissait personne; on le tenait couché par terre; il finit par s'évanouir. « Le voyage est fait pour cette saison, » dit le duc de Bourgogne. Les troupes reçurent l'ordre de faire contre-marche, et de revenir au Mans; on y porta le malheureux

prince dans un chariot à bœufs, la seule voiture que l'on trouva dans le moment. Arrivé au Mans, Charles VI fut placé dans la salle du palais épiscopal ; on lui prodigua les secours que nécessitait son état ; on laissait entrer tout le monde : plusieurs envoyés d'Angleterre, disent la plupart des historiens, y pénétrèrent comme les autres, et ne purent s'empêcher de témoigner leur joie, dans la certitude que cette catastrophe aurait pour la France de funestes conséquences. Le fait est vrai à l'égard de ces personnages, mais il est certain que le roi d'Angleterre, Richard II, toute sa cour et la ville de Londres, montrèrent de véritables regrets à la nouvelle du funeste accident arrivé à Charles VI (1). Les hommes d'alors n'étaient généralement pas assez corrompus pour se réjouir du malheur de leurs semblables.

Charles VI resta deux jours dans une léthargie complète, sans parler, sans remuer aucun de ses membres ; sa chaleur était presque éteinte : les médecins crurent qu'il allait mourir ; enfin ils ranimèrent ses forces vitales, mais ils ne purent ramener sa raison ; il paraissait en être privé totalement. Ces médecins déclarèrent qu'il n'y

(1) Rapin Thoiras, t. II.

avait aucun symptôme de poison, comme le vulgaire l'avait d'abord cru; ils assurèrent que l'ardeur du soleil, auquel le roi avait été exposé, avait fait développer les dispositions extraordinaires dans lesquelles depuis quelque temps ses esprits se trouvaient (1).

Comme le merveilleux se mêlait alors aux grands événemens, les chroniques de la Bretagne et du Maine disent que pendant la léthargie du roi le grand anneau de la vierge Marie de l'église de Saint-Julien du Mans, roula une heure autour du doigt de la sainte, sans que personne y touchât. (Manuscrits du seizième siècle, p. 263.)

Charles VI avait à peine vingt-trois ans; la reine, plus jeune que lui, était à Paris, sur le point d'accoucher: on lui cacha l'événement. Dès ce moment les oncles du roi s'emparèrent du pouvoir, et le parti de Clisson fut dissous.

Le connétable se rétablit plus promptement qu'il ne l'avait cru lui-même; déjà il voyait le moment où il pourrait aller rejoindre le roi; déjà il se représentait au milieu des états de son ennemi, vengeant sa propre querelle les armes à la main; mais la nouvelle de la catastrophe du

(1) Anonyme de St.-Denis, liv. xii, chap. iii.

Mans vint faire évanouir ces beaux rêves; il en fut atterré : dans ce moment, oubliant ses intérêts particuliers, il ne songea qu'aux maux qui allaient fondre sur la France. Hélas ! ses craintes n'étaient que trop fondées; les difficultés qui s'élevèrent subitement pour savoir quel serait le prince du sang qui prendrait possession de la régence, faisaient présager de grands désastres : le droit de la naissance portait à la tête des affaires le duc d'Orléans, frère du roi; mais sous prétexte que ce prince était trop jeune et trop léger, le duc de Bourgogne l'évinça, et se mit à sa place; le duc de Berri, d'un caractère apathique, se désista de ses prétentions; mais il voulait de l'argent : son frère lui en promit beaucoup.

Le nouveau régent se montrait depuis longtemps le plus implacable ennemi de Clisson; il devait ses états de Flandres à la valeur du connétable, mais s'étant montré ingrat envers ce guerrier, et n'ayant pas assez de noblesse dans le cœur pour réparer ses torts, il aurait voulu éteindre dans le sang d'Olivier le souvenir des obligations qu'il devait à ce guerrier. Le premier soin des princes avait été de congédier l'armée sans acquitter la solde arriérée. Les gens d'armes fort mécontents vinrent porter plainte à Clisson,

leur défenseur naturel, comme chef de l'armée; ils le supplièrent de les protéger dans cette circonstance: Clisson indigné promit d'employer tout le crédit que lui donnait sa charge pour leur faire rendre justice. En effet, quoique faible encore, il alla se présenter à l'hôtel d'Artois où le duc de Bourgogne venait d'arriver; il exposa à ce prince les plaintes des gens d'armes, et demanda, peut-être avec trop de hauteur, qu'on payât à l'instant la solde arriérée. « Clisson, lui dit durement le régent, vous n'avez que faire de vous embesogner de l'état du royaume, il a eu malheur tant que vous vous en êtes mêlé. Où diable avez-vous assemblé tant de finance? le roi, mon frère le duc de Berri et moi, ne pourrions en mettre autant ensemble. Partez de ma chambre, hissez de ma présence, et faites que oncques je ne vous voie; car ce n'étoit l'honneur, je vous ferois l'autre œil crever. » Un pareil langage tenu au premier officier de la couronne, à un vieux guerrier dont la nation entière appréciait les services, montrait la ligne qu'allait suivre le nouveau régent. La ruine de Clisson fut donc résolue; celui-ci l'apprit de bonne heure, grace au duc d'Orléans qui l'aimait. Olivier, comprenant qu'il n'y avait pas de grandeur d'ame à succomber sans avoir fait payer cher sa

défaite, ne songea qu'à se dérober au péril qui le menaçait, bien résolu de se mettre en position de braver ses ennemis. Il apprit que sa maison allait être cernée le soir même ; il profita des avis qu'on lui donna, sortit par une issue souterraine, et se trouva en quelques instans hors des murs de Paris, suivi d'un seul page; c'est ainsi qu'il quitta en fugitif la capitale du royaume où, dix ans auparavant, il était entré en vainqueur et en maître : il gagna en toute diligence la forteresse de Montlhéri qui lui appartenait; il l'avait fait fortifier avec le plus grand soin. On vint lui dire que le sire de Châteaumorant, lieutenant de Philippe-le-Hardi, accourait pour l'investir avec des forces considérables; il sortit de Montlhéri avec une partie de sa garnison, se fraya un passage par la force à travers l'Ile de France, et arriva dans ses domaines de Bretagne, décidé à soutenir seul la guerre contre les régens de France. Ceux-ci lui dépêchèrent quatre hérauts d'armes pour le sommer au nom du roi de rendre l'épée de connétable. Olivier reçut ces messagers à Josselin, les fit magnifiquement traiter, les combla de présens, et les renvoya avec cette réponse : « Le roi Charles VI m'a donné l'épée de connétable, et je ne la rendrai qu'à la mort. » Le duc de Bourgogne indigné lui fit faire sou

procès par le parlement ; on observa à son égard les formes ordinaires : après le délai prescrit pour la comparution , il fut appelé trois fois à la table de marbre , au perron , à la porte du palais , et personne n'ayant répondu , le parlement condamna Olivier , comme faux traître , à être banni et amendé de 100,000 livres (un million) (10 décembre 1392).

Cet arrêt indigna Paris et la cour ; le duc d'Orléans refusa d'assister à ce jugement inique , car il était notoire que Clisson avait toujours bien servi l'Etat. L'intérêt que ce prince témoigna au connétable dans cette circonstance fut l'origine de la rivalité des deux maisons de Bourgogne et d'Orléans.

Clisson étant banni , le régent offrit l'épée de connétable au sire de Couci ; ce seigneur eut la délicatesse de la refuser : Gui de la Trémouille imita cette noble conduite ; Philippe d'Artois , comte d'Eu , petit-fils du fameux Robert d'Artois et gendre du duc de Berri , ne se fit pas scrupule de l'accepter.

Après sa condamnation par le parlement , Olivier ne reparut plus sur la scène qu'il avait illustrée pendant long-temps. Dès ce moment il n'appartient plus à l'histoire de France. Il vécut encore quatorze ans qu'il passa en Bretagne ,

toujours puissant, toujours redouté et toujours malheureux. Nous consacrerons le dernier chapitre à donner l'historique de ces quatorze années, qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

LIVRE V.

Clisson se réconcilie avec Montfort. — Il a des démêlés très-vifs avec Jean V. — Il meurt à l'âge de soixante-treize ans.

OLIVIER, disgracié à la cour de France, dépouillé de ses dignités, parut aux yeux de Montfort un ennemi bien facile à vaincre; au mépris de ses sermens, ce prince ne songea qu'à mettre à exécution ses projets hostiles; l'arrivée de Pierre de Craon dans le duché rendit sa haine plus active; l'un et l'autre avaient tenu en leur puissance ce connétable si détesté, deux fois ils avaient été les maîtres de sa vie, deux fois un miracle avait trompé leur espoir homicide.

Pierre de Craon, l'homme le plus aventureux de son temps, venait de s'évader des prisons de Barcelonne, où la veuve de Louis d'Anjou le tenait prisonnier pour le punir d'avoir trahi les intérêts de son maître en dissipant les sommes qu'on lui avait confiées; il poignarda le geôlier, sauta un mur haut de vingt pieds, traversa le

royaume de France déguisé en pèlerin, et arriva en Bretagne. Montfort, quoique dévoré du désir de la vengeance, hésitait d'attaquer cet Olivier dont le seul nom le faisait frémir; il craignait de troubler par de nouveaux démêlés l'espèce de calme dont jouissaient ses états; mais facile à se laisser entraîner, il céda aux instances de Craon. Cet homme odieux, qui ne pouvait vivre qu'au sein de l'agitation, représenta au duc que Clisson n'aspirait qu'à chasser la maison de Montfort pour mettre à sa place celle de Blois, qui avait pour chef le comte de Penthievre, son gendre. Jamais imputation ne fut plus calomnieuse : Clisson ne cessa de prouver que la violence pouvait fort bien s'allier dans son caractère à la loyauté; son cœur fut toujours éloigné de toute idée d'usurpation.

Pierre de Craon, désormais le conseiller intime du duc de Bretagne, imprima aux affaires l'impulsion rapide de son caractère actif et entreprenant; d'après son avis, il fut décidé que l'on ne donnerait pas le temps à l'ennemi de se reconnaître. Dans sa position, Clisson ne pouvait, sans encourir le blâme général, commencer les hostilités; c'eût été lever l'étendard de la révolte: il apprit que les troupes bretonnes commandées par Montfort devaient venir le sur-

prendre dans son château de Josselin, où il était avec Marguerite de Rohan sa femme. En effet, dans la nuit du 28 février 1393, à la faveur d'une neige très-épaisse, la forteresse fut investie ; les soldats de Montfort firent tomber dans une embuscade le chevalier d'Aigreville que le duc d'Orléans envoyait avec 300 lances au secours d'Olivier. Après ce succès les vainqueurs ne doutèrent pas de la prompte reddition de Josselin, mais la question était de savoir si Olivier se trouvait réellement dans la place ; on n'en avait pas la certitude. Clisson informé de ces doutes, loin de les mettre à profit, les fit cesser par une jactance assez ordinaire dans ce siècle : dès que le jour fut assez éclatant, il parut aux créneaux revêtu d'armes brillantes, tenant sa bannière afin qu'on le distinguât mieux. Lobineau, favorable à Montfort, ne parle pas de cette circonstance, et dit au contraire que Clisson sortit par une poterne et alla se renfermer dans Montcontour, où s'étaient rassemblées ses principales forces. Il est fort possible que le connétable n'eût paru sur les remparts que pour tromper l'ennemi par une de ces ruses fort en usage à cette époque, et qu'il eût quitté la place incontinent. Quoi qu'il en soit, Josselin ne fut point pris ; les soldats d'Olivier, électrisés

par l'exemple de Marguerite de Rohan, douée de ce courage si commun chez les femmes bretonnes, soutinrent avec avantage tous les assauts, et firent perdre à l'ennemi l'espoir de se rendre maître de la forteresse. Montfort, désespéré d'avoir laissé échapper Clisson, honteux de ne tirer aucun fruit de ses armemens considérables, dégoûté de Pierre de Craon et de la guerre, écouta les propositions faites par le sire de Rohan, beau-frère du connétable : il consentit à congédier ses troupes et à cesser les hostilités, mais il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il avait échoué devant Josselin défendu par une femme : sa gloire y était intéressée, car il avait fait le serment indiscret de ne point lever le siège sans être entré dans la place. Le sage Rohan ne fit aucune difficulté de satisfaire son amour-propre : on baissa les ponts-levis ; le duc les passa seul à cheval, s'avança au-delà de la porte, reçut les clefs, les prit en main, et en repassant les ponts-levis il les remit à un des officiers de Marguerite. Il crut que son honneur était à couvert par cette vaine formalité : ainsi en avait agi le duc de Lancastre devant la ville de Rennes (1).

(1) Voyez la Vie de Duguesclin.

Sur ces entrefaites le roi Charles VI retrouva momentanément sa raison, il demanda son connétable: des serviteurs fidèles lui apprirent qu'il avait été dépouillé de sa charge et condamné par le parlement comme criminel d'état, et que dans le moment il était en guerre avec le duc de Bretagne. Le monarque, en apprenant ces particularités, versa un torrent de larmes: il ordonna qu'on envoyât sur-le-champ des ambassadeurs en Bretagne pour faire cesser les hostilités: ces messagers partirent accompagnés de deux divisions; leur commandant avait pour instruction de s'unir aux soldats de Clisson dans le cas où Montfort refuserait d'entrer en accommodement. Le duc de Bourgogne essaya vainement de s'opposer à ce départ; il fallut obéir au roi jouissant alors de la plénitude de sa raison. Les ambassadeurs vinrent trouver Montfort à Morlaix, mais celui-ci ne voulut ni les recevoir ni les entendre: « Que viennent faire ici ces Français? s'écria-t-il; oh diable! qu'ils se mêlent de nos affaires. » (Lobineau, liv. iv.) Conformément aux ordres de Charles VI, les divisions qui marchaient à la suite de ces envoyés se mirent sous le commandement de Clisson qui avait repris les armes, car le duc, sur un prétexte futile, était rentré en campagne.

Le duc de Bourgogne chercha vainement à détourner cet orage prêt à fondre sur son intime allié; quant au duc de Bretagne, il ne se laissa pas intimider par ces apprêts militaires. Il concentra ses forces sous les murs de Montcontour; il ne fut pas heureux dans ce siège, et se vit obligé de le lever; Olivier, plus habile et mieux servi, surprit St.-Brieux, prit la ville, en fortifia avec célérité l'église, et en fit un point imprenable; il courut ensuite prendre position sur les grèves d'Héliou : de là il pouvait suivre les mouvemens de l'ennemi et fondre sur lui lorsqu'il s'en présenterait une occasion favorable. Jean IV, exaspéré par les revers, eut recours aux moyens les moins usités pour réparer ses échecs et se rendre maître de la campagne; il abandonna ses places fortes, en retira les garnisons afin d'augmenter son armée active : ces corps réunis formèrent une masse de 16,000 hommes à la tête desquels Montfort vint présenter le combat à son rival; mais Olivier était trop prudent pour abandonner sa position et s'engager dans la plaine avec des forces deux fois moindres; il sut contenir la bouillante ardeur de ses bannerets, et refusa l'action; le duc ne put jamais le forcer dans ses retranchemens. Dégoûté d'un genre de guerre nouveau, ne pouvant faire subsister son armée.

sur le même point, il se vit obligé de la disloquer; alors Olivier, sortant des grèves, attaqua vivement les corps séparés de Montfort, et les battit en détail; le duc, désespéré, se trouva trop heureux d'accepter la médiation de la France. Le duc de Bourgogne vint dans le duché au commencement du mois de novembre 1394, en qualité de pacificateur; sa fierté dut souffrir quand il se vit contraint de traiter d'égal à égal et par ambassadeur avec ce Clisson qu'il avait dépouillé de la charge de connétable, et dans ce moment plus puissant que jamais; loin d'aplanir les difficultés, le duc de Bourgogne les compliqua; il quitta la Bretagne sans y avoir ramené le calme. Les hostilités recommencèrent; Olivier, poursuivant le cours de ses succès, surprit le château de l'Hermine, entra en vainqueur dans ce même lieu où il avait été enchaîné sur une pierre, et cette tour qui avait dû être son tombeau vit flotter sa bannière; il en enleva la vaisselle, les bijoux, les joyaux que le duc de Bretagne y avait déposés, et livra ce riche butin à ses soldats. L'arrivée du duc de Bourgogne (février 1395), qui venait offrir une seconde fois sa médiation, ralentit le feu de la guerre; une suspension d'armes fut signée dans le mois d'août; la lassitude la fit conclure. La

noblesse se montrait néanmoins impatiente d'en voir arriver le terme, et de rouvrir la campagne. Montfort résolut de conjurer ce nouvel orage en suivant sa seule inspiration.

Par un traité secret conclu avec les Anglais en 1388, Montfort avait fait donation de son duché à la maison de Plantagenet, dans le cas où il mourrait sans enfans; mais depuis cette convention Montfort avait eu deux fils, Jean et Arthur; ce bonheur inespéré fit changer ses résolutions, et le rattacha davantage aux intérêts nationaux; de leur côté les Anglais, se voyant frustrés de l'espoir de posséder la Bretagne, puisque le duc avait plusieurs successeurs mâles, abandonnèrent Montfort à ses propres forces, et cessèrent de lui envoyer des hommes et de l'argent: ceci était fort naturel, et l'on ne peut en blâmer la cour de Londres. Montfort arrêta donc, dans sa volonté et sans en faire part à personne, de se réconcilier franchement avec Olivier; il s'enferma seul avec son secrétaire, et lui dicta une lettre pleine d'amitié dans laquelle il invitait le connétable à oublier le passé, lui offrant de payer sur-le-champ le reste des 100,000 livres, objet principal de leurs démêlés; il terminait sa missive en le priant de venir le trouver à Vannes; il cacheta lui-même cette lettre, y apposa

son cachet, et le fit porter à Josselin par un écuyer de confiance, avec défense de dire à qui que ce fût l'objet de sa mission.

Clisson reçut le message, en lut le contenu avec étonnement; cependant, après avoir réfléchi quelque temps, il ne douta plus de la bonne foi de son ancien rival; les circonstances l'assuraient qu'un homme de l'âge de Montfort, sans amis, abandonné des Anglais et fatigué de la guerre, ne pouvait avoir d'autre intérêt que celui de mourir en paix et d'assurer son héritage à sa famille: il consentit à l'entrevue, mais craignant que des inspirations étrangères ne fissent changer les dispositions bienveillantes que l'on montrait à son égard, il demanda un gage pour sa sûreté personnelle; l'aventure du château de l'Hermine rendait ses craintes légitimes; il répondit qu'il tiendrait à honneur de s'aboucher avec son suzerain, mais qu'il voulait préalablement avoir en sa puissance le fils aîné de Montfort (né en 1394). Jean IV savait que Clisson était homme à le tuer sans pitié, lui et ses enfans, s'il le trouvait en rase campagne, mais qu'il ne pouvait commettre ni une lâcheté ni une trahison; il appela auprès de lui le sire de Rohan: « Vous et Robert de Montboucher, dit-il à ce seigneur, menez mon fils au châtel de Jos-

selin et le laisserez là, et me mènerez messire Olivier, car je me veux accorder avec lui.»

Le sire de Rohan déplorait depuis long-temps les malheurs causés par la rivalité de Montfort et de Clisson, il accepta sa mission avec une vive satisfaction; il conduisit le jeune prince à Josselin; Clisson, ayant en son pouvoir l'héritier de la Bretagne, n'écoula plus que la générosité dont il avait donné beaucoup de preuves dans le cours de sa vie, et voulut vaincre son souverain en magnanimité comme il l'avait vaincu dans les batailles; il partit sur-le-champ, amenant le jeune Montfort pour le remettre à son père. Il arriva à Vannes de grand matin, se rendit à l'église de St.-Patern, lieu convenu pour la première entrevue; à l'aspect de son fils, que Clisson conduisait par la main, Jean IV fondit en larmes et courut embrasser son généreux ennemi; il ne voulut voir en lui que le compagnon de son enfance, le héros dont la valeur lui avait assuré la possession de la Bretagne; ils se séparèrent à la fin de la journée, non pas bons amis, mais bien réconciliés, comme deux lions vieillis et fatigués qui, ne pouvant plus se dévorer, cessent pourtant de s'attaquer.

Un traité définitif fut signé le 19 octobre 1395; le duc fit de grands sacrifices soit en faveur de

Clisson, soit en faveur du comte de Penthièvre, dont il fallait payer l'abandon de toute prétention, mais Jean IV y gagna d'être reconnu irrévocablement, lui et les siens, pour légitimes souverains de la Bretagne.

Le duché célébra par des fêtes la fin de cette funeste rivalité qui durait depuis quinze ans, et qui avait entretenu les esprits dans une fermentation dont les suites pouvaient devenir encore plus funestes. Pendant que Clisson se réconciliait avec son suzerain, et rendait la paix à son pays, le malheureux Charles VI, dans un moment lucide, cassait le jugement du parlement qui avait dépouillé Olivier de ses dignités, et invitait ce guerrier à venir reprendre avec la charge de connétable la place que lui assignaient auprès du trône ses services et sa renommée. Olivier, trop prudent pour aller affronter les orages dans une cour livrée à l'anarchie, s'excusa auprès du roi en le suppliant de le dispenser de se mêler des affaires de France; seulement il écrivit une lettre au parlement pour lui annoncer qu'il accordait le pardon à Pierre de Craon, son assassin: il y mettait l'obligation de fonder une maison religieuse. Pierre de Craon y souscrivit avec empressement; il fit bâtir une église à l'entretien de laquelle fut

affectée une partie de ses domaines : les desservans se consacrèrent, d'après la volonté expresse du fondateur, à porter les consolations de la religion dans les prisons ; ils devaient accompagner sur l'échafaud les criminels condamnés à perdre la vie.

La réconciliation de Clisson et de Montfort avait eu pour base un mouvement mutuel de générosité ; elle devait être durable, leur union ne s'altéra plus. Jean IV quitta le duché en 1396 pour aller à Paris assister au mariage de son fils aîné avec la seconde fille de Charles VI : avant de partir il laissa à Clisson la régence de ses états et la garde de ses autres enfans. Si on se rappelle, dit un écrivain moderne, le principe de cette haine furieuse qui anima si long-temps le duc Jean IV contre ce seigneur, on reconnaîtra jusqu'à quel degré de confiance une estime véritable peut élever les ames généreuses. Au retour de Montfort, Clisson regagna ses domaines qu'il avait su conserver dans un état prospère. Il s'était plu à orner ses châteaux de Clisson et de Josselin (1), qu'il rendit les plus

(1) Le château de Josselin se trouvait à trois lieues de Ploërmel, petite ville que plusieurs ducs de Bretagne habitèrent ; entre Josselin et Ploërmel, à égale distance de l'un et de l'autre, se trouve *Mivoie*. C'est là que se livra le

beaux de la Bretagne; le premier surtout était l'objet de la curiosité des Bretons, qui venaient le visiter par plaisir: tout dans ce séjour avait un aspect martial; il avait été bâti en 1170 par Olivier I^{er}, un des ancêtres du connétable, à son retour de la Palestine où il était resté quinze ans. L'Orient était alors la patrie des sciences et du goût; on y excellait surtout dans l'art de bâtir. Olivier I^{er} fit construire son nouveau château sur le modèle de ceux qu'il avait vus dans ce pays; aussi les élégantes tourelles, les ogives mauresques dont fut décoré ce monument, le distinguaient particulièrement de tous les autres manoirs. Le connétable, sans en changer l'architecture, y ajouta des fortifications de manière à en faire une place de guerre; il augmenta l'épaisseur des murs, il élargit les fossés et les fit creuser à une profondeur prodigieuse; il éleva des ouvrages extérieurs pour défendre la tête des ponts-levis, mais dans l'intérieur il fit orner les appartemens avec toute

combat des trente. Une simple borne, surmontée d'une croix de bois, marquait l'endroit où s'était passé cet héroïque événement. En 1820, M. le comte de Chazelles, préfet du Morbihan, eut l'heureuse idée d'élever à Mivoie un magnifique obélisque sur lequel sont inscrits les noms des trente Bretons.

la magnificence que le siècle comportait ; ses fenêtres avaient des vitres ; des cheminées remplaçaient l'âtre grossier établi ordinairement au milieu des pièces : l'usage des vitres et des cheminées était fort rare en France, la mode en venait d'Allemagne et d'Angleterre. La recherche que le connétable montrait dans ses ameublemens et dans tous les détails de sa vie privée contrastait singulièrement avec son humeur sévère : il était lettré , et lisait en plein missel comme un clerc , chose peu commune dans un seigneur.

Olivier goûtait le repos depuis deux années lorsqu'un événement majeur le tira de sa retraite : Montfort venait de descendre au tombeau (26 octobre 1399). Quelque temps avant de mourir il nomma Clisson tuteur de ses enfans , en lui adjoignant les évêques de Nantes et de Dol, les sires de Rohan, de Malestroit, et Jean du Fou. Il institua par le même acte Olivier *gardien* de la Bretagne, jusqu'à l'arrivée du duc de Bourgogne, régent de ses états pendant la minorité de son successeur. Bientôt après Clisson fut à même de donner une preuve bien éclatante de sa loyauté ; sa fille Marguerite, unie au comte de Penthievre, nourrissait depuis long-temps l'espérance de voir rentrer un jour son époux en possession du duché ; elle apprit

avec un vif déplaisir la réconciliation de son père avec Montfort : dans ses désirs ambitieux elle aurait sacrifié à ses intérêts le salut de son pays. A la mort de Jean IV elle quitta son manoir de Chantoceaux, et vint trouver Clisson dans le château de Josselin : « Mon père, lui dit-elle, il ne tiendra qu'à vous que mon mari recouvre son héritage de Bretagne ; nous avons de si beaux enfans, monseigneur, je vous supplie que vous nous aidiez. — Eh ! quel moyen y aurait-il ? » demanda Olivier sans trop réfléchir. Marguerite osa lui proposer de servir ses projets en faisant périr secrètement les enfans de Montfort. Clisson ne put contenir son indignation : farouche jusque dans sa vertu, dit M. de Sacy, il saisit une hallebarde qui se trouvait dans l'appartement, et aurait tué sa fille si celle-ci n'eût évité le coup ; elle prit la fuite si précipitamment qu'elle tomba dans les escaliers et se cassa une jambe ; elle resta boiteuse toute sa vie : « Ah cruelle ! ah perverse ! lui criait son père en la poursuivant, si tu vis longuement, tu causeras la ruine de ta famille (1). » Nous verrons plus tard cette prédiction vérifiée.

(1) On voit encore, dans le château de Josselin, l'appartement qui fut témoin de cette scène et l'escalier dans lequel Marguerite tomba. L'aile du château habitée par le

Le 22 mars 1401 Jean V, nouveau duc de Bretagne, fit son entrée à Rennes; le sire de Clisson, en sa qualité de *preux des preux*, l'arma chevalier au pied du maître-hôtel de la cathédrale: cette cérémonie fut l'occasion de fêtes et de tournois. Des troubles inséparables d'un nouveau règne suivirent bientôt ces fêtes.

La noblesse bretonne, fière de son illustration, jalouse de l'indépendance de son pays, voyait avec indignation la France et l'Angleterre se disputer le droit de l'asservir; elle forma une ligue pour la défense des intérêts communs. Le caractère, les services et les richesses de Clisson, le portaient naturellement à la tête de cette sainte coalition; les sires de Rohan, de Laval, de Malestroit, de Derval, de Beaumanoir, de Rostrenem, de Kergorlai, de Coetmen, de Leborgne, de La Marche, se montrèrent les plus ardens à le seconder dans ses efforts.

Clisson songea d'abord à traiter une affaire de la plus haute importance; il était urgent pour la ligue bretonne qu'elle eût en son pouvoir quel-

connétable n'était divisée qu'en deux parties, la grande salle au rez-de-chaussée, et la chambre à coucher au premier, où Clisson devait être alors, puisqu'il sauta du lit pour courir après sa fille. Or, ces deux pièces existent encore tout entières.

ques places fortes, quelques villes considérables. Olivier offrit à Jeanne de Navarre, qui avait besoin d'argent, de lui acheter le gouvernement de la ville et du château de Nantes : l'offre fut acceptée. La duchesse devait recevoir de Clisson 12,000 écus d'or à titre de prêt ; mais le gouverneur du château, Gilles de Lesbiet, agissant dans les intérêts du duc de Bourgogne, fit manquer la négociation en déclarant qu'il ne remettrait la forteresse qu'au duc lui-même, ou sur un ordre exprès de sa main. L'on sait que ce prince avait été nommé tuteur des enfans de Montfort, et régent de Bretagne pendant la minorité de Jean V. Quoique Olivier eût échoué, la noblesse et la nation entière lui surent gré du zèle qu'il venait de montrer pour leurs intérêts. Néanmoins, le banneret ne croyait avoir rien fait s'il ne tirait promptement la Bretagne de sa position critique ; il convoqua dans un château voisin de Vannes les députés de la haute noblesse, du clergé et du tiers-état ; il leur fit voir que pour épargner au duché des maux incalculables il ne restait qu'un seul moyen, se mettre sous la protection de l'Angleterre ou de la France ; abjurant son ressentiment particulier, il conclut à se jeter franchement dans les bras du duc de Bourgogne, son ennemi personnel. Cette sage

détermination calma les esprits, et étouffa l'incendie prêt à embraser le pays.

L'Angleterre, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger en portant le fer et le feu dans le duché qui s'était soustrait à sa domination. Une flotte considérable parut devant les côtes de Bretagne; à son apparition, les habitans coururent aux armes; toutes les voix désignèrent Clisson pour généralissime : le héros, courbé sous le poids des ans, revêtit sa cuirasse, et trouva encore au terme de sa carrière des momens de gloire; la vue de cet étendard d'Angleterre arboré sur les vaisseaux ennemis ranima son ardeur; avec cette activité qui l'avait toujours rendu redoutable, il mit sur pied en peu d'instans un corps de 1,200 arbalétriers et de 3,000 hommes d'armes(1403). Les côtes se trouvèrent également en défense; une flotte de 25 navires sortit comme par enchantement des chantiers de Treguier. Clisson avait présidé à cet armement; sa supériorité dans les arts mécaniques le distingue particulièrement des guerriers de son siècle. Les chroniques du temps et Lobineau lui-même, peu favorable à Olivier, ne peuvent s'empêcher d'accorder à ce général un rare talent pour la construction.

Le duc de Bourgogne, régent de la Bretagne,

rendit hommage au zèle de Clisson, sans pour cela se réconcilier avec lui ; il confia à ce guerrier la défense du littoral, pendant que la flotte bretonne allait chercher celle des Anglais. L'escadre, réunie sous le commandement de Penhouet, amiral de Bretagne, et des deux Tanne-guy-Duchâtel, sortit du port de Roscoff à la fin de juillet 1403, rencontra la flotte ennemie, la battit, et descendit sur la côte d'Angleterre. Le sol de la fière Albion retentit du noble cri de *Bretagne* ; le port d'Yarmouth fut pris, et livré aux flammes (février 1404) (1).

Après avoir porté la terreur fort avant dans les terres, les Bretons se rembarquèrent, emmenant 1,000 prisonniers et 20 vaisseaux chargés d'un butin immense : ils rentrèrent dans leur pays au mois de septembre. Le duc de Bourgogne, trop occupé en France, s'étant démis de la régence, le jeune duc Jean V se trouva livré à ses propres forces, et commença un nouveau règne ; les Anglais regardèrent cette circonstance comme très-favorable pour venger les ravages commis par les Bretons : ils débarquèrent à leur tour sur les côtes de Brest. Olivier, qui gardait cette ligne, les repoussa, et les rejeta dans

(1) Lobineau, t. II.

leurs vaisseaux; l'ennemi entendit pousser encore le terrible cri de *Clisson! Clisson!* Le connétable avait fait avertir Jean V au moment de l'attaque des Anglais; il lui annonça bientôt après qu'il les avait chassés; mais on apprit dans le même jour qu'une division beaucoup plus nombreuse que la première avait pris terre aux dunes de Lannion. Jean V accourut avec les sires de Rohan et de Châteaugirons, ses lieutenans, et 4,000 hommes de troupes; il se trouva en présence des Anglais: ceux-ci avaient pour chef le comte de Beaumont, bâtard de la maison Plantagenet, homme d'une valeur éprouvée et d'un caractère singulier. Le combat s'engagea; l'ennemi fut taillé en pièces. Tanneguy-Duchâtel, si célèbre depuis par sa fidélité à Charles VII, rencontra dans la mêlée le comte de Beaumont, le combattit corps à corps, et lui fendit la tête d'un coup de hache. (Lobineau, Froissard.)

Les Anglais, au nombre de 1,200, prirent terre au Croisic, entrèrent dans la ville de Guérande, appartenant à Clisson; ils la pillèrent, et enlevèrent deux muids de sel, gardés dans un magasin pour l'usage particulier du connétable; ils firent un trophée de cette capture, s'enorgueillissant d'avoir pénétré jusque dans les domaines du plus cruel ennemi de l'Angle-

terre. Quelque temps après cette expédition, Olivier apprit avec étonnement qu'il était un des exécuteurs testamentaires du duc de Bourgogne, qui venait de descendre au tombeau. Ce prince, à l'approche de l'heure fatale, voulut rendre justice au connétable, et réparer par une marque manifeste de confiance le mal qu'il lui avait fait. Si Clisson eût cessé de vivre au moment de cette réparation si glorieuse, quoique tardive, certes les horreurs du trépas auraient disparu à ses yeux : mais dans le peu d'années qu'il avait à survivre au duc de Bourgogne, le sort lui réservait une épreuve bien cruelle. Toutefois, l'historien ne doit pas manquer de faire observer l'hommage éclatant rendu à ses vertus par ses deux mortels ennemis, qui lui laissèrent en mourant des gages si touchans de leur estime et de leur confiance.

Sa fille Marguerite, devenue veuve du comte de Penthièvre, nourrissait toujours dans son cœur des projets d'ambition. Le terrible accident qui lui était arrivé en fuyant le courroux de son père ne l'avait point corrigée; elle se rappelait sans cesse qu'elle aurait dû régner sur la Bretagne : elle voulait recouvrer, au moins pour ses enfans, l'héritage de la maison de Blois; elle réchauffait dans le cœur de quelques seigneurs

bretons l'amour qu'ils avaient eu pour leurs anciens maîtres. Le conseil de Jean V surveillait les démarches de Marguerite ; il accusa Clisson d'encourager sa fille dans ses coupables espérances. Il était absurde de supposer qu'Olivier fût animé d'intentions malveillantes, lui dont les conseils et la valeur venaient récemment de consolider la maison de Montfort, lui que naguère on avait vu courir après sa fille, une arme à la main, pour la punir d'avoir demandé la mort des enfans de Jean IV. Pouvait-il donner une marque plus éclatante de sa loyauté ? Mais que peuvent la raison, l'équité, contre les passions ? Olivier était vieux, peu à craindre et fort riche ; le duc manquait absolument d'argent : il fallait trouver un prétexte pour enlever une partie des richesses du connétable ; l'accusation de félonie serait tombée d'elle-même ; le duc, ou plutôt ses conseillers, firent accuser Olivier de magie, de maléfices, afin de le perdre dans l'opinion du vulgaire. Le juge de Ploërmel, dont la juridiction s'étendait jusqu'à Josselin, où habitait Clisson, somma ce guerrier de comparaître pour se défendre de l'inculpation. Olivier, gisant depuis long-temps sur un lit de douleur, touchait au dernier période de la maladie ; il ne put comparaître. Le juge de Ploërmel le con-

damna par défaut à la prison et à 100,000 livres d'amende, au profit de Jean V : c'était la somme que le père de celui-ci avait exigée comme rançon lorsqu'il retint prisonnier le connétable, et qu'un arrêt de Charles VI le força de restituer. Le jeune Montfort regardait cette restitution comme injustement ordonnée ; de leur côté, les Bretons regardèrent, avec plus de raison, la condamnation d'Olivier comme l'acte le plus inique. Ses amis, ses vassaux, les vieux soldats dont il était l'idole, accoururent de toute part au château de Josselin, décidés à lui faire un rempart de leurs corps. Le duc se vit forcé de marcher à la tête de 4,000 hommes, pour mettre à exécution l'arrêt du juge de Ploërmel ; il vint assiéger Josselin, dont les remparts étaient couverts des généreux défenseurs d'Olivier. Le héros montra encore dans ce moment toute la fierté de son caractère ; il ne pouvait soulever ses membres affaissés ; cependant il demanda son casque et sa hache, cette hache terrible qui n'avait jamais trompé sa valeur. Le sort des armes en allait décider, lorsque le sire de Rohan sortit de Josselin, et se porta médiateur, afin que le sang breton ne coulât point pour cette étrange querelle : il compta à l'instant même le tiers des 100,000 livres demandées, et obtint à ce prix

que Clisson mourût en paix. Olivier expira le surlendemain, à l'âge de soixante-treize ans, le 23 avril 1407 : ce jour-là même Alain de Rohan, son petit-fils, épousait Marguerite de Bretagne, sœur de Jean V, persécuteur du connétable. Sentant approcher ses derniers momens, il appela Beaumanoir, son vieil ami, et lui remit l'épée à pommeau d'or parsemé de fleurs de lis, insigne caractéristique de la charge de connétable, et dont il n'avait jamais voulu se dessaisir, ne s'étant pas cru destitué, malgré la nomination successive de Philippe d'Artois, de Louis de Sancerre et de Charles d'Albret; il pria Beaumanoir d'aller porter cette épée au roi Charles VI, et de la mettre entre les mains du monarque. Le banneret, fondant en larmes, se chargea d'accomplir le vœu de son cœur; mais lui-même n'eut pas le temps de remplir sa mission : il mourut quelques jours après son ami.

Avant de mourir, Clisson voulut répandre ses bienfaits sur ceux qu'il avait blessés par sa hauteur; il consacra 100,000 livres (un million) en forme de legs, à distribuer aux personnes sur qui il avait fait peser les malheurs de la guerre. On conservait dans le château de Nantes l'original de son testament; c'était un monument singulier dont nous avons recueilli les princi-

pales dispositions, car ces sortes de pièces peignent mieux les hommes et le temps que les plus savantes dissertations.

Le testateur veut être enterré avec le moins de pompe possible; mais il ordonne que l'on dise un grand nombre de messes pour le repos de son ame : il lègue à l'église de Josselin une image de la sainte Vierge en argent, pesant vingt marcs; aux pauvres de la même ville 2,000 livres, somme considérable pour un pareil objet; aux cathédrales de Nantes, de Rennes, de Vannes, de Saint-Malo, de Saint-Brieux, 100 écus pour célébrer un service perpétuel; il ordonne la restitution des terres dont il s'était emparé injustement; il veut que les maisons, moulins, métairies, qu'il avait fait démolir pour fortifier ses villes et châteaux, soient rétablies à ses frais; il lègue à la dame de Rochefort une petite croix de perles, et sa Bible en français; il donne au sire de Beaumanoir 4,000 livres et un petit cheval blanc; à l'évêque de Saint-Malo sa grande haquenée noire, et un anneau d'or; il donne 50 francs pour faire réparer la croisée et les vitraux de l'église de Blain; il lègue au jeune Bertrand de Dinan, fils du sire de Châteaubriand, ses habits, son roussin fauve, et sa terre de Lohéac; il ordonne expressément que l'on envoie un

pèlerin à pied à Saint-Jacques de Galilée, pour faire des pières en son honneur, etc., etc.

Clisson avait vu descendre dans la tombe tous ses contemporains, Charles V, Édouard III, le prince Noir, Duguesclin, Charles de Blois, Chandos, Montfort, le duc de Bourgogne, Louis de Sancerre, le comte de Penthievre, Enguerand de Couci, La Trémouille ; lui seul se rappelait d'avoir vu Philippe de Valois ; seul il était resté debout du quatorzième siècle, et n'avait survécu que pour montrer au siècle suivant un exemple illustre de l'instabilité des choses humaines. La nouvelle génération le considérait avec un sentiment de respect mêlé de surprise, et aujourd'hui son nom vit encore dans le souvenir des Bretons (1).

(1) Clisson fut enterré dans la chapelle du château de Josselin ; son tombeau était orné de sa statue et de celle de sa femme Marguerite de Rohan. Ces deux statues furent mutilées en 1793, et l'on en dispersa les débris, mais en 1821 M. le comte de Chazelles, préfet du Morbihan, les fit rechercher, et eut le bonheur de les retrouver. On les plaça par ses ordres dans l'église de Josselin, près du maître-hôtel. On fit également, par les ordres de ce magistrat, des fouilles dans le lieu où le connétable avait été enterré ; on en retira des ossemens et quelques débris de sau-

dales et d'étoffe de soie verte mêlée de filigrane d'argent, provenant des vêtemens de Marguerite de Rohan. Tous ces restes ont été recueillis avec soin, et sont conservés dans une boîte fermée et déposée à l'hôtel-de-ville, où nous les avons examinés.



ENGUERAND VII,

SIRE DE COUCI,

MARÉCHAL DE FRANCE.

AVERTISSEMENT.

Il n'existe point de vie particulière d'Engueraud de Couci. Celle-ci est la première que l'on ait faite.

ENGUERAND VII,

SIRE DE COUCI,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Notice sur la maison de Couci. — Enguerand fait ses premières armes contre les paysans de la Jaquerie. — Il se rend à Londres comme otage du roi Jean. — Il y épouse la fille aînée d'Édouard III, et reçoit le collier de la Jarretière. — Il rentre en France à la trêve de 1374. — Il se met à la tête de 40,000 hommes pour aller disputer l'héritage de sa mère à Léopold, duc d'Autriche. — Campagnes de 1375 en Alsace et en Suisse.

On voit encore à trois lieues de Laon, sur une montagne qui domine toute la Picardie, une haute tour que le temps semble avoir respectée. pour laisser debout un monument de l'ancienne puissance féodale ; c'est de cette tour que les sires de Couci découvraient cent cinquante villes, ou bourgs, ou châteaux dépendans de leur baronnie ; c'est de ce roc

inexpugnable qu'ils bravaient le courroux de leurs voisins et quelquefois même la juste colère des rois de France. Ils ne voyaient dans le royaume aucune famille qui pût se croire plus illustre; quelques-unes l'égalaient en splendeur, mais aucune ne la surpassait. Cette maison ne commence à être historique que dans le dixième siècle, son origine est la même que celle des autres grandes familles.

Les sires de Couci, jadis gouverneurs d'une partie de la Picardie, devinrent en peu de temps les plus redoutables de ces *leudes*. Le plus célèbre fut *Léon*, ou plutôt *Lion*. Les anciennes chroniques le représentent d'une taille si élevée, que dans les combats les panaches de son casque servaient d'enseigne à ses soldats; sa force était telle, que d'une main il arrachait les créneaux et de l'autre brisait les chaînes des pont-levis qu'on refusait de baisser devant lui : il fut tué d'un coup de francisque, par Réginaire, évêque de Liège, dans la bataille livrée en 1037, au milieu de la plaine de Bar, entre l'empereur Conrad II et Eudes II son compétiteur. Après la mort de Lion, la sirie de Couci revint à l'archevêque de Reims; les prélats de cette ville tenaient ces domaines de la munificence de Charlemagne, et en avaient été

dépouillés à l'établissement du système féodal. Boniface, archevêque de Reims en 1057, les donna à son neveu Albéric (1), mais celui-ci ne les conserva pas long-temps; Enguerand I^{er}, comte de Dreux, le déposséda en 1070, s'empara de ces terres, et prit le titre de sire de Couci, ne tenant aucun compte des foudres canoniques qu'on lançait contre lui. Enguerand I^{er}, fondateur d'une maison puissante, descendit au tombeau en 1115, chargé d'ans et de gloire; Suger son contemporain le qualifie d'homme vénérable et rempli d'honneur, *vir venerabilis et honorificus egregie*. Enguerand laissa pour successeur Thomas de Marle son fils, homme extraordinaire et d'un mérite peu commun; la vigueur qu'il mit à défendre son héritage contre les prétentions des archevêques de Reims, le peu de ménagemens qu'il eut pour les gens d'église, lui attirèrent la haine des religieux, qui, chargés exclusivement d'écrire les chroniques, représentent Thomas comme un brigand insatiable de ravages, comme un Cacus, l'effroi de ses voisins. Il faut croire que ce jugement fut dicté par la passion, car le nom de ce seigneur a percé l'obscurité qui couvre cette période, et il

(1) Duplessis, Histoire de la maison de Couci, p. 127.

tient une place distinguée dans l'histoire du douzième siècle.

Enguerand III, petit-fils de Thomas, assista à la bataille de Bouvines, et se plaça au centre avec les milices du Vermandois, du Soissonnais et 2,000 hommes levés dans ses domaines; il enfonça l'aile gauche de l'ennemi dont il rompit la ligne. Toutes les chroniques s'accordent à dire que Mathieu de Montmorenci et lui eurent la plus grande part au gain de la journée. Il accompagna ensuite le fils de Philippe, qui allait prendre possession de la couronne d'Angleterre. Ce fut cet Enguerand III qui éleva, en 1240, sur les anciennes fortifications de son château, les bastions et la haute tour dont les voyageurs vont encore visiter les débris.

Après la mort de Louis VIII les grands feudataires formèrent une ligue contre Blanche de Castille, déclarée régente pendant la minorité de Louis IX son fils, et reconnurent pour chef, dans une assemblée générale, Enguerand, le plus riche et le plus puissant possesseur de fiefs. Pepin et Hugues Capet avaient commencé ainsi de nouvelles dynasties.

Enguerand, aveuglé par la vanité, mit sur ses bannières une devise dont le sens était : « *Je monterai sur le trône.* » Il se revêtit même des

ornemens royaux pour les essayer dans ses appartemens; il parcourut ses domaines la couronne en tête; la fermeté de Blanche, la loyale conduite de Mathieu de Montmorenci, firent échouer ces projets ambitieux; Enguerand rendu à ses devoirs abdiqua un trône qu'il n'avait point occupé, devint le défenseur le plus fidèle du prince légitime, et fit oublier ses torts par des services éclatans; ce fut alors qu'il prit cette devise devenue célèbre, *je ne suis roi, ni prince, ni comte aussi, je suis sire de Couci* (1); devise qui respire à la fois la fierté et les regrets. Un accident déplorable termina la vie d'Enguerand III (1243) : il passait à gué une petite rivière auprès de Vervins, son cheval effrayé le jeta à terre; la violence du mouvement fit sortir son épée du fourreau, Enguerand tomba sur la pointe, et expira aussitôt. Il ne laissa qu'un fils qui mourut sans enfans : en lui s'éteignit la branche aînée. Enguerand V, issu de la cadette, hérita de tous les biens de cette illustre maison, qu'il perpétua; son fils aîné, Enguerand VI, père du héros dont nous écrivons l'histoire, avait combattu dans toutes les guerres

(1) Cette devise détruit les raisonnemens du père Daniel et de Dubelloy.

entreprises par Philippe de Valois, soit en Guienne, soit en Bretagne ou en Picardie; il fut l'heureux époux de Catherine, fille de Léopold duc d'Autriche; il mourut à la fleur de l'âge, ne laissant de son union avec cette princesse qu'un fils âgé de deux ans : sa veuve fut reconnue tutrice de cet enfant sur la tête duquel, dans l'espace de quelques mois, vinrent se réunir des domaines considérables, notamment ceux de Marle, de la Fère, d'Oisy et de Boissy; mais éprise d'un fol amour pour un seigneur allemand nommé Conrad de Medebourg, Catherine abandonna cette tutelle et le beau nom de Couci pour épouser son amant; quelque temps après elle mourut, ainsi que son mari, de cette peste qui étendit, dans le quatorzième siècle, ses ravages sur tout le globe, et enleva en Europe le tiers de la population.

Le jeune Enguerand VII, resté orphelin, passa sous la tutelle de son oncle Raoul de Couci, sire d'Havraincourt. D'après les droits de la couronne, le roi de France était protecteur-né de ses vassaux et tuteur de leurs enfans. Philippe de Valois adjoignit à Raoul de Couci, pour administrer les immenses biens de son pupille, le sire de Néelle et Mathieu de Roye. Le sire d'Havraincourt fut chargé spécialement

de l'éducation de son neveu : ce seigneur avait plus de connaissances que la plupart des nobles de son temps ; il observait les lois de la chevalerie avec une ferveur toute particulière. Les fabliaux l'appellent *l'oncle du grand Enguerand de Couci*, et lui attribuent un fait assez singulier : ayant aperçu dans une assemblée un jeune homme d'une naissance distinguée que l'on aurait pris pour un jongleur, tellement il était habillé ridiculement, il l'obligea à se retirer pour aller se vêtir d'une manière plus convenable à son rang et à l'état de chevalier auquel ce gentilhomme aspirait.

Le sire d'Havraincourt cultiva avec soin les germes des vertus qu'il voyait éclore dans son neveu. A seize ans, Enguerand faisait déjà l'admiration de la cour de France par sa beauté mâle et par un mérite qui n'était pas ordinaire dans un seigneur de son âge. Charles V, régent pendant la captivité de son père, voulut lui conférer l'ordre de la chevalerie : cette cérémonie se fit dans l'hôtel Saint-Paul, au mois de mars 1360. Enguerand, de retour dans ses domaines, essaya son jeune courage contre les paysans du Beauvoisis révoltés, et qui avaient formé la ligue redoutable connue sous le nom de la *Jaquerie* ; il les tailla en pièces en 1358, et en

délivra la contrée. (Froissard, liv 1^{er}, chap. 183.)

La paix de Bretigni (1) ayant été conclue, Édouard exigea pour garans de l'exécution de ce traité la remise entre ses mains des chefs des plus grandes familles du royaume; il voulut avoir surtout l'héritier de la maison de Couci. Enguerand ne fit aucune difficulté de se sacrifier au bien public; accompagné d'une suite nombreuse et d'un train fastueux, il arriva en Angleterre, où il ne pouvait être regardé comme étranger, car il possédait les biens considérables dont sa famille avait hérité de Chrétienne de Bailleul, princesse d'Écosse, femme d'Enguerand V, chef de la seconde branche des Couci. Les graces chevaleresques d'Enguerand étonnèrent la cour de Londres, la plus brillante de cette époque, où tous les genres de mérite se trouvaient réunis. Édouard lui fit un accueil distingué. Nourrissant toujours l'espoir chimérique d'être un jour roi de France, le monarque anglais ne songeait qu'à se faire des partisans dans ce royaume: il avait caressé Clisson, il caressa de même Couci, et mit en usage auprès de lui tous les genres de séduction; les fêtes se

(1) Ce village est à deux petites lieues de Chartres; on y voit encore la ferme où la paix fut signée. Elle appartient à la famille de Cambis.

succédaient au palais de Windsor ; Enguerand y était admis comme allié de la famille royale. Enfin Édouard III voulut en faire son gendre : Isabelle , sa fille aînée , passait pour une princesse accomplie (1) : sa mère Philippe de Hainaut lui avait donné de bonne heure le goût des lettres ; elle les cultivait avec une ardeur peu ordinaire à cette époque. L'historien Froissard , clerc de la chambre de la reine d'Angleterre , fut le précepteur d'Isabelle. Un sentiment réciproque unit bientôt Enguerand et la fille d'Édouard : le monarque donna en dot la baronnie de Bedford , une partie du comté de Lancastre , et 4,000 liv. de rente ; les noces se firent avec magnificence. On ne trouve nulle part la date précise de ce mariage. Il était singulier de voir un seigneur français prisonnier pour son roi épouser la fille de celui qui le tenait dans les fers ; mais Édouard n'avait formé cette union que dans des vues politiques : la moindre action de ce prince avait un but caché. Couci possédait une partie de la Picardie ; ses domaines

(1) Duchesne , le moine de St.-Denis , et tous les historiens français , disent qu'Isabelle était la fille cadette d'Édouard : Wasingham , Hume , Rapin Thoiras , disent qu'elle était l'aînée : l'autorité de ces derniers est bien plus respectable.

bordaient les frontières de la France : Édouard de son côté possédait le Ponthieu et le comté de Guines, enclavés dans les terres de Couci. Il lui importait d'augmenter ce territoire si voisin de Paris, et de le mettre dans une main qui lui fût dévouée ; c'est dans ce but qu'il rendit la liberté à Gui de Blois moyennant la cession du comté de Soissons. Édouard devenu possesseur de ce fief le donna aussitôt à Couci (1367), en échange de 4,000 liv. annuelles qu'il lui payait au terme du contrat de mariage. Dès ce moment Enguerand ne fut connu en Angleterre que sous le nom de comte de Soissons : c'est ainsi que Rapin Thoiras le qualifie (tom. III, p. 256, liv. X).

Cependant Couci ne justifia point les fatales espérances que l'on avait fondées sur lui ; flatté des prévenances d'un grand roi, uni à une femme jeune et belle, il avait pu oublier un moment qu'il était né Français, mais les malheurs dont il voyait son pays accablé réveillèrent ses premiers sentimens.

La guerre étant près d'éclater après la mort du roi Jean, Enguerand, pour échapper aux pressantes sollicitations d'Édouard III qui voulait le mettre à la tête d'un corps de troupes, demanda la permission d'aller visiter ses do-

maines qu'il n'avait point vus depuis six ans. Il signala son retour par des bienfaits, en affranchissant du droit de main-morte les habitans des fiefs de Couci, de Landricourt, de Verneuil, de Rienville, de Créci, de Monceaux (Duchesne, preuves, p. 415).

Il reçut avec beaucoup de pompe, dans son hôtel à Paris, son beau-frère le duc de Clarence, pendant la trêve de 1368. Le duc de Clarence était ce beau Lionel, second fils d'Édouard, l'objet de la prédilection du monarque, le seul de la nombreuse famille royale qui fût digne par ses brillantes qualités d'être le frère du prince Noir.

Lionel, veuf alors d'Élisabeth de Burg, allait en Italie épouser Violente, fille de Galéas, seigneur de Milan, qui lui apportait en dot 200,000 florins, la ville d'Alba et plusieurs domaines considérables. Le prince anglais ne revit plus sa patrie ; il mourut six mois après son nouvel hyménée, que le poète Pétrarque avait célébré dans ses chants. Enguerand fut témoin, l'année suivante, d'un mariage bien plus remarquable et qui mit l'héritage de Flandres dans la maison de France : nous voulons parler de l'union de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis de Mâle. Cette affaire impor-

tante fut conclue grace à l'habileté de Philippe d'Orgemont, chancelier du Dauphiné. Philippe, fastueux comme la plupart des princes français, acheta dans tous les pays des joyaux et des perles; Enguerand, qui en possédait beaucoup, lui vendit pour 12,000 écus d'or de perles et de joyaux qui furent remis entre les mains de Jean Hue, garde-joyaux du duc : l'acte de vente fut dressé par maître Jacques Duval, secrétaire, et fut cacheté par Jean Juppin, chauffe-cire du prince. (Labarre, 1^{re} partie.)

Peu de temps après, les seigneurs de la Quintanie, les comtes de Comminges, d'Armagnac, de Périgord, de Rochechouart, ayant brisé les liens dont le prince Noir les avait enlacés, furent la cause d'une nouvelle guerre; elle éclata tout à coup. Enguerand se trouvait dans la nécessité d'opter entre les deux partis; sa position devint fort délicate, étant gendre du roi d'Angleterre, et feudataire de celui de France. Devait-il s'armer contre le prince dont il venait d'épouser la fille, ou concourir à l'abaissement de sa première patrie en combattant les Valois, que son père avait servis glorieusement? Dans cet embarras, il prit un terme moyen, qui mit à couvert sa conscience et son honneur : il alla chercher la gloire et les dangers sur un autre

théâtre. Charles V, sentant l'impossibilité de compter Enguerand parmi ses défenseurs, se trouva fort heureux de ne pas le voir au nombre de ses ennemis (1).

Les Visconti régnaient à Milan, dont ils avaient dépouillé la famille de Napoléon della Torre, qui l'avait usurpé sur une autre; l'histoire de leur règne n'est qu'une série d'actions odieuses.

Bernabo Visconti devint le prince le plus puissant de la péninsule, et poussa ses empiètements jusqu'aux portes de Rome, menaçant d'envahir la métropole du monde chrétien. Urbin V, épouvanté, quitta le comtat Venaissin, et passa les monts; il fallut qu'il traversât le camp des soldats milanais pour entrer dans Rome. Urbin V était ce même pape que les Malandrins avaient rançonné dans Avignon; il crut que sa présence en Italie arrêterait les entreprises de Bernabo: il arriva à Rome le 16 octobre 1367. Les Milanais n'osèrent pénétrer dans la ville; mais ils la cernèrent: Urbin s'y trouva renfermé comme un véritable prisonnier. Au bout d'un an il revint à Avignon, où il mourut à la fin de

(1) Le Père Daniel commet une erreur en mettant Enguerand à la tête de l'armée française dans la campagne de 1396. Il est de toute notoriété que le sire de Couci resta en Italie depuis 1368 jusqu'en 1374

1370 ; il eut pour successeur Grégoire XI, que l'on avait vu cardinal à l'âge de dix-huit ans, et qu'il fallut ordonner prêtre avant de lui ceindre la thiare. Grégoire XI commença par excommunier Bernabo, et ne cessa de déployer dans la suite une vigueur qui étonna les Milanais. Il forma contre eux une ligue dont il déclara chef le comte de Savoie. Depuis un siècle les comtes de Savoie étaient des hommes véritablement supérieurs : ils augmentèrent leurs états de telle manière, que chaque jour le poids en devenait sensible dans la balance de l'Europe. Celui dont Grégoire XI arma le bras contre les Visconti portait le nom d'Amédée VI ; on le surnommait le *Comte-Vert*, à cause de la couleur de ses armes : il venait de remplir l'Orient du bruit de ses exploits. Vainqueur d'Amurat I^{er}, il lui avait enlevé l'importante forteresse de Gallipoli. A peine rentré dans son comté avec un butin prodigieux, il fut jugé digne d'être le défenseur de l'Eglise. Enguerand, ne pouvant se mêler de la querelle de la France et de l'Angleterre, voulut se dédommager de cette contrainte en allant prendre les premières leçons de la guerre du héros de la Savoie, dont il était proche parent par les femmes. Les préparatifs contre les Visconti furent immenses. Le roi de Hongrie

voulut servir sous Amédée comme volontaire ; l'empereur Charles IV, la reine de Naples, envoyèrent des troupes : la France se trouva représentée dans cette ligue sainte par le jeune Couci, qui conduisait 500 lances. Charles V, quoique fort occupé avec les Anglais, lui avait donné 300 chevaliers.

Les succès toujours croissans de Bernabo et de Galéas son frère leur avaient fait beaucoup de partisans, quoique l'on ne doutât point de l'injustice de leur cause. Ils se ménagèrent des intelligences dans les divers états de l'Italie, et jusque dans ceux du redoutable comte de Savoie. Le marquis de Saluces, au mépris des devoirs de vassal, se déclara contre Amédée VI; celui-ci n'attendit pas qu'il prît l'offensive, l'attaqua sur-le-champ, et lui enleva Coni (1). Ce fut sous les murs de cette place (1372) qu'Enguerand fit ses premières armes. Le comte de Savoie loua sa valeur en présence de l'armée, et lui donna son gantelet comme un gage de son estime et de son amitié; peu de temps après il l'investit du commandement de trois divisions. Après la dispersion totale des troupes du marquis de Saluces, le comte Amédée s'avança vers Asti,

(1) Guichenon, Histoire de Savoie, p. 421.

resserré par le bâtard de Bernabo, dont l'armée venait d'être renforcée des bandes que conduisait Ancut, aventurier anglais, la terreur de l'Italie. Enguerand espéra qu'en qualité de gendre du roi d'Angleterre il pourrait obtenir quelque chose de ce sauvage guerrier; il alla le trouver dans son camp, et l'exhorta au nom d'Edouard III à abandonner les intérêts des Visconti. La négociation fut conduite si heureusement que le partisan Ancut passa subitement avec ses bandes sous les ordres de Couci, et fit une diversion puissante en perçant par le Parmesan jusque dans les états de Bernabo; il franchit tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche, et arriva aux portes de Milan. Les Visconti épouvantés rappelèrent le bâtard de Bernabo, et le siège d'Asti fut levé (1).

Après la retraite du général italien, Amédée s'avança dans le Milanais par la vallée de Saint-Martin, et balaya le pays dans une ligne de vingt lieues. Couci marchait en même temps sur Ferrare avec Ancut, et menaçait ainsi les plus riches domaines des Visconti. Le fils aîné de Galéas accourut à la tête de 12,000 hommes (Corio

(1) Corio, *Historia di Milano*, p. 246. — Guichenon, p. 421.

p. 246). Enguerand passa la Chiesa à gué, et alla se renfermer dans une position très-redoutable. L'Italien, se fiant à sa supériorité numérique, vint l'attaquer ; mais il fut repoussé, battu complètement, et fait prisonnier avec 2,000 des siens. Cette victoire, remportée dans le mois de mai 1373, parut d'une si haute importance, que le pape écrivit des lettres de félicitation au comte de Savoie et au sire de Couci, dont le sang-froid et les sages dispositions avaient assuré ce beau triomphe. Ancut lui-même rendit hommage à la valeur du banneret français.

Le lendemain les vainqueurs s'emparèrent de la ville de Bologne, qui devint le point central des opérations. Le comte de Savoie passa l'Adda avec le principal corps, traversa le pays de Bergame, de Brescia, et vint faire sa jonction avec Enguerand dans les plaines de Bologne. Les alliés, se trouvant réunis, résolurent de faire le siège de Plaisance (octobre 1373). Les préparatifs furent poussés avec une célérité incroyable ; on s'empara, dans une attaque de nuit, d'une partie des fortifications avancées. De leur côté, les Visconti opposaient la résistance la plus opiniâtre ; mais déjà leurs partisans les abandonnaient. Les avantages nouvellement remportés en faisaient présager d'autres, déjà

les habitans de Plaisance murmuraient hautement, lorsque tout à coup le comte de Savoie tomba malade. Il se fit transporter à Modène, laissant la conduite du siège au sire de Couci. Ce seigneur le poussa si vigoureusement, que les Visconti effrayés firent des propositions; la république de Venise offrit sa médiation, une trêve fut conclue. Sur ces entrefaites le sire de Couci reçut un message du roi de France. Charles V venait d'éprouver de quel prix est un grand général; Duguesclin avait fait succéder des triomphes à des revers, et il importait de rassembler autour du héros breton d'autres guerriers qui devinssent ses émules et pussent ensuite comme lui enchaîner la victoire. La renommée venait de publier les exploits d'Enguerand; le roi le regarda comme une précieuse conquête, et, pour le déterminer à revenir en France, dépêcha vers lui un chevalier à bannière, porteur du bâton de maréchal. Depuis cinquante ans cette dignité avait été illustrée par plusieurs généraux célèbres, elle suivait immédiatement celle de connétable; mais Enguerand de Couci la refusa (1) : il se croyait toujours lié par ses

(1) Il paraît que, malgré son refus, il fut toujours regardé comme maréchal. Une ordonnance de Charles V, datée de Melun 1374, lui en conféra le titre.

sermens à la fortune de l'Angleterre, et avec d'autant plus de raison que pendant le cours de la dernière guerre, Robert Kenolles et les autres généraux avaient mis un soin extrême à ménager les domaines de Couci. « La terre du seigneur de Couci, dit Froissard (liv. II, ch. 284), demeura toute en paix; oncques les Anglais n'y forfrent ni à homme ni à femme (qui fust et qui dist : je suis à monseigneur de Couci), de la valeur d'un denier. » Une trêve que l'on conclut (1374) permit à Enguerand de rentrer dans le royaume sans violer la foi jurée, mais il ne put goûter le repos aussi long-temps qu'il l'eût sans doute désiré.

Nous avons dit ailleurs qu'il existait alors un vice radical dans l'ordre social; à peine le fléau de la guerre interrompait-il ses ravages, qu'un autre apparaissait plus terrible encore que le premier; c'était l'oisiveté des soldats dont on venait de licencier les deux tiers. Accoutumés à vivre sans contrainte, à faire sur l'ennemi un butin journalier, ils ne pouvaient se résoudre à vivre du produit de leur travail. Après la trêve de 1374, 12,000 de ces soldats se trouvèrent subitement réunis. Ils avaient à leur tête 25 capitaines subordonnés à un seul dont l'histoire tait le nom. Le fameux partisan Arnaud Cervolle

était mort en 1366 (1), laissant des sommes immenses.

Couci ne crut pas manquer au serment qui le liait à Edouard en offrant à Charles V de le délivrer de ce terrible fléau, et en faisant ce que Duguesclin avait fait quelques années auparavant, c'est-à-dire de les conduire dans une terre étrangère. Il pouvait avec d'autant moins de scrupule se mettre à leur tête, que dans le moment il se présentait pour lui une occasion toute naturelle de les mener sur les bords du Rhin.

L'empereur Albert I avait laissé vingt-un enfans. L'un d'eux, Léopold, dit *le Glorieux*, reçut en apanage l'Autriche, l'Alsace et le Brisgaw; une de ses filles épousa Enguerand VI, sire de Couci, père d'Enguerand VII. Léopold étant mort sans héritier mâle, Couci devint son héritier du chef de sa mère Catherine, fille unique du duc d'Autriche; mais les autres fils de l'empereur

(1) Duplessis, et même l'Art de vérifier les dates, ont commis une erreur manifeste en mettant Arnaud Cervolle dans l'expédition de 1375. Ce chef de bandes n'existait plus depuis 1366. Cette vérité est démontrée d'une manière incontestable dans l'ouvrage de M. Zur-Lauben; par Duchesne, Histoire des seigneurs de Châteauvillain; et surtout par la savante dissertation consignée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. xxv, p. 168.

Albert, oncles de Catherine, s'opposèrent à ce qu'un si bel héritage passât dans les mains d'un étranger, et surtout d'un Français; ils se partagèrent la succession de leur frère et la retinrent tout entière, malgré les vives réclamations du sire d'Havraincourt, tuteur d'Enguerand VII. Celui-ci, en âge de gouverner par lui-même ses domaines, redemanda hautement l'héritage de sa mère; il porta ses plaintes à l'empereur Charles IV. Le monarque allemand s'excusa sur ce qu'on lui contestait l'Empire, et que dans cette position il n'avait pas assez de pouvoir pour faire rendre justice aux autres. Cependant, délivré de son compétiteur, non-seulement Charles IV n'écouta pas les réclamations de Couci, mais encore il fit alliance avec la maison d'Autriche, maria une de ses nièces au second fils d'Albert, et lui assura la possession d'une portion des biens de Catherine. Les hommes d'alors ne voyaient rien au-dessus de leurs résolutions; Enguerand conçut le projet d'aller disputer, les armes à la main, la succession de sa mère aux ducs d'Autriche et à l'empereur lui-même; le roi l'y encouragea.

L'héritage réclamé par le sire de Couci se trouvait entre les mains de Léopold *le Courtois*, auquel étaient échus en partage l'Alsace, le Brisgaw et les terres enclavées dans les cantons

suißes. Enguerand n'avait aucun droit sur l'Autriche possédée par Albert III *le Tracassier*. La plupart des historiens se sont mépris à cet égard. D'après les lois féodales qui régissaient alors l'Europe entière, le sire de Couci, héritant par sa mère, ne pouvait revendiquer l'Autriche, fief masculin, mais seulement l'Alsace et le pays enclavé dans la Suisse, biens allodiaux apportés par son aïeule dans la maison d'Albert I^{er}.

Voulant épuiser toutes les formes de la justice, Enguerand écrivit une seconde fois au duc de Brabant, vicaire de l'Empire, pour le prier de soumettre sa réclamation au monarque allemand, et l'informer qu'il aurait recours à la force des armes, si on refusait de lui rendre justice. Le duc de Brabant répondit que l'empereur ne pouvait pas se mêler de ce grand différend, et qu'il resterait neutre dans la querelle. Sur cette réponse, Enguerand demanda à Charles V la permission de réunir les bandes éparses dans les provinces voisines de Paris. Le roi lui délégua à cet effet une partie de son autorité, et mit à sa disposition 60,000 livres pour l'aider dans les frais de l'expédition. Des hérauts d'armes allèrent dans la Picardie, dans la Champagne, dans la Normandie, dans l'Ile-de-France, parcoururent ces provinces dans toutes les direc-

tions, et annoncèrent aux soldats licenciés qu'ils eussent à se réunir pour passer à la solde d'Enguerand de Couci, lieutenant du roi. On doit regarder comme une singularité bien curieuse la docilité avec laquelle des hommes jusque-là rebelles à la voix de l'autorité obéirent à ce commandement. Les 25 capitaines se rassemblèrent sur un même point, et attendirent des ordres ultérieurs. Euguerand, de son côté, fit des levées dans ses terres de France et d'Angleterre; 2,000 Bretons vinrent se ranger sous ses bannières avec 1,500 nobles de différentes provinces. Le vieux Raoul d'Havraincourt, oncle d'Enguerand, amena 200 chevaliers avec le sire de Roye et le vicomte de Meaux. Edouard III, jaloux de la gloire de son gendre, pour lequel il avait une véritable amitié, lui envoya 1,000 chevaliers commandés par le comte de Kent. Ces troupes réunies formaient, disent les historiens allemands, 60,000 combattans, dont 16,000 à cheval; mais des données plus certaines diminuent ce nombre d'un bon tiers. Il doit nous paraître aujourd'hui fort étonnant de voir un simple banneret aller réclamer l'héritage de sa mère, à la tête de 40,000 hommes. Avant d'entrer en campagne, le sire de Couci, voulant se rendre favorables les villes de Strasbourg et de Colmar, leur adressa un manifeste

daté de Mazevaux, le 24 septembre 1375 (1). Cette démarche ne produisit rien. Enguerand n'en fut point découragé ; il n'en fit pas moins le vœu de faire baigner son cheval dans les eaux du Danube (2).

Les aventuriers, formant deux divisions d'avant-garde sous le commandement de 25 capitaines, partirent dans les derniers jours de septembre 1375. Comme ils allaient faire la guerre dans un pays froid, et à l'approche de l'hiver, ils endossèrent de longues robes, qu'ils passaient sur leurs cuirasses, pour se mieux préserver de la rigueur de la saison. Après la guerre, les habitants de l'Alsace trouvèrent cet usage bon, et l'adoptèrent.

Selon leur coupable coutume, les aventuriers se livrèrent aux excès les plus épouvantables ; ils répandirent l'effroi et la désolation dans les lieux qu'ils parcoururent. Ils arrivèrent ainsi en Lorraine, et pillèrent impitoyablement ce pays, qu'ils avaient ravagé dix ans auparavant avec

(1) On trouve ce manifeste rédigé en latin dans les preuves de l'Histoire d'Alsace par Laguille, p. 65, Strasbourg, 1727. Cette pièce suffit pour préciser l'époque du commencement de cette expédition, et réfuter l'opinion de ceux qui la placent en 1370.

(2) Chronique de Soleure, t. II, p. 135.

Arnaud Cervolle. Les habitans ne trouvaient point de retraite assez obscure pour échapper à leurs fureurs. Ces bandes entrèrent de vive force dans Metz, et allaient livrer cette ville aux flammes, lorsque le sire de Couci arriva avec l'arrière-garde et le corps de bataille, formant ensemble 25,000 soldats très-bien disciplinés. Indigné de la conduite des aventuriers, dont on payait la solde régulièrement, il déploya contre eux une courageuse sévérité. Il fit décapiter au milieu de son camp, et devant l'armée réunie, deux anciens lieutenans d'Arnaud Cervolle, instigateurs de ces désordres. Quoique cet exemple eût été vu sans murmure, cependant le sire de Couci put s'apercevoir qu'il avait fait peu d'impression sur l'ame de ces hommes féroces, et que jamais on ne parviendrait à arrêter leurs débordemens. Il résolut d'employer sans délai leur humeur désordonnée à porter la terreur jusque dans le cœur des États de son compétiteur. Il s'avança en Alsace, dont les habitans, de tout temps très-courageux, assayèrent d'arrêter l'avant-garde toujours formée des *compagnies*. Réunis à Psaffenhoven, ils remportèrent quelques avantages; mais ce fut un malheur pour l'Alsace : les aventuriers en prirent le prétexte de se livrer aux cruautés les plus inouïes : ils atteignirent les

paysans, les taillèrent en pièces, et ne laissèrent dans cette contrée que des ruines, sans que le sire de Couci et les autres chefs pussent s'opposer à leurs dévastations. Enfin l'armée arriva aux portes de Strasbourg; le général demanda le passage par la ville pour franchir le Rhin; il lui fut d'abord refusé; mais à la vue des préparatifs que l'on faisait pour l'obtenir par la force, les habitans effrayés lui livrèrent passage, en payant 30,000 florins pour se racheter du pillage.

Enguerand franchit le fleuve avec les bandes noires seulement, et les étendit sur la rive droite; il repassa de sa personne le fleuve au bout de quelques jours, établit ses opérations en Alsace, et les poussa jusque dans les pays enclavés au milieu des cantons suisses. Il employa à cette expédition les nobles les plus capables de suivre un plan de campagne. Ainsi, d'un côté il menaçait avec ses bandes les Etats d'Albert III, et de l'autre, avec les troupes régulières, ceux de Léopold. Il franchit le Rhin une troisième fois, le 3 octobre, pour aller se mettre à la tête des grandes compagnies; il s'enfonça dans le pays avec une audace digne des soldats qu'il commandait. Les historiens Jean de Grus et Gérard de Roo disent que l'Allemagne fut saisie d'épouvante à l'arrivée

de Couci, qu'ils appellent *Cussin*. Rien ne pouvait tenir devant sa furie; les troupes d'Albert furent culbutées et battues sur tous les points; les talens, l'intrépidité qu'Enguerand déployait, lui gagnèrent le respect des hommes farouches qu'il traînait à sa suite. Albert, effrayé à la vue des succès toujours croissans de l'ennemi, dont le Danube même ne pouvait arrêter la marche, adopta dans son désespoir un genre de guerre nouveau. Il brûla lui-même trente lieues de pays le long du Danube, ne laissant ni bestiaux ni subsistance d'aucune espèce; l'hiver fut aussi pour lui un puissant auxiliaire. Les soldats de Couci, que nulle force humaine n'avait pu faire reculer, trouvèrent dans les horreurs de la faim et dans les rigueurs de la saison le châtiment de leurs excès : les deux tiers périrent de misère. Enguerand battit en retraite avec le comte de Kent et 4,000 hommes, reste de cette division de 15,000 combattans, qui, à elle seule, avait porté l'effroi dans toute l'Allemagne. Il repassa le Rhin, ne regardant pas comme un échec la tentative qu'il venait de faire, et dont les résultats avaient été si tristes pour les bandes. Il avait donné à Léopold et à son frère Albert une idée de sa puissance; il avait usé à cette entreprise gigantesque des hommes

uniquement propres à cet objet. Il se consola de cette espèce de revers en retrouvant dans l'état le plus prospère l'armée qu'il avait laissée en deçà du fleuve. Le vieux Raoul, son oncle, y avait maintenu une discipline admirable, et avait eu même quelques succès sur les nombreux ennemis qui étaient venus l'attaquer. Enguerand reprit le commandement général, et poussa plus vivement ses opérations contre Léopold, qui défendait en personne ses domaines d'Alsace. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Brisach. Léopold avait pour lui les habitans, depuis long-temps accoutumés à la domination des princes allemands. Le général français fit de si savantes dispositions, que l'ennemi fut obligé d'engager le combat qu'il évitait avec soin. Léopold, battu, se sauva, grace à la vitesse de son cheval, et alla se renfermer dans Brisach. Couci l'avait cherché dans la mêlée; il le poursuivit chaudement; mais il arriva devant la ville lorsque les ponts-levis se levaient. Il revint sur le champ de bataille, et tua de sa main le margrave de Hesse, qui voulait rétablir le combat.

Brisac était une place très-bien fortifiée, et Couci n'avait pas les machines nécessaires pour

(1) Laguille, Histoire d'Alsace, p. 310.

faire un siège en règle. Il se contenta de laisser devant la ville un petit corps de troupes afin de bloquer Léopold. Dix jours lui suffirent pour faire la conquête des châteaux forts de l'Alsace, puis il se décida à pénétrer en Suisse, dont quelques cantons avaient fait alliance avec Léopold. Les habitans de ces agrestes contrées, jaloux de leur indépendance, détestaient les étrangers, quels qu'ils fussent. En se décidant à les forcer dans leurs montagnes Enguerand faisait ce que personne n'avait osé tenter; il pénétra dans l'Argaw à travers des chemins impraticables; il arriva devant Wallembourg, où les Suisses l'attendaient. Les 3,000 aventuriers, reste des deux divisions, formaient de nouveau l'avant-garde; ils s'élançèrent sur les remparts, rien ne put arrêter leur impétuosité; la garnison se fit hacher dans les fortifications; la ville, prise d'assaut, fut livrée aux flammes et détruite de fond en comble au bout de quelques heures. Après ce brillant début Couci mit en délibération s'il se porterait sur Bâle, qui ne faisait pas encore partie de la confédération. Cette ville n'avait pas eu le temps de rétablir ses murailles, détruites en 1356 par un tremblement de terre; mais à la nouvelle de l'entrée de l'ennemi sur son territoire, elle demanda des secours aux Cantons,

qui s'empressèrent de lui envoyer 4,000 hommes. Couci, apprenant que Bâle était en défense, abandonna son dessein, et résolut de pénétrer sans délai dans le cœur de la Suisse. Il engagea son armée dans les montagnes d'Hawestein, où elle eut à surmonter des difficultés sans nombre, des torrens impétueux à franchir, des éboulemens de terre à éviter. Le général français soutenait le courage de ses soldats par son sang-froid, sa patience et une ardeur infatigable; enfin on parvint au-delà de ce passage inexpugnable, malgré les paysans levés en masse, qui faisaient rouler du haut des monts des quartiers de pierre et des troncs d'arbres. Pour la première fois, ces lieux sauvages retentirent du glorieux cri de *France*. Enguerand voulait pousser jusqu'à Soleure, et même jusqu'à Berne, pour contraindre les Cantons à rompre leur alliance avec Léopold; mais après avoir traversé les montagnes d'Hawestein il lui restait encore à forcer le détroit de la Clus. Une division de troupes allemandes commandées par le comte de Nidau, et soutenues par les Bernois, voulut le lui disputer; il la culbuta, et se trouva à l'entrée de la plaine avec 15,000 hommes. Sa périlleuse entreprise lui en avait déjà coûté 10,000. En apprenant que le passage de la Clus

était forcé, la Suisse conçut de vives alarmes; Berne et Soleure se trouvaient à la fois menacées. Les hommes de tout âge, les femmes, les enfans, coururent aux armes. Les Bernois mirent en délibération si, pour ôter à l'ennemi le moyen de subsister, ils brûleraient le plat pays et les granges, comme Léopold l'avait fait en Alsace. Un bourgeois nommé Nieder s'y opposa : « Quant à moi, dit-il, je ne veux rien changer à ma grange; j'attendrai l'ennemi de pied ferme, et je la défendrai avec la grace de Dieu. » Son exemple encouragea les autres (1).

Couci, que rien n'étonnait, poursuivit sa marche. Il détacha le comte de Kent et 4,000 hommes, avec ordre de pousser sur Berne le plus près possible, de choisir une bonne position, de s'y fortifier, et d'y attendre que le reste de l'armée vînt faire sa jonction avec lui; il voulait par là occuper les Bernois et les empêcher d'aller au secours de Soleure. Enguerand, avec le corps principal, cotoya la rivière d'Aar, attaqua la ville de Wanghen, et la prit après une vive résistance. Le comte de Nidaud, à la tête d'un nouveau corps de 6,000 hommes, cherchait à retarder sa marche; mais il fut défait

(1) Steller, Chroniques de la Suisse, liv. III, p. 85.

aux portes de Hawoghen , et n'eut que le temps d'aller se renfermer avec ses débris dans la forteresse de Buren. Couci l'y suivit et investit la place, décidé à l'assiéger, quoique les machines de guerre lui manquassent. De fortes murailles taillées dans le roc défendaient la ville ; le général allemand, fier de cet avantage, bravait avec jactance les efforts des Français, mais le quatrième jour du siège il fut tué d'un coup de flèche, pendant qu'il regardait à travers la fente d'un créneau. Couci, ignorant cette mort, poussait avec célérité les apprêts d'un assaut général ; ses soldats, jaloux d'acquérir de la gloire sous un pareil chef, le secondaient à l'envi. On employa une semaine à combler les fossés, à élever des quartiers de roc les uns sur les autres afin d'atteindre les remparts. Le signal fut donné le huitième jour ; les Français montèrent à l'escalade à travers une nuée de traits et de pierres ; Enguerand guidait les assaillans ; porté en quelque façon par eux, il planta sa bannière sur la muraille : la vue de cet étendard électrisa l'armée, les efforts redoublèrent ; le jour brillait encore lorsque des cris de victoire poussés sur tous les points annoncèrent la prise d'un des boulevards de la Suisse. Mais dans le même moment où Enguerand faisait

cette belle conquête, le comte de Kent échouait complètement auprès de Berne : il ne sut pas se garantir des pièges que les Bernois lui tendirent ; six cents braves du pays taillèrent en pièces dans les gorges de Buttisholz 1,200 Anglais, dont la moitié périrent au milieu des flammes, dans une église où ils avaient voulu se défendre. On rapporte qu'après la victoire, un paysan qui avait combattu vaillamment endossa la cuirasse d'un banneret anglais tué dans le combat, et couvrit sa tête d'un casque magnifique ; il passa ainsi sous les murs du château de Torburg. Le seigneur de ce lieu le railla de ce qu'il voulait faire le noble ; le paysan lui répondit fort librement : « Monseigneur, aujourd'hui le sang des nobles et celui des chevaux sont tellement mêlés ensemble, qu'on ne peut plus les distinguer l'un de l'autre (1). »

Pour réparer l'échec de Buttisholz, le comte de Kent voulut aller surprendre Berne en passant par des chemins regardés jusqu'alors comme impraticables. Il arriva en effet à deux lieues de la capitale de la Suisse, tandis qu'on le croyait à quinze lieues. Les Bernois, quoique étonnés, ne s'en laissèrent point imposer par ce voisinage ; ils se ren-

(1) Dictionnaire historique de la Suisse, t. v, p. 559.

fermèrent dans leurs murs, attendant l'ennemi de pied ferme. Le comte de Kent n'ayant pas assez de troupes pour les attaquer ouvertement, et voulant d'ailleurs attendre le reste de l'armée, comme le portaient ses instructions, s'empara du monastère de Fawenbrun, situé au-dessus de Burgdorff : cette maison religieuse était fort riche, et surtout fort bien approvisionnée en vivres et en vin. Les aventuriers se livrèrent à la débauche avec une sécurité imprudente ; en peu d'instans ils se trouvèrent dans un état d'ivresse complet. Les Bernois, instruits de cette circonstance par quelques paysans, sortirent de leur ville au milieu de la nuit (fin de décembre 1375), assaillirent les Anglais dans le monastère, en tuèrent 2,000 ; de leur côté ils ne perdirent que quatre hommes, du nombre desquels fut l'intrépide Reider, celui qui n'avait pas voulu brûler sa grange (1). Le comte de Kent, grièvement blessé, rallia avec peine mille des siens, et battit en retraite vers la rivière d'Aar où il espérait faire sa jonction avec le sire de Couci ; il fut poursuivi par les Suisses

(1) Les Bernois firent sur cette victoire une chanson dont on a conservé quelques couplets en allemand. Ils élevèrent auprès de l'abbaye une pyramide dont l'inscription, en latin et en allemand, faisait la description du combat.

avec tant de fureur, qu'au bout de trois jours il ne lui resta que 50 hommes : il arriva ainsi à Buren où il trouva le gros de l'armée. Sa défaite mettait Couci dans l'impossibilité de conserver ses conquêtes, et, pour éviter une ruine totale, il se décida à rentrer en l'Alsace. Les Suisses, quoique vainqueurs des aventuriers, n'osèrent pas inquiéter Enguerand dans sa retraite ; le nom de Couci leur inspirait une juste crainte. Le général français retrouva en Alsace 7,000 hommes qu'il y avait laissés sous les ordres de son oncle Raoul. Il reprit aussitôt l'offensive ; il fondit sur le duc de Wirtemberg, commandant les troupes de Léopold. Il le défit, le 1^{er} janvier 1376, auprès de la ville de Walteviller, et après le combat il enleva cette place d'assaut. Léopold, effrayé de l'opiniâtreté que mettait Couci à poursuivre son projet, craignant de perdre enfin ses possessions d'Alsace, proposa de terminer les différends par un arrangement. Depuis un mois Charles V s'offrait comme médiateur ; le prince allemand conclut, le 13 janvier 1376, avec Enguerand, un traité d'après lequel il lui céda les seigneuries de Buren et de Nidau, lui donnait une somme assez forte pour payer la solde des troupes françaises, et lui accordait de plus le droit de planter sa bannière pendant un

jour entier sur les remparts de Strasbourg et de Colmar, en signe de souveraineté. De son côté Léopold voulut conserver sa vie durant le titre de protecteur des seigneuries de Buren et de Nidau : c'étaient des concessions mutuelles faites à l'amour-propre.

Froissard, portant toute son attention sur les mouvemens de la France et de l'Angleterre, a négligé ceux qui se passaient loin de lui, et les a racontés avec inexactitude. Il dit que Couci échoua complètement dans cette expédition. Le traité que nous venons de citer prouverait seul que cette campagne eut au moins quelques résultats heureux pour ce guerrier (1), si les détails que nous avons rapportés n'attestaient d'ailleurs que, quoique rude, elle acquit beaucoup de gloire au banneret français.

(1) Voyez, sur cette guerre de Suisse et d'Alsace : Plantin, Histoire de la Suisse, liv. iv, p. 173, Genève, 1666. — Steller, Chronique de la Suisse, en allemand, t. 1. — Laguille, Histoire d'Alsace, liv. xxii, p. 309 et 310. — L'Art de vérifier les dates, t. 11, p. 721 et 722. — Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. xxv, p. 168, et surtout l'ouvrage spécial de M. le baron de Zur-Lauben.

LIVRE II.

Le sire de Couci, se trouvant affranchi de ses liens par la mort d'Édouard III, entre au service de France; il refuse l'épée de connétable, et la fait donner à Clisson. — Campagne de 1380 contre l'Angleterre. — Enguerand sert comme lieutenant du duc de Bourgogne, puis il va en Italie au secours de Louis d'Anjou.

APRÈS avoir fait sa paix avec Léopold, Enguerand licencia une partie des troupes qui lui restaient, et revint en France avec 1,500 chevaliers ou écuyers; mais comme la guerre continuait toujours entre Charles V et Édouard III, il persista à suivre la ligne qu'il s'était tracée; il s'abstint même de venir à Paris; il se retira dans ses domaines et consacra tous ses instans à répandre des bienfaits sur ses vassaux. Son expédition en Suisse, sans avoir eu tout le succès dont il se flattait, lui avait cependant acquis en Europe une grande réputation de courage et d'habileté. Charles V partageait à cet égard l'opinion de sa cour, aussi tenait-il beaucoup à se le ménager. Il

lui fit faire une seconde fois les offres les plus brillantes par le sire d'Havraincourt. Si Enguerand n'eût consulté que ses affections particulières, sa détermination eût été bientôt prise, mais esclave de la foi jurée, il pensait que rien ne devait la lui faire violer. Au moment même où il alléguait pour excuse les liens qui l'unissaient à Édouard, on apprit la mort de ce prince; aussitôt le sire de Couci, libre de manifester ses sentimens, déclara hautement qu'il redevenait Français; il renvoya au nouveau roi, Richard II, son beau-frère, l'ordre de la Jarretière qu'il avait reçu en épousant Isabelle. Sa femme ayant témoigné le désir de revoir sa patrie, il lui permit d'aller habiter l'Angleterre avec Philippote sa plus jeune fille, qui épousa quatre ans après le duc d'Irlande. Il garda auprès de lui Marie, l'aînée, qu'il voulait marier à l'héritier d'une grande famille de France.

Charles V savait fort bien que Couci avait sur les autres guerriers de cette époque l'avantage d'unir beaucoup d'habileté dans les affaires à une éloquence rare: il avait fréquenté en Italie Pétrarque et Boccace. Froissard dit qu'il était fort bien *en langue*, c'est ce qui le fit choisir par Charles V pour partager avec le duc de Bourbon les soins de l'éducation du dauphin; il

eut aussi la garde de la personne du royal enfant, comme on le voit dans la relation de la fête donnée à l'empereur Charles IV. Le monarque allemand vint à Paris au commencement de 1378 avec son fils Wenceslas, élu roi des Romains; Charles V, parcimonieux dans son intérieur, mais grand lorsqu'il fallait soutenir l'honneur de la couronne, lui donna des fêtes magnifiques. Le jour de la sainte Épiphanie fut célébré avec pompe; le repas eut lieu au palais où se tenait le parlement; on le servit sur la fameuse table de marbre à laquelle on appelait les grands feudataires lorsqu'ils devaient comparaître devant la cour des pairs. Le sire de Couci se tenait derrière le dauphin, « En piez, dit Christine de Pisan (chap. LXI), pour lui tenir compagnie et le garder de la presse. » Pendant l'intervalle des services on représenta des *entremets*; on avait choisi pour sujet la prise de Jérusalem, idée délicate, car l'empereur descendait en ligne directe de Godefroi de Bouillon. La principale tour de la ville sainte était figurée en bois très-bien peint, avec des décorations analogues; on donna le spectacle de l'assaut, qui fut livré par cent chrétiens et soutenu par autant de Turcs. (Christine de Pisan.)

L'empereur instruisit de vive voix le roi de

France des menées que l'Angleterre faisait pour détacher les Flamands de l'alliance de la France. Charles V, se confiant au zèle et aux talens de Couci, l'envoya en 1378 à Bruges, vers les États de Flandres, pour resserrer les liens qui les unissaient à la maison des Valois, et déjouer les projets que le conseil du jeune Richard avait formés sur les Flamands. Couci remplit sa mission de la manière la plus satisfaisante; il quitta Bruges, et se rendit avec le chancelier Dormans à Calais afin d'ouvrir des négociations pour une paix définitive; mais les conférences s'étant rompues sans amener aucun résultat favorable, Couci de négociateur redevint guerrier. Charles V lui donna le commandement de l'armée destinée à s'emparer des places que le roi de Navarre possédait dans la Normandie.

Charles-le-Mauvais, toujours méprisé, toujours l'instrument docile de la politique anglaise, fomentait de nouveaux troubles dans le royaume. La mort de sa femme avait rompu les liens qui l'attachaient à la France, il s'empressa d'annoncer qu'il allait en former de nouveaux avec l'Angleterre en mariant ses deux filles aux frères de Richard II, et en leur donnant pour dot les terres et les villes qu'il possédait en Normandie. Nécessairement Charles V devait s'opposer à une

pareille alliance, qui plaçait les Anglais aux portes de Paris (1). Le roi jugea le sire de Couci capable de contenir les Anglais en Normandie comme Duguesclin les contenait en Guienne.

Enguerand, muni de pleins-pouvoirs, accompagné de 6,000 hommes, cerna Bayeux; mais ayant de lancer un seul trait dans la ville, il demanda une entrevue aux magistrats. Ceux-ci acquiescèrent à ses désirs; les portes lui furent ouvertes, il entra dans l'intérieur de la cité avec le sire de Larivière. Il peignit avec de vives couleurs les périls auxquels Bayeux allait s'exposer en bravant la puissance de Charles V; il réchauffa le zèle des anciens partisans de la France, et ranima la vieille haine que l'on portait à l'Angleterre. Ces exhortations eurent un plein succès: Bayeux se rendit, et reçut garnison française. Après cette conquête, qui n'avait coûté ni larmes ni sang, Couci alla se présenter devant Carentan, ville très-bien fortifiée, et la somma de lui livrer passage. Le commandant d'armes répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. On forma un siège en règle. Les coups redoublés d'engins et de bombardes

(1) Des circonstances fortuites empêchèrent cependant que ce projet reçût son entière exécution.

abattirent les portes et les ponts-levis; la ville, attaquée sur tous les points, fut prise après un combat meurtrier de cinq heures. Toujours magnanime, Enguerand arracha les habitans à la fureur de ses soldats. Conches et d'autres petites places, n'osant pas imiter la résistance de Carentan, se rendirent à l'approche des vainqueurs. Dans l'espace d'un mois, la partie de la Normandie appartenant à Charles-le-Mauvais fut soumise, à l'exception d'Évreux que le Navarrois n'avait rien épargné pour rendre une place imprenable; il y avait mis pour commandant un de ses plus zélés serviteurs, Fernand d'Iviça, capitaine espagnol, homme de cœur. Couci concentra ses forces sous les murs d'Évreux, et prit les dispositions nécessaires pour s'en rendre maître.

D'énormes machines de guerre furent dressées contre la place; il fallut quatre jours pour combler les fossés. Couci protégeait les travailleurs avec deux lignes de troupes; le sixième jour il dirigea lui-même les engins. Les remparts, battus avec force, offrirent bientôt de larges brèches; les Français s'y élancèrent, et pénétrèrent dans l'intérieur. Fernand livra un combat sanglant au milieu des rues, jusqu'à ce que voyant l'ennemi maître sur tous les points, il battît en retraite, et en bon ordre, avec une

partie de la garnison, vers le château et s'y enferma. Enguerand l'investit aussitôt, et pour l'effrayer il le menaça de passer au fil de l'épée les assiégés, si dans le délai de deux heures le fort ne se rendait pas. Fernand ne crut pas devoir s'exposer à l'exécution de cette menace, il capitula. Couci prit possession de cette brillante conquête, s'empara de la ville et du château au nom du roi de France, et y fit arborer le drapeau des lis. C'était voler de victoire en victoire. Charles V, qui s'était rendu à Rouen, l'appela auprès de lui, et ne trouva pas de termes assez forts pour le remercier des services qu'il venait de rendre à l'État dans cette mémorable campagne; Enguerand, par ses talens et sa vaillance, s'y était placé au rang des plus grands capitaines (1). Le conseil de Richard, apprenant que Charles-le-Mauvais ne possédait plus rien en Normandie, rompit les mariages projetés.

Au moment où Charles V, grace à la valeur et à la sagesse d'Enguerand, se réjouissait d'avoir dompté le perfide Navarrois, la mort le privait de Duguesclin. La France perdait un grand homme, le monarque un serviteur fidèle, Couci un ami tendre. Cette mort laissait vacante la

(1) Froissard, liv. II, ch. 68.

charge de connétable, il était difficile de trouver un successeur digne de Bertrand. Cependant Charles V n'hésita point. Entraîné par son estime particulière pour le caractère et les talens d'Enguerand, et par le souvenir des services éminens que ce guerrier avait rendus à la monarchie, il lui donna l'épée de connétable. Couci eut la noble modestie de la refuser, et la grandeur d'ame de la demander pour un autre que la politique du moment semblait indiquer. En effet, il fallait mettre à exécution la confiscation de la Bretagne que le roi venait de prononcer; pour y réussir, il importait de gagner l'affection des Bretons en élevant à la plus haute dignité de l'Etat un de leurs compatriotes. Couci fit valoir ces motifs en faveur d'Olivier de Clisson

Charles V, pour récompenser ce noble désintéressement, le nomma gouverneur général de la Picardie, poste d'honneur, car les Anglais menaçaient sans cesse cette province, et pouvaient facilement l'attaquer par Calais, dont ils étaient en possession. Il devenait nécessaire de la placer sous la garde d'un homme vigilant, surtout au moment où l'ennemi annonçait par ses armemens l'intention de faire une nouvelle excursion dans le royaume.

La fortune de l'Angleterre était venue échouer contre le flegme imperturbable de Charles V ; les dernières années du règne d'Édouard III n'avaient été marquées que par des revers. Le conseil du jeune Richard, composé d'hommes de résolution, jaloux de la gloire de leur pays, prit la ferme détermination de regagner l'ascendant qu'il avait perdu, en essayant le moyen employé deux fois si heureusement par Édouard III, et dont les triomphes de Créci et de Poitiers, furent les résultats ; c'était d'envahir les provinces centrales du royaume de France ; mais le conseil de Richard II oubliait que deux autres tentatives de ce genre avaient complètement échoué ; il voulut donc relever l'opinion publique par quelques succès éclatans. En conséquence, il poussa ses préparatifs avec une ardeur incroyable ; il rappela les troupes qui occupaient l'Écosse et le pays de Galles ; il réunit à Cantorbéry (juin 1380) 3,000 archers, 8,000 soudoyés et 4,000 nobles ou volontaires. Le comte de Buckingham, troisième fils d'Édouard III, en prit le commandement. Ce général employa près d'un mois à faire passer le détroit à son armée.

Il eut ordre d'entrer dans la Picardie, de descendre par le Ponthieu et le Beauvoisis, de mena-

cer Paris, d'incendier ses faubourgs, afin de porter l'effroi dans cette vaste cité; de réchauffer partout le zèle des anciens partisans de l'Angleterre, d'attirer les Français à une action générale, et de mettre à profit leur ardeur inconsidérée, comme l'avaient fait Édouard à Créci et le prince Noir à Poitiers. L'occasion était d'autant plus favorable que Charles V était aux portes du tombeau; ses forces physiques s'anéantissaient à vue d'œil, mais son caractère ne perdait rien de son énergie, son corps mourait, mais ses esprits veillaient encore à la sûreté de l'Etat. Il disposa avec beaucoup de tranquillité ses moyens de défense contre cette nouvelle invasion. Il remit d'abord en vigueur l'ordonnance qu'il avait donnée à Sens le 19 juillet 1367, lors des ravages des grandes compagnies. D'après les principales dispositions de cette ordonnance, les baillis de chaque province, accompagnés de deux chevaliers *experts dans les convenants*, devaient parcourir le pays, faire fortifier les villes et les bourgs qui en étaient susceptibles, et, à l'approche de l'ennemi, rassembler les habitans des campagnes et les renfermer, avec leurs provisions, dans les places fortes, où les gouverneurs devaient les organiser en compagnies d'archers. Cette loi prescrivait aux autorités locales de défendre les jeux de

hasard et de proposer des prix d'arc et d'arbalète, afin d'engager les jeunes gens à s'exercer au maniement des armes. Le roi mit sous les ordres du duc de Bourgogne l'armée active, espérant que le titre de prince du sang donnerait à son frère un grand pouvoir sur la noblesse.

Le duc de Bourgogne commandait 15,000 hommes avec lesquels il eut ordre de couvrir Paris, en pivotant autour de cette ville, sans jamais engager d'action, et de suivre l'ennemi s'il s'enfonçait dans les provinces centrales. De son côté le sire de Couci fut chargé de défendre la Picardie; on le laissa maître des opérations; on se reposait à cet égard sur son expérience. La noblesse, les hommes d'armes disséminés dans le nord du royaume, les baillis et les gouverneurs des villes, devaient lui obéir sans restriction; et si, par suite des opérations de la campagne, la réunion des deux corps d'armée s'effectuait, Enguerand devenait lieutenant du duc de Bourgogne, et celui-ci ne pourrait tenter rien d'important sans prendre ses avis.

Enguerand avait justifié d'avance la confiance que le souverain mettait dans sa sagesse. Dès qu'il apprit le passage des premières divisions anglaises à Calais, le sire de Couci mit les places fortes de la Picardie sur un pied de défense

respectable. Posté à Saint-Quentin, il présidait aux moindres dispositions; il envoya le sire de Sainpi à Péronne pour défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité. Le sire de Bonvilain se jeta par ses ordres dans Boulogne; il chargea 50 chevaliers à bannière de parcourir l'Artois et la Picardie, de dresser l'état des seigneurs, des nobles et des châtelaines veuves ou tutrices, et les inviter à se rendre aux quartiers qui leur étaient désignés, sous peine d'être réputés félons. Dans l'espace de quinze jours, ces différents ordres furent exécutés, les châteaux mis en défense et les principaux passages gardés. Couci se trouva lui-même à la tête de 6,000 hommes, ayant pour lieutenans le bâtard de Langres, le duc de Bar, le comte d'Eu, l'amiral Jean de Vienne, les sires de Vergi et de Rougemont. Il alla prendre position entre Péronne et Arras, prêt à se porter sur les points qui seraient attaqués par les Anglais.

Nous avons dit que le comte de Buckingham employa près d'un mois à faire passer son armée de Douvres à Calais; la flotte du roi de Castille, fidèle allié de la France, y gardait le détroit, mais un coup de vent la força de gagner la pleine mer. C'est alors que le duc passa avec les dernières divisions et l'élite de la noblesse

anglaise, parmi laquelle on distinguait le comte d'Estanfort, les lords Spencer, Fitz-Valtier, les sires de la Bassée, d'Orsi, Guillaume Windsor, Hue de Cawerlhys, fils du fameux partisan de ce nom, Charles de Clinton, Jean Harbeston, Nicolas d'Ambreticourt, David Hollograve, etc.

Le comte de Buckingham joignit aux 15,000 hommes venus d'Angleterre, 6,000 soldats de la garnison de Calais, et après trois jours de repos il sortit de cette ville, le 20 juillet 1380, à la tête de 21,000 hommes; il se dirigea vers un lieu que Froissard appelle *Marquignes*. Il s'arrêta dans ce bourg, fort embarrassé sur la route qu'il devait prendre; aucun des siens ne connaissait le pays, et les habitans ayant abandonné leurs demeures, il fut impossible de trouver un seul guide. Le général anglais se mit en route sur plusieurs colonnes, et se trouva en face d'une maison de plaisance appelée le Folant, occupée par 60 archers, excellens tireurs, que commandait un écuyer nommé Robert. Le comte la fit attaquer par 200 arbalétriers qui furent repoussés dans cette première tentative, avec perte de quelques hommes; on envoya successivement d'autres détachemens qui ne furent pas plus heureux. Buckingham se vit obligé d'employer son armée entière à entourer cette maison qui bra-

vait sa puissance. Son cousin, le comte de Devhonsire, s'approcha plus que tous les autres des larges fossés qui défendaient le château, et y planta son pennon : « Quoi, dit-il à ses gens, vous souffrirez qu'un colombier arrête toute l'armée anglaise ! » Il monte à l'escalade aidé par ses écuyers, on le suit, et enfin, après une défense héroïque, la place fut emportée. On trouva Robert et quelques archers qui lui restaient encore, criblés de blessures ; le comte de Devhonsire le prit sous sa protection.

Le comte de Buckingham s'avança sur Saint-Omer, dont la garnison venait d'être renforcée par le sire de Couci ; il considéra long-temps, du haut d'une montagne, cette ville, alors l'une des plus belles de l'Europe. Son plan n'étant point de faire des sièges, il passa outre pour s'enfoncer dans la France, espérant livrer une bataille semblable à celle de Poitiers. L'armée anglaise alla jusqu'à Béthune. Enguerand, suivant toujours l'ennemi, le dépassa, fit entrer 200 lances dans la ville, et concentra ses forces devant Arras afin de protéger cette place importante, défendue par une simple muraille. Les Anglais, se détournant brusquement, se jetèrent sur Doulens, regagnèrent ensuite la route de Paris, et arrivèrent à la Somme, qu'ils

remontèrent. Buckingham s'enfonçait dans un pays qu'il ne connaissait pas, laissant derrière lui un ennemi opiniâtre qui s'attachait à ses pas. Couci, abandonnant le rôle d'observateur, prit tout à coup l'offensive; avec un corps de cavalerie légère il harcela Buckingham, et défit son extrême arrière-garde à la vue de St.-Quentin. Il se contenta pour le moment de cet avantage, ayant pris la résolution de n'engager d'action générale que lorsqu'il aurait fait sa jonction avec le duc de Bourgogne, qui couvrait Paris du côté de la Brie et de la Champagne. Cependant il n'enchaînait pas le courage des nobles jusqu'à les priver de la faculté de livrer des combats journaliers qui affaiblissaient l'ennemi en le tenant continuellement en haleine. Le comte de Buckingham s'était logé dans l'abbaye d'Origni près Laon. Le sire de Couci, à la tête d'une reconnaissance, pénétra au milieu de son camp pendant la nuit, y porta le désordre, et se retira en emmenant un riche butin. Les Anglais trouvaient les villages abandonnés, et manquaient de vivres au sein de la province la plus productive; ils essayèrent inutilement d'enlever la ville de Reims; ils quittèrent ce pays et employèrent plusieurs jours à passer la Marne. Les attaques de Couci devenaient plus vives; à chaque instant

il leur faisait éprouver quelque perte; il voltigeait sur leurs flancs, disputait le passage d'un pont, se trouvait à la tête de la colonne ennemie au moment où on le croyait deux lieues en arrière. Buckingham, désespéré de ce genre de guerre, lui envoya un de ses clercs afin de lui rappeler les liens qui l'avaient uni à l'Angleterre et qui l'unissaient encore à la famille d'Édouard. Enguerand répondit que la France avait ses sermens, et qu'il ne les trahirait point. Buckingham, voyant l'impossibilité de revenir sur ses pas, n'espérait plus de trouver l'occasion de remporter des avantages éclatans; il prit ses dispositions pour mettre à exécution la dernière partie de son plan de campagne: c'était de gagner la Bretagne. En conséquence, il prit la route de Troyes, persuadé que plus il s'éloignerait de Paris, moins il trouverait de troupes françaises, et qu'enfin il laisserait l'opiniâtreté d'Enguerand. Mais celui-ci n'était pas homme à renoncer à ses desseins aussi facilement. Devinant l'intention de Buckingham, il se jeta sur son flanc gauche, le suivit pas à pas, mais d'assez loin pour n'être pas forcé de livrer une action générale dans les plaines de la Champagne, où la supériorité du nombre donnait à l'ennemi de trop grands avantages. Il détacha le sire de Hangest avec 1,500

hommes; ce seigneur engagea une forte escarmouche avec l'ennemi: dans cette rencontre un écuyer français, nommé Guyon, fut attaqué par quatre Anglais; il s'adossa à un arbre et combattit long-temps ses adversaires, qui lui criaient en gallois: *Rendez-vous, nous vous faisons quartier*. Guyon, n'entendant pas cette langue, courait un grand danger, car après la troisième sommation il n'avait plus de grace à espérer. Dans ce moment critique arriva le bâtard de Versois; Poitevin au service de l'Angleterre; admirant la valeur de Guyon, et voyant le péril, il s'approche, et lui dit en français: « Preux, rends-toi, il y va de ta vie.— Es-tu gentilhomme? demande Guyon. — Oui, par l'honneur. — En ce cas, voilà mon gantelet et mon épée; » mais les Anglais ne voulaient pas se laisser ravir leur prisonnier, une vive contestation s'éleva. Le bâtard de Versois rend aussitôt à Guyon son gantelet et son épée, tous deux fondent sur les quatre Anglais, et les mettent en fuite; à l'issue de ce combat le bâtard rendit à l'écuyer la liberté sans rançon (1).

Cependant Buckingham, rempli de vanité, avait à cœur de signaler son passage en France

(1) Froissard, liv. II.

par quelque fait remarquable. Il résolut d'assiéger Troyes, une des principales villes du royaume, et, après la prise de la capitale de la Champagne, de se replier sur Paris par la rive gauche de la Seine. En conséquence, il passa l'Aube, et puis la Seine au-dessus de Troyes, s'approcha de cette ville pour l'investir; mais il trouva sous les murs le duc de Bourgogne avec une armée fraîche et impatiente de combattre. Le général anglais, privé de communications, ignorait le mouvement que les Français venaient d'opérer. Cette rencontre imprévue ne fit pas changer de dessein au comte de Buckingham. Couci, qui n'avait cessé de le suivre, franchit à son tour la Seine, un peu au-dessus de Bar, et vint faire sa jonction avec le duc de Bourgogne; il prit sous ce prince le commandement des deux corps réunis. Il adossa le camp aux fortifications de la ville, et le ferma par des fossés et de hautes palissades. Buckingham déploya ses forces dans la plaine, et s'avança en bataille à six cents pas des fossés; il envoya un héraut au duc pour lui présenter le combat. Le prince français, d'après les ordres du roi, refusa pour le moment le défi; néanmoins il envoya à Paris le sire de La Trémouille, pour demander la permission d'engager l'action. Le comte de Buckingham s'établit sur le

terrain même qu'il venait d'occuper, bloquant à la fois l'armée et la ville, espérant qu'à la fin on en viendrait aux mains. Les deux armées restèrent ainsi plusieurs jours à s'observer. Celle des Anglais tenait une position très-peu favorable, car un accident de terrain séparait l'aile gauche du centre et de l'aile droite. Pendant ces quatre jours d'inaction, un audacieux écuyer anglais, monté sur un cheval vigoureux, pénétra dans le camp français, le traversa au milieu d'une grêle de traits, et vint frapper de sa lance la porte de la tente où le duc de Bourgogne tenait conseil avec les officiers généraux. Après ce trait de courage, il voulut regagner le lieu d'où il venait; mais il tomba criblé de coups, au grand regret du duc de Bourgogne, qui avait admiré sa hardiesse. Le comte de Buckingham résolut de venger la mort de son écuyer, en attaquant les retranchemens français sur trois points. A l'instant même où il prenait cette résolution, La Trémouille arrivait de Paris, apportant au duc de Bourgogne la réponse de Charles V. « Laissez aux Anglais faire leur chemin, avait dit le prince; ils se dégateront par eux-mêmes. » Le commandement exprès de ne pas livrer combat accompagnait de nouveau cette réponse. L'humeur impétueuse de la noblesse française rendait im-

possible l'exécution d'un pareil ordre. Il était à craindre que la désobéissance, en rompant l'ensemble des opérations, n'amenât une catastrophe semblable à celle de Courtrai. En conséquence, on adopta un terme moyen : le duc de Bourgogne resta dans le camp avec les arbalétriers et la milice ; Enguerand sortit, accompagné de l'élite de la noblesse, et attaqua vigoureusement cette aile gauche ennemie, isolée de telle manière qu'elle ne pouvait être secourue à propos ni par le centre ni par la droite. Les Anglais le reçurent avec beaucoup de résolution ; après une demi-heure d'une lutte égale, le sire de Couci parvint à rompre leurs rangs, et les mit dans un désordre tel, que cette gauche disparut entièrement.

Le comte de Buckingham, obligé de faire un circuit, n'arriva que pour recueillir des débris. A son approche, le général français battit en retraite, mais lentement, et livra un nouveau combat sur les bords des fossés. La nuit sépara les deux partis. La perte essuyée par les Anglais fut si considérable, que le comte de Buckingham, craignant de se consumer inutilement devant des retranchemens, leva le camp dès le matin, et, abandonnant le siège de Troyes, prit la route de Sens : il espérait s'emparer facilement de cette ville opulente. L'infatigable Couci, de-

vinant son dessein, se mit à la tête de 8,000 hommes, déroba son mouvement à l'ennemi, marcha toute la nuit, ce qui alors était fort peu usité à la guerre, et arriva à Sens trois heures avant les Anglais. Il enflamma le zèle des habitans ; on barri-cada les portes, on forma à la hâte une ligne de fortifications avec des arbres, des pierres et des poutres : les hommes de tout âge et de toute condition accoururent pour défendre ces faibles remparts. Le comte de Buckingham s'avança avec sécurité, ne doutant pas d'emporter d'assaut ces retranchemens ; mais le cri d'armes de Couci, prononcé par 10,000 bouches, lui apprit que ce valeureux guerrier l'avait prévenu. Il renonça à l'attaque ; et dès ce moment, aussi soigneux d'éviter le combat qu'il avait été ardent à le chercher, il se hâta de repasser l'Yonne, entra dans le Gatinais, et puis dans la Beauce pour gagner la Bretagne. Il fut attaqué auprès d'Ablies par 100 cavaliers, que commandait Olivier de Mauny ; ces Français furent sur le point de l'enlever au milieu de sa colonne. Les bannerets anglais, indignés, jurèrent de les poursuivre à outrance, et de ne pas en laisser échapper un seul. Les cavaliers se retirèrent en bon ordre dans le château de Toury, où se trouvaient Saimpi et Guy de Bayeux, autres preux que rien n'étonnait. Comme Toury commandait

un passage important, on y avait jeté une nombreuse garnison. La place fut investie et attaquée sans délai, mais sans aucun résultat, si ce n'est beaucoup de monde tué de part et d'autre. Les assiégés et les assiégeans signèrent une trêve de vingt-quatre heures pour enterrer les morts. Dans cet intervalle, un écuyer français, nommé Gauvin Micaille, sortit du château, et se présenta, à cheval, devant la barrière des Anglais. « Y a-t-il parmi vous, s'écria-t-il, un chevalier assez amoureux pour vouloir faire, en l'honneur de sa dame, trois coups de lance, trois coups d'épée ou trois coups de dague? » Cette proposition mit en rumeur toute l'armée ennemie. Le premier qui sortit pour accepter le défi fut Joachim Cather, réputé le plus habile joueur. Les chefs supérieurs, les principaux chevaliers, l'avaient, suivant l'usage, revêtu eux-mêmes de son armure. Le comte de Buckingham voulut être témoin de ce combat. Les deux poursuivans se précipitèrent l'un sur l'autre avec une telle furie, que leurs lances volèrent en éclats, et leurs chevaux roulèrent sur la poussière; ils se relèvent, se chargent à coups d'épée, cette arme se brisa sur leur cuirasse: ils allaient se mesurer avec la dague, mais le comte fit cesser le combat, parce que la nuit s'approchait, ou plutôt parce qu'il avait appris

que plusieurs corps de troupes envoyés par Couci menaçaient de couper tous les ponts devant lui, afin de rendre sa retraite impossible. Il leva le camp aussitôt ; cependant l'honneur de sa nation demandait la fin du combat à outrance des deux écuyers. En conséquence, il fit annoncer à Gauvin Micaille qu'il le retenait avec lui, pour vider le différent le lendemain à midi, en l'assurant qu'il serait traité comme un chevalier à bannière. Gauvin se soumit, suivit l'armée anglaise, traversa avec elle la forêt de Marchaunoy ; mais on n'avait pas songé que le lendemain, dimanche 10 septembre, les combats à outrance ne pouvaient avoir lieu à cause de la solennité du jour : on continua donc à marcher. Enfin, le combat eut lieu devant le château de Verbé. Les deux champions montèrent sur des destriers que leur fournit le comte de Buckingham ; l'écuyer anglais, soit intention, soit contre son gré, frappa trop bas, et blessa grièvement son adversaire à la cuisse, violation manifeste des lois de la chevalerie, qui défendaient de frapper autre part qu'à la face ou au tronc. Le comte de Buckingham en fut extrêmement irrité ; il fit panser par ses médecins, Gauvin Micaille, lui donna cent francs et un beau cheval, avec la permission d'aller rejoindre

l'armée française. (Froissard, livre II, chapitre LV.)

Sur ces entrefaites l'on apprit que l'état du roi Charles V empirait. Le duc de Bourgogne partit aussitôt pour Paris, laissant au sire de Couci le commandement général de l'armée. Libre dans ses dispositions, Enguerand poursuivit les Anglais avec plus de chaleur qu'on ne l'avait fait jusqu'alors ; il les atteignit dans le Vendômois , écrasa leur arrière-garde , les poussa vers la rivière de la Sarthe, et les contraignit à la passer avec précipitation. Profitant de ce désordre, il les attaqua jusque dans les flots, leur tua 1,000 hommes, fit 1,500 prisonniers et enleva tous les bagages : c'était le 16 septembre, le jour même où Charles V expirait. Le règne de ce prince avait commencé par une victoire et finissait par un autre triomphe. Le lendemain du combat, Enguerand passa lui-même la rivière sur trois ponts, et suivit les Anglais jusqu'à Sablé. Le comte de Buckingham, instruit de la mort de Charles V, voulait rester dans le royaume , espérant qu'à l'aide des divisions qui allaient survenir il pourrait réparer les échecs qu'il avait reçus ; mais Enguerand fit évanouir ces belles espérances. Ménageant habilement ses ressources, retranché de nouveau

sur la défensive, il mit le général anglais dans l'impossibilité de subsister plus long-temps dans le Maine, et le contraignit ainsi à franchir la Mayenne pour se réfugier en Bretagne. Les combats partiels livrés par le sire de Couci avaient coûté au comte de Buckingham, depuis son débarquement, 8,000 hommes; les maladies, le manque de vivres lui en avaient enlevé 5,000, de sorte qu'il ne ramenait que des débris: c'était la troisième armée anglaise qui, depuis huit ans, traversait le royaume, et se fondait sans prendre une seule ville. Couci venait de faire à l'égard de la dernière ce que Duguesclin avait fait dix ans auparavant à l'égard de celle de Robert Kenolles (1).

Le comte de Buckingham n'était plus sur les terres de France; alors le sire de Couci licencia une partie de l'armée, et partit pour Paris. Charles V en mourant l'avait nommé membre du conseil de régence pendant la minorité de son fils.

Le jeune Charles VI, transporté pour la gloire

(1) Dans la relation de cette campagne mémorable nous avons reproduit presque en entier le récit assez confus qu'en fait l'historien Froissard dans son livre II, chap. LV et LVI. Nous avons pris soin toutefois de mieux préciser les dates et les lieux, afin de le rendre plus clair.

des armes¹, reçut Enguerand avec une véritable affection de cœur. Il lui fit promettre de l'instruire dans l'art de la guerre, et de partager ce soin avec Olivier de Clisson. Le sire de Couci assista au sacre du nouveau monarque ; on le vit avec Clisson, Sancerre et La Trémouille, servir à cheval le roi dans la grande salle du festin. Il s'arracha promptement aux fêtes données à cette occasion, pour aller, comme négociateur, rendre de nouveaux services à l'État.

L'é comte de Buckingham, ne ramenant que 7 à 8,000 hommes harassés, découragés, fut très-mal reçu en Bretagne. La mort de Charles V avait changé la politique de Jean IV : « La haine et la rancune que j'avais pour le royaume de France, dit Montfort en apprenant le trépas du roi, est bien affaiblie de moitié ; tel qui hait le père, aimera le fils, et tel a guerroyé l'un, qui aidera l'autre. » Le conseil de Charles, informé de ces dispositions, fut d'avis d'envoyer sur-le-champ en Bretagne un homme assez habile pour les faire tourner entièrement au profit de la France. Le choix ne fut pas douteux : Enguerand partit en décembre 1380, avec des pleins-pouvoirs, afin de terminer les différends qui s'étaient élevés sous le règne précédent. Jean IV avait toujours eu pour intermédiaire

avec la France le terrible Clisson dont la morgue le blessait : il trouva dans le comte de Soissons un négociateur plus conciliant. Fier sans hauteur, magnifique sans ostentation, Enguerand savait soutenir l'honneur de son illustre maison sans froisser l'amour-propre d'autrui. Il régnait dans ses manières une grace, une douceur, une majesté, qui lui donnaient sur tous les autres hommes une supériorité marquée. Le siècle commençait à se dépouiller de sa rouille, déjà on devenait sensible au charme de l'éloquence : ce que Clisson n'avait pu obtenir par ses menaces, Couci l'obtint par ses discours. Le 15 janvier 1381, il fit avec Montfort, au nom du roi de France, un traité par lequel le duc se séparait entièrement de l'alliance de l'Angleterre, et consentait à rendre hommage au nouveau souverain ; mais, tandis que le comte de Soissons portait un coup si sensible à l'Angleterre en lui enlevant son plus fidèle allié, il apprit que la discorde régnait dans Paris. Les gens sages de la cour de Charles VI réclamaient à grands cris sa présence pour les aider à conjurer ce nouvel orage.

Louis d'Anjou, frère du roi défunt, avait été déclaré régent pendant la minorité de son neveu Charles VI : ce prince n'usa de sa puissance temporaire que pour lever des impôts ; cette

soif de l'or n'était pas naturelle aux hommes de cette époque, et surtout aux grands. Louis d'Anjou, magnifique et même dissipateur dans sa jeunesse, changea tout à coup; il entassait des richesses pour acheter des partisans dans le royaume de Naples, dont il venait d'être déclaré héritier par la reine Jeanne. Tous les moyens pour obtenir de nouvelles sommes lui parurent légitimes; il établit sur le commerce de Paris un impôt fort onéreux dont le produit, selon lui, devait servir à acquitter la solde arriérée de l'armée. Les Parisiens ne voulurent pas payer et se mutinèrent. Sur ces entrefaites Rouen se révolta également : la cour se vit obligée d'aller en Normandie pour conjurer l'orage. Pendant son absence Paris se mit en pleine rébellion; les troupes que l'on envoya contre les agitateurs furent repoussées ou se joignirent à eux. C'est au milieu de ces embarras que le sire de Couci arriva à Meaux, où se trouvait la cour; il apportait au roi le traité qu'il venait de conclure avec le duc de Bretagne. Le duc de Bourbon et les autres genssages du conseil le supplièrent d'aller essayer son éloquence auprès des Parisiens, comme il venait de le faire auprès de Montfort. Voici comment Froissard raconte cet épisode, liv. II, chap. LXXXIV :

« A donc s'en vint le sire de Couci, non pas à main armée , mais tout simplement avec les gens de son hôtel , puis se descendit à son hôtel ; il manda ceux qui de cette besogne se mesloient et qui avoient le plus avant , et leur remontra doucement et sagement qu'ils avoient mal erré de ce qu'ils avoient occis les officiers et les ministres du roi , rompu et brisé les prisons et délivré les prisonniers , et que se le roi vouloit ils seroient gravement amendés. Ils répondirent qu'ils ne vouloient ne guerre ne maltalent au roi leur sire ; mais ils vouloient que ces impositions et subsides fussent nulles à Paris ; et exemptés de telles choses , ils aideroient le roi d'une autre manière ; la mena si avant la chose par beau langage le sire de Couci , qu'ils se taillèrent à leur volonté à dix mille francs la semaine pour aider à payer avec les autres villes du royaume les soudoyers et gens d'armes de France. Sur cetui estat se départit d'eux le sire de Couci et retourna à Meaux , il montra ce traité. Le roi fut conseillé pour le mieux qu'il prendroit l'offre de Parisiens. Se retourna à Paris le sire de Couci et apporta , de par le roi , la paix aux Parisiens. »

L'esprit de rébellion s'était propagé jusque dans la fidèle Picardie ; Enguerand de Couci , le plus

grand feudataire de cette province, y vint en toute hâte ; il entra de force dans Péronne, dont on voulait lui fermer les portes ; il fit saisir les plus mutins, et ordonna qu'on instruisît leur procès ; mais il se borna à la simple forme, personne ne fut condamné à mort, à l'exception du seul Hennequin Doutart regardé comme le chef des rebelles. Cet homme, conduit au supplice, allait perdre la vie, lorsqu'une jeune fille qui s'était mêlée parmi les spectateurs *cria grace*, s'offrit à épouser Hennequin, et, aux termes des coutumes de Picardie, l'arracha par ce moyen au trépas (1).

Deux mois après la rentrée de Charles VI dans la capitale, le sire de Couci, veuf depuis deux ans de la fille d'Édouard III, se remaria en

(1) Voici la teneur des lettres de grace données en faveur de cet Hennequin :

« Hennequin Doutart a été condamné par nos hommes-liges jugeant en notre cour à Péronne, à être trayné et pendu, pour lequel jugement antérieur il a été trayné en une charrette par le pendeur jusqu'au gibet ; lui fit le hart au col, et alors vint icelle Jeannette Mourchon, josne fille née de la ville de Haimaincourt, en suppliant et requérant audit prévôt que ledit Doutart elle peust avoir en mariage en cas qu'il nous plairoit, pourquoi il fut ramené esdites prisons..... Par la teneur de ces lettres remettons, pardonnons et quittons le fait en cas dessus dict. »

secondes noces avec Elisabeth, fille de Jean I^{er}, duc de Lorraine. Il n'eut pas le loisir de goûter long-temps les charmes de sa nouvelle union, les alarmes de la guerre l'arrachèrent au repos qu'il ne connaissait que depuis deux mois.

Les Flamands venaient de se révolter contre leur souverain ; les peuples paraissaient si disposés à la rébellion que les princes devenaient solidaires les uns des autres ; il fut décidé que Charles VI volerait au secours de Louis de Mâle. La campagne de 1382 eut lieu. Toutes les chroniques attestent que le sire de Couci eut une grande part au succès de cette expédition, en secondant merveilleusement le connétable.

La veille de la bataille de Rosebec, Enguerand soupa avec le roi, honneur qu'il partagea avec le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, Clisson et Sancerre. Au moment de se séparer de ces généraux, Charles VI annonça à Olivier de Clisson que, d'après la décision prise dans le conseil, le lendemain, jour de la bataille, il resterait auprès de sa personne comme gardien fidèle, et que le sire de Couci exercerait la charge de connétable ce jour-là seulement, et dirigerait les mouvemens. On sait que le banneret breton réclama fortement contre cette décision, et qu'elle fut rapportée. Comment faut-il interpré-

ter cette résolution du conseil à l'égard de Clisson et de Couci ? Le roi voulait-il donner à Olivier un insigne témoignage de son estime en lui confiant la garde de sa personne ? ou bien, craignant sa fougue impétueuse, voulait-il l'enchaîner en l'attachant à des fonctions jusqu'alors inconnues, et mettre le commandement général dans les mains de Couci, dont le courage froid et réfléchi paraissait plus propre à diriger l'affaire ? Aucun historien n'explique les motifs qui engagèrent le roi à vouloir déléguer temporairement au comte de Soissons la charge de connétable. Enfin, Clisson l'exerça dans toute sa plénitude, et personne ne mit en doute que les succès obtenus dans cette journée mémorable ne fussent dus à ses sages dispositions et à son audacieuse valeur. De son côté Couci, en le secondant dignement, justifia la bonne opinion que l'on avait eue de son courage et de son habileté. Placé à l'aile droite, il exécuta simultanément le mouvement précipité ordonné par le connétable ; mouvement qui, en accomplissant cette partie du plan de Clisson, plaça en un instant les Flamands dans la position la plus fâcheuse ; il fit replier ses divisions sur le centre pour opérer sa jonction avec l'extrémité de l'autre aile, en passant entre la gauche

de l'ennemi et la montagne du Mont-d'Or ; par cette manœuvre on enveloppa les deux flancs et les derrières des Flamands, et l'on mit Artevelle dans l'impossibilité de regagner la position avantageuse qu'il avait imprudemment abandonnée.

Les Flamands, pressés de tous côtés, perdirent d'abord les distances qui séparaient leurs divisions, ensuite ils s'amalgamèrent confusément ensemble et se changèrent en une masse inerte incapable de faire rien de sage pour son salut. Couci les serrait pas à pas, sans chercher à pénétrer au milieu de cette forêt de piques; cependant il était à craindre que, par un mouvement désespéré, les Flamands ne rompissent eux-mêmes la muraille de fer qui les entourait. Couci, s'apercevant que la pesanteur de cette masse menaçait le front de bataille des Français, exécuta avec précision l'ordre que Clisson venait de lui donner d'ouvrir une issue aux Flamands. Ceux-ci s'y précipitèrent en foule, Couci les laissa gagner la plaine, et lorsqu'ils y furent engagés, il partit à la tête de la cavalerie, fondit sur eux et les tailla en pièces. Des chefs intrépides rallièrent quelques milliers de Flamands et voulurent défendre l'entrée d'un village où se trouvait Piètre Dubois avec 4,000 hommes de troupes

fraîches ; ils croyaient y trouver un refuge. Enguerand et le duc de Bourbon les culbutèrent et les dispersèrent tous ; Couci ne rejoignit que le lendemain le quartier-général (1).

La mutinerie des Parisiens, qui s'étaient soulevés au moment où l'on entrait en campagne, empêcha le roi de poursuivre en personne ses succès ; il laissa une partie de son armée dans Ypres, Menin et Courtrai, et revint en toute hâte à Paris. Couci l'y suivit. On a vu précédemment que Charles VI déploya une grande sévérité envers les rebelles ; grâce à l'énergie employée dans cette occasion, tout rentra dans l'ordre. Il fallut penser ensuite à continuer l'expédition de Flandres.

La nouvelle de la victoire de Rosebec avait alarmé la cour d'Angleterre. Le conseil de Richard équipa sur-le-champ une flotte qui porta à Anvers une armée de 15,000 hommes, commandée par le comte de Beaumont et par Cawerlhy. L'arrivée de ces troupes releva le courage des Flamands ; ils reprirent l'offensive, et Louis de Mâle se trouva dans une position presque aussi fâcheuse qu'avant la bataille de Rosebec. L'honneur de la France se trouvait intéressé à termi-

(1) Voyez la Vie de Louis de Clermont.

ner cette entreprise. Charles VI quitta de nouveau Paris avec l'élite de la noblesse, et rentra en Flandres (mars 1383) sans résistance, et enleva, après un siège meurtrier, la ville de Bergues; il investit ensuite Bourbourg, un des boulevards des rebelles. Son armée se grossit d'un grand nombre de nobles de divers pays de l'Europe : le bruit des premiers succès obtenus en Flandres avait enflammé leur ardeur; ils accoururent pour partager les dangers et la gloire que promettaient de nouveaux succès. On distinguait parmi eux les deux fils du duc de Lorraine, le duc de Bar, le comte de Savoie, le duc de Bavière, Sanche de Castille etc., tous dans l'appareil le plus fastueux; mais Couci les effaçait en magnificence. « Là fut le sire de Couci (dit Froissard, liv. II, chap. CXLII) et ses états, voulouties vu et recommandé, car il avoit coursiers parés et armés, et goussures des anciennes armes de Couci et aussi de celles qu'il portoit alors, et là étoit le sire de Couci monté sur un coursier bien à main, qui chevauchoit de l'un à l'autre, et moult bien lui avenoit de faire ce qu'il faisoit, et tous ceux qui le voyoient le prioient et l'honoroient pour la faconde de lui. » C'est à l'occasion du siège de Bourbourg que les historiens de cet âge parlent pour la pre-

mière fois très-clairement des canons nouvellement inventés. Une vigoureuse décharge mit le feu à la ville, et fut suivie d'un assaut que la nuit vint interrompre. Le lendemain était dimanche, jour où l'on ne se battait pas ; il se passa en joutes. Le lundi les Anglais rendirent Bourbourg, et l'on convint de les laisser sortir de la Flandres sans les inquiéter. Le roi entra dans la ville avec Couci et une partie de l'armée, il s'y commit quelques désordres inséparables de la prise d'une place. A ce sujet la chronique de ce pays raconte, entre autres merveilles, que des soldats entrèrent dans l'église cathédrale pour piller ; l'un d'eux monta sur l'autel et voulut enlever une pierre précieuse de la ceinture de la Vierge, mais, au même instant, la statue fit un mouvement si violent que le soldat tomba sur les dalles et se tua : un autre voulut commettre le même sacrilège, mais à peine sa main touchait-elle l'image sainte, que toutes les cloches de l'église sonnèrent à la fois avec un grand fracas, sans que personne les fit mouvoir. Ce miracle, continue la chronique, arrêta le pillage.

Le roi quitta l'armée pour revenir à Paris : le sire de Couci resta en Flandres pour se mettre en possession des principales villes au nom du souverain. Une paix définitive fut signée entre

la France et l'Angleterre ; mais telle était la réputation de Couci, tel était le prix qu'on mettait à ses services, que la fin de la guerre n'était pas pour lui le moment du repos ; il fut appelé par Charles VI, qui le chargea d'aller au secours de son oncle le duc d'Anjou déclaré roi de Naples.

Louis d'Anjou, deuxième fils de Jean II, fut un des otages de son père, mais il quitta Londres malgré la foi jurée, et revint furtivement à Paris, alléguant pour excuse que lorsqu'on saurait les motifs de son retour, on l'approuverait. Le public attendit long-temps ces motifs, et ne les connut jamais. Son père fut très-irrité de sa conduite. Pendant tout le règne de Charles V, Louis d'Anjou se montra courageux, libéral, magnifique, rendit d'éminens services à l'Etat, soit en gouvernant le Languedoc, soit en défendant la Guienne contre les Anglais ; mais, par malheur pour lui et pour la France, ces qualités brillantes lui gagnèrent l'affection de Jeanne I^{re}, reine de Naples et comtesse de Provence, si célèbre par ses malheurs et par ses fautes. Veuve de quatre époux et sans enfans, elle adopta d'abord pour fils Charles de Durazzo ; indignée de voir ce prince ourdir des trames contre sa vie, pour jouir un peu plus tôt de la toute-puissance, elle changea ses dispositions, et d'a-

près les conseils de Clément d'Avignon, elle fit, le 23 juin 1380, Louis d'Anjou son héritier universel. Celui-ci n'accepta pas d'abord l'adoption de Jeanne de Naples, malgré les pressantes sollicitations de Clément d'Avignon, qui, en plaçant sur le trône un prince français, espérait obtenir par ce moyen assez d'influence en Italie pour se faire reconnaître pape à Rome, et exclure de Saint-Pierre Urbain VI, son compétiteur. Cette affaire resta en suspens près de deux ans. Louis d'Anjou, qui s'était fait à l'idée de porter une couronne, se prononça enfin pour l'acceptation, contre l'avis de tous les princes de la maison de France; il ne se dissimulait pas les difficultés qu'il aurait à surmonter pour entrer en possession d'un pareil héritage. Il mit l'ardeur la plus vive à préparer les moyens d'accabler ses rivaux, et c'est pour arriver à ce résultat qu'il se montra si avide d'argent pendant sa régence : injustices, exactions, rien ne lui coûta pour se procurer des fonds suffisants; ce prince, que l'on avait surnommé *la Joie de la France*, ruina le royaume, et commença le premier à creuser le gouffre où elle pensa s'abîmer quelques années après (1).

(1) Avant que l'ambition se fût emparée de Louis d'An-

Huit mois après l'acceptation définitive du duc d'Anjou, on apprit que Jeanne I^e courait le plus grand danger. Charles de Durazzo, regardant son adoption comme la seule légitime, voulut forcer la reine à rétracter l'autre, et sur son refus, il vint l'assiéger dans Naples, où il s'é-

jou, avant cette funeste donation de la reine Jeanne, ce prince s'était montré sous les apparences les plus favorables; ceci est incontestable, c'est donc à tort que Froissard se sert d'expressions odieuses lorsqu'il s'agit de ce prince. Le Journal de l'évêque de Chartres, chancelier du duc, nous explique la cause singulière du ressentiment de Froissard:

« Le dit jour 12 décembre 1381 furent scellées deux lettres doubles d'une teneur et forme faisant mention que Mgr. le duc d'Anjou avoit fait prendre et retenir par devers lui pour faire sa volonté en ce qu'il lui plaira cinquante-six quayers (cahiers) que messire Jean Froissart, prêtre recteur de l'église de Leseines près Mons en Hainaut, avoit fait écrire, faisant mention de plusieurs et diverses batailles, besognes et faits-d'armes au royaume de France au temps passé; lesquels cinquante-six quayers de romans et chroniques le dit messire Jean avoit envoyés pour enluminer à Guill. Bailly, enlumineur, et lesquels messire Jean se proupousoit d'envoyer au roi d'Angleterre, adversaire du royaume de France. » L'historien ne pouvait pardonner cette saisie de ses œuvres, et dans ses nouvelles compositions il s'en vengea en déversant le blâme sur le duc d'Anjou.

tait ménagé beaucoup de partisans. A cette nouvelle, Louis d'Anjou ne balança pas à voler au secours de sa bienfaitrice. Il prit le titre de prince de Calabre, affecté à l'héritier présomptif du trône de Naples, et partit de Paris le 15 juin 1382, la même année que fut gagnée la bataille de Rosébec ; il emportait avec lui des sommes immenses, et menait à sa suite près de 3,000 soldats : il s'arrêta quelques mois dans ses domaines d'Anjou, pour y faire des levées. Arrivé à Avignon le 22 février, il y trouva le comte de Caserte et Juan de Costanza, envoyés de la reine, qui le pressèrent de partir sur-le-champ. Le duc ne voulut pas entrer en Italie sans connaître les véritables sentimens des Provençaux, dont il devenait le souverain par l'adoption de Jeanne. Il arriva à Aix au mois d'avril suivant ; il y réunit les états de la province. La noblesse ne se déclara pas d'abord en sa faveur ; elle voulut lui contester ses droits : mais il trouva un puissant appui dans les premiers seigneurs du pays, c'étaient les Forbin, les Dagoult, les Labarben. Celui qui le servit le mieux fut Reforciat, chef de l'illustre maison de Castellane : ce seigneur se montra le plus chaud partisan de la reine Jeanne, non qu'il fût guidé par un esprit de soumission, car lui et ses de-

vanciers se firent toujours remarquer par une humeur extrêmement indépendante. Leurs ancêtres avaient conquis le tiers de la Provence sur les Sarrasins, et l'avaient défendue contre les efforts des infidèles ; à ce titre, ils refusaient de rendre hommage de vassal aux souverains de ce pays ; Jeanne de Naples, loin de vouloir les y contraindre, accorda de nouveaux privilèges à Reforciat I^{er} (1), qui, par reconnaissance, embrassa avec enthousiasme le parti de la reine. D'ailleurs, il entra dans les devoirs d'un preux chevalier de défendre une femme opprimée. Grace aux soins de Reforciat de Castellane, l'opposition qu'on avait montrée d'abord contre Louis d'Anjou cessa peu à peu (2) ; la noblesse provençale lui promit de grands secours. 1,500 chevaliers demandèrent à marcher sous ses bannières, pour aller délivrer leur souverain qu'ils adoraient ; mais au moment où l'armée se mettait en marche, on apprit que Jeanne avait cessé de vivre. Charles de Durazzo s'était rendu maître de Naples, et d'après ses ordres la reine fut étouffée entre deux oreillers dans le château de l'OEuf. On accusait cette princesse

(1) Histoire de la noblesse de Provence, t. 1, p. 234.

(2) Histoire de Provence, par Bouche, liv. vii.

d'avoir fait périr de la même manière André de Hongrie, un de ses époux.

Louis d'Anjou, apprenant cet attentat, envoya de suite un cartel à Durazzo pour venger sa bienfaitrice. Il s'empressa de revenir à Avignon, désirant être sacré par le pape. Clément le proclama roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, le 30 mai 1383. Il y avait quelques mois qu'Urbain VI, pape de Rome, avait couronné avec beaucoup de pompe Charles de Durazzo, comme légitime successeur de Jeanne I^{re} (1). Ainsi, deux pontifes dont l'autorité était contestée faisaient des rois dont les droits reposaient sur des bases encore plus frêles.

Louis d'Anjou franchit le Var à la tête d'une armée de 30,000 hommes, et entra dans le Piémont. Il écrivit aux Florentins pour se les

(1) Urbain eut à se repentir dans la suite de cet acte de complaisance : Durazzo le paya d'ingratitude. Le pontife courroucé vint à Naples, et voulut tenter l'opinion du peuple en faveur de son neveu Buttillo qu'il voulait mettre sur le trône à la place de Durazzo ; celui-ci s'indigna ; la rupture devint éclatante. Le pape excommunia Charles et se retira à Nocera ; son ennemi vint l'y assiéger et mit sa tête à prix pour 10,000 florins d'or. Pendant le siège Urbain VI se mettait trois ou quatre fois le jour à l'une des fenêtres du château avec un cierge et une clochette, et excommuniait chaque fois les assiégeans.

rendre favorables. La république répondit qu'elle désirait rester neutre dans cette querelle (1); mais, effrayée à l'approche des Français, elle envoya des ambassadeurs pour faire des protestations d'attachement. Louis d'Anjou, satisfait de cette démarche, n'entra même pas dans Florence; il traversa la Romagne, la Marche d'Ancone, les Abruzzes, et menaça les frontières du royaume de Naples. La nouvelle de son arrivée y jeta l'épouvante. Dans cette situation critique, Charles de Durazzo eut l'adresse d'entraîner dans son parti la république de Florence, qui naguère s'était liée d'intérêt avec son rival; il sut aussi gagner à sa cause les princes de Piombino et ceux de la maison d'Est. Louis, ne pouvant faire face lui seul à tant d'ennemis, envoya supplier Charles VI, son neveu, d'envoyer en Italie un corps de troupes assez fort pour occuper dans le nord les coalisés, pendant qu'il irait attaquer Naples. L'honneur de la maison royale, autant que celui de la nation, commandait de secourir un prince français: c'est alors que le sire de Couci reçut la mission de conduire en Italie de nouvelles forces pour favoriser les opérations de Louis. L'amour de la gloire, le désir

(1) Aretino, liv. ix, p. 183.

de courir de brillantes aventures, réunit sur-le-champ sous ses bannières une foule de nobles. Il rassembla dans le midi du royaume 12,000 chevaux et 4,000 archers, entra en Italie en suivant la route que Louis d'Anjou avait tenue (1). Arrivé dans le voisinage de Milan, il trouva les ambassadeurs du vieux Bernabo qui, ayant déjà éprouvé sa valeur et craignant de s'attirer sa colère, lui envoyait des présents et des vivres avec de nouvelles assurances de l'amitié la plus sincère.

Enguerand laissa reposer quelque temps ses troupes dans le Milanais; sortant ensuite de la Lombardie, il se dirigea vers Plaisance, et arriva sur le territoire de la république de Florence, s'empara de quelques places fortes et établit ses quartiers à Sienne, en laissant derrière lui 3,000 hommes pour conserver les communications. Il menaça la république de commencer contre elle une guerre suivie, si elle

(1) L'anno seguente (1324) un' altra compagnia di Franzesi, passando l'Alpi per medesimo cammino che l'altra, venne in Italia in supplemento e favor del duca d'Angio. Era capitano di questa gente uno Emghierano (Enguerand) Franzese, signor potente a casa sua e famoso nell'arte militare, e passava questo esercito il numero dodici mila cavalli. (Aretino, Historia di Venetia, 1561, in-4°, lib. ix, p. 184 bis.)

ne payait pas d'abord une forte contribution, en punition d'avoir violé les promesses faites à Louis d'Anjou, et si elle n'abandonnait pas à l'instant les intérêts de Charles de Durazzo. Les Florentins refusèrent de souscrire à ces conditions; Enguerand se mit en devoir d'exécuter ses menaces. Il investit Arezzo, la ville la plus importante de la république après Florence, et trouva moyen de se ménager des intelligences dans la place; non content de cet avantage, il eut encore recours à la ruse; il tendit aux Florentins un piège qui réussit au-delà de ses espérances : après une tentative qu'il savait devoir être sans résultat, il feignit de lever le siège en se dirigeant vers Pérouse; mais lorsque la nuit fut venue, il rebroussa chemin et attaqua les murailles sur trois points. Couci dirigea lui-même une troupe choisie vers la porte principale, et malgré des obstacles qui paraissaient insurmontables, il s'en rendit maître, entra dans la ville à la lueur des flambeaux, et combattit long-temps dans les rues; enfin, avant le lever de l'aurore, il se trouva maître d'Arezzo, à l'exception de la citadelle où l'élite de la population s'était réfugiée. La prise de cette place porta la consternation dans Florence. Cette république, tremblant pour elle-même, avisa aux moyens

de calmer le ressentiment des Français, lorsque ce jour-là même arriva la nouvelle de la mort de Louis d'Anjou. Ce prince avait commencé par remporter de grands avantages; l'importante ville d'Aquila lui avait été livrée par Romandicio Caldero; il avait pris d'assaut Nola et Matolone; d'autres places se soumirent à la première sommation. Il trouva de grands secours dans les anciennes familles françaises venues à Naples avec Charles d'Anjou, et restées en Italie depuis cette époque. Les chefs de ces familles étaient alors Maifroi, Chiaramonte (Clermont Tonnerre), Colla Brancazzio (Brancas), Jean Alneto (d'Aulnoy), Jacques de Caldorna (Candelolle), François Caetano (Caetan), comte de Fondi; Paul de Canselmo (Cantelme), Baltazar Cossa (de Cossé), Jean Galgoto (Galiot), Jean Janvero (Jean Janvre, sire de la Bouchetière), Jean de Lautrico (Lautrec), comte de Mirabella, Pierre Lhospitaleto (l'Hospital), comte de Galluci (1). Toutefois les deux familles françaises de Pagan et Saint-Sevrain se déclarèrent en faveur de Durazzo. Les anciens amis de la reine accouraient dans le camp de Louis d'Anjou. On dis-

(1) L'Hermitte de Soliers, Histoire des grandes familles de Provence.

tinguait parmi eux Gilbert Filiarini, André Carraffa, Serge Carracioli, seigneur de Capoue, François de Ratta, grand connétable : tous ces seigneurs disaient au prince français que s'il pouvait jeter dans Naples quelque argent parmi le bas peuple, cette grande ville serait obligée de se rendre. Louis d'Anjou, à qui l'arrivée de sommes considérables était annoncée, promit beaucoup : il trouva sur sa parole quelque argent, mais pour peu de jours seulement. Cependant le temps se passait, l'armée française se fondait insensiblement, et plus le combat devenait nécessaire, plus Charles de Durazzo apportait de soin à l'éviter. Le duc désespéré envoya un nouveau cartel à son compétiteur ; c'était le huitième qu'il lui adressait : l'Italien accepta cette fois. On convint du jour, du lieu, et on prépara la lice ; les juges du camp furent désignés. Enfin, le moment si ardemment désiré arriva ; Louis se rendit avec 100 chevaliers auprès de Bari, où la rencontre devait avoir lieu ; mais les hérauts du camp appelèrent inutilement Charles de Durazzo (1). Alors Louis d'Anjou le

(1) Il semblait qu'il fût de la destinée du royaume de Naples d'être le prix d'un combat singulier. Cent ans, auparavant (1283), Charles, chef de la première maison d'Anjou, et frère saint Louis, proposa au roi d'Aragon son

fit déclarer solennellement *déloyal et discourtois*; son rival riait de cette sentence : il n'avait accepté le défi que pour exaspérer le prince français et gagner du temps. Au même instant où le duc apprenait qu'on s'était joué de sa bonne foi, un messager arrivant de Venise l'instruisit que son chambellan, Pierre de Craon (1), avait dissipé en folles dépenses, dans cette ville, les sommes qu'il apportait à son maître. Louis se voyait enlever sa dernière espérance; l'argent sur lequel il comptait pour satisfaire aux emprunts contractés avait été dissipé. Les soudoyés espagnols, génois, italiens, voyant l'embarras dans lequel la conduite de Craon jetait Louis d'Anjou, passèrent dans le camp ennemi. Le découragement s'empara alors de ce prince; il donna pour apaiser ses créanciers tout ce qu'il possé-

compétiteur de décider la querelle par un combat à outrance. Les circonstances furent semblables à celles de 1384. Bordeaux avait été indiqué pour le lieu de la rencontre; Charles d'Anjou y arriva avec 100 chevaliers provençaux parmi lesquels on distinguait Raimond d'Agoult, Jean de Barras, le sire de Vintimille, Fouquet de Pontèves, Rostain de Pontèves, Guillaume de Villeneuve, Jean de Glanvez, Pierre de Blacas, Puget de Fos, Boniface de Castellane, etc. : Charles d'Anjou et ses chevaliers attendirent vainement; le roi d'Aragon ne parut point.

(1) Le même qui depuis assassina le connétable de Clisson.

dait, ses pierreries, le diadème qu'il apportait de Paris pour son couronnement, et même sa cuirasse. On vit ce prince jadis si magnifique, on le vit, disons-nous, couvert d'une cotte d'armes de toile sur laquelle on avait grossièrement peint les insignes de la royauté; il ne lui restait pour toute richesse qu'une tasse d'argent, présent d'Édouard III, et pour nourriture du pain d'orge. Son ame ne put supporter un revers aussi éclatant, il tomba dans l'abattement; la vue de ses compagnons d'armes mourant de misère le réduisit au désespoir; il appelait la mort à son aide, elle exauça ses vœux; il expira à Biseglia, non loin de Bari, le 21 septembre 1384 (1), ayant porté treize mois le vain titre de roi de Naples, léguant à la maison de France ses prétentions à un trône qu'il n'avait point occupé, héritage fatal qui fut la cause des guerres désastreuses entreprises par Charles VIII et Louis XII (2).

(1) Mézerai fait mourir ce prince le 10 octobre 1383, Froissard en décembre 1384, les *Annales d'Anjou* le 19 septembre 1385, l'*Art de vérifier les dates* le 21 septembre 1384. Nous avons adopté cette dernière époque, parce qu'elle s'accorde avec celle des historiens italiens, Summunte, Arcino, Muratori.

(2) Il est à remarquer que toutes les querelles élevées en Europe dans le quatorzième siècle eurent pour origine les

Charles de Durazzo, généreux par calcul, prit le deuil de son rival, et voulut que sa cour et son armée le prissent également; il lui fit faire des obsèques magnifiques, et envoya son corps à la duchesse d'Anjou dans un coffre de plomb.

Le sire de Couci regarda d'abord la nouvelle de la mort de Louis comme une ruse employée pour l'engager à lever le siège de la citadelle d'Arezzo; il n'en poussa pas moins les opérations avec une ardeur incroyable, *con incredibile ardir si combatava* (Aretino). Il acquit bientôt la triste certitude du trépas du prince, et il se trouva, quoique vainqueur, très-embarrassé sur la conduite qu'il devait tenir. Les Florentins lui représentaient que la mort de Louis d'Anjou terminant pour le moment la querelle, sa présence

droits légués par des femmes. Édouard III réclamait la couronne de France par sa mère, Charles-le-Mauvais la réclama quelque temps également par sa mère; le duc de Bourgogne réclamait l'héritage de Louis de Mâle par sa femme, le duc d'Anjou la couronne de Naples par sa mère adoptive; Enguerand de Couci porta la guerre en Autriche pour recouvrer l'héritage de sa mère; le duc de Lancastre s'intitulait roi de Castille, comme héritier de Pierre-le-Cruel par sa femme, fille de ce prince. Lancastre avait vu la catastrophe de Louis d'Anjou; il ne s'en engagea pas moins dans une entreprise semblable : les malheurs d'autrui ne désabusent pas plus les rois que les autres hommes.

n'était plus nécessaire en Italie; ils demandaient de rentrer en possession d'Arezzo, offrant de payer une partie des frais de la guerre, de signer un traité d'alliance, dans lequel ils s'engageaient à défendre de tous leurs moyens, et lorsqu'ils en seraient requis, les intérêts des enfans de Louis d'Anjou. Le sire de Couci accepta ces propositions; mais il demanda qu'au préalable la citadelle se soumît, jurant sur l'honneur de la rendre lorsqu'il y aurait planté ses étendards. Le château lui fut remis, et, suivant sa promesse, il l'abandonna après avoir laissé flotter un jour entier la bannière de France. Les Florentins, pénétrés de reconnaissance pour sa loyauté, de respect pour ses vertus, exécutèrent rigoureusement les clauses du traité; ils payèrent les frais de l'entreprise, et fournirent abondamment des vivres aux Français. Après quinze jours de repos, le sire de Couci forma de nouveau ses divisions, et se dirigea vers Bari, ayant à cœur de recueillir les tristes débris de l'armée de Louis d'Anjou; mais il trouva le passage gardé par Ancut, cet ancien partisan anglais avec lequel il avait fait la guerre douze ans auparavant dans les mêmes lieux, sous les bannières d'Amédée de Savoie. Ce chef de bandes s'était mis au service de Durazzo, qui lui avait donné comme

solde la rançon des chevaliers français et provençaux venus dans le royaume de Naples avec son rival, et qui cherchaient avec peine à rentrer dans leur patrie. Redoutant la valeur désespérée de ces preux, Ancut n'osa pas les attaquer de front; il se contenta de les suivre dans leur retraite en les harcelant. Le sire de Couci l'attaqua avec impétuosité, le battit, dispersa ses troupes, et arracha de ses mains les prisonniers qu'il avait déjà faits; ralliant ensuite le plus de chevaliers qu'il put, il reprit avec eux le chemin de la France; mais il n'eut pas la satisfaction de les ramener tous, quelques divisions détachées dans les Arbruzzes n'ayant pu le joindre. On vit long-temps sur le chemin de l'Italie des gentilshommes français presque nus, qui tâchaient, en mendiant, de regagner les frontières de leur pays. Cette fatale expédition de Louis d'Anjou coûta 30,000 hommes et des sommes considérables.

Enguerand traversa en maître la moitié de l'Italie; il arriva à Milan au moment où le vieux Bernabo voulait frustrer son neveu de l'héritage de son père Galéas Visconti. Couci prit la défense de l'opprimé, et devint l'arbitre de cette puissante famille. Enguerand fit promettre à Mathieu II Visconti, que pour prix du service qu'il venait

de lui rendre, il se montrerait dans toutes les circonstances l'allié fidèle de la France. Un an après le départ de Couci (1385), Bernabo, ayant voulu empoisonner Visconti dans un repas, s'empoisonna lui-même avec ses deux fils; il laissa 800,000 écus d'or et la charge de sept chariots de vaisselle, fruit de ses rapines. Visconti, paisible possesseur d'états florissans, songea à s'acquitter de la dette qu'il avait contractée envers la France; il donna au duc d'Orléans, frère de Charles VI, sa fille Valentine, réputée la femme la plus accomplie de l'Italie, avec 300,000 florins et la ville d'Asti pour dot.

Le comte de Soissons ramena son armée dans le comtat Venaissin, et passa dans la Provence(1); agissant dans ce pays comme il venait de le faire dans le Milanais, il soutint les droits du fils de Charles d'Anjou. Sa prudence et son énergie, secondées puissamment par les maisons de Castel-

(1) Froissard, Mézerai et les historiens modernes qui les ont copiés, assurent que le sire de Couci s'arrêta à Avignon, et qu'il n'entra pas en Italie. Les détails que nous venons de donner sur son expédition contre la république de Florence sont la traduction littérale du ix^e livre de l'Aretino, écrivain fort exact et très au courant des affaires de son pays. Summonte et Muratori confirment de leur côté, dans l'Histoire de Naples, ce que nous avons emprunté à l'Aretino.

lane et de Forbin, dissipèrent la ligue formée pour faire passer la Provence sous la domination étrangère. Ainsi, grace à ses soins, la possession de ces belles contrées fut assurée à la maison de France. Après quelque séjour à Aix, il prit le chemin de Paris, ramenant les chevaliers et écuyers bourguignons, normands et picards. Charles VI, pour témoigner au sire de Couci sa reconnaissance d'avoir si bien défendu en Italie l'honneur du royaume, et dans la Provence les intérêts de sa famille, lui conféra la charge de grand bouteiller, vacante par la mort du comte de Saarbruk : c'était une des cinq grandes charges de la couronne. Le grand bouteiller pouvait disputer le pas au connétable, et présidait de droit la chambre des comptes. Les rois ne la conféraient ordinairement qu'à ceux dont les talens administratifs, les connaissances dans les lois et dans les coutumes, étaient généralement reconnus. Les archives de la cour des comptes font voir que le sire de Couci exerça souvent les droits extraordinaires de sa charge, principalement dans les années 1387 et 1388.

LIVRE III.

Enguerand de Couci accompagne l'amiral Jean de Vienne en Écosse. — Il pénètre dans le nord de l'Angleterre et y porte la terreur. — Campagne de Gueldres. — Enguerand de Couci refuse l'épée de connétable après la disgrâce de Clisson.

Nous avons vu dans la vie d'Olivier de Clisson comment l'expédition d'Angleterre échoua par les retards du duc de Berri; il ne dépendit pas du sire de Couci qu'elle ne fût couronnée de succès. On avait décidé dans le conseil que l'on ferait passer en Écosse un des grands officiers de la couronne avec 6,000 hommes pour aller faire une expédition en Angleterre par le Northumberland, et attirer sur ce point toutes les forces de Richard, pendant que le connétable, avec l'armée principale, aborderait sur les côtes méridionales. Le sire de Couci, ne respirant que l'amour du bien public, fit abnégation de tout amour-propre pour ne consulter que l'intérêt général; il consentit à faire cette campagne comme lieutenant de l'amiral

Jean de Vienne, quoiqu'il eût tout récemment en Italie commandé en chef, et avec succès, une armée de 20,000 hommes.

Jean de Vienne passait pour un homme avantageux, entreprenant, et avide de renommée. En qualité d'amiral, il avait le droit de réclamer le commandement de toutes les expéditions d'outre-mer. On ne le lui contesta point dans la circonstance présente; mais le conseil, redoutant son caractère léger, mit auprès de lui le sage Couci pour modérer sa fougue et arrêter ses écarts. Dès le mois d'avril 1385, la flotte se trouva réunie dans le port de l'Écluse. L'amiral se rendit dans cette ville avec 1,500 chevaliers, 3,000 arbalétriers et 1,500 gros varlets. Parmi les bannerets on distinguait, après Enguerand de Couci, Geoffroi Charni qui avait déjà fait le voyage d'Écosse, les sires de Grandpré, de Verdenay, de Sainte-Croix, de Montberay, d'Espagny, Gerard de Bourbonne, Gui d'Hetz, Florimond de Quissy, de Marnel, Veleran de Renneval, de Beausang, d'Yvri, de Ferrières, de Perceval, Bracquemont, de Croy, de Grancourt.

Aucuns chevaliers ni autres n'amenèrent de chevaux, dit Froissard : était-ce à cause de la difficulté de les embarquer, ou bien espéraient-ils en trouver en Écosse de meilleurs et de mieux

acclimatés? L'amiral apporta beaucoup d'argent, destiné à faire subsister son armée sans être à charge au pays; il emporta aussi des armures complètes pour 6,000 hommes et des harnachemens pour 2,000 chevaux. Ces derniers objets venaient de Flandres, où on les confectionnait beaucoup mieux que partout ailleurs; quant aux armes, on les avait prises en France : nos manufactures, surtout celles de Toulouse et de Bordeaux, passaient pour les meilleures de l'Europe. Les Parisiens avaient été forcés de rendre leurs armes après la rébellion de 1382; six mille de leurs armures gardées en dépôt au château de Beauté furent données à l'amiral.

Un pareil rassemblement d'armes, d'hommes et de vaisseaux devait nécessairement alarmer la cour d'Angleterre. Richard fit garder le détroit par des forces navales. Il y avait dans la flotte anglaise des navires construits avec du bois très-sec, et chargés de mixtions de charbon et de poix résine. On les destinait à incendier les vaisseaux français (1); c'étaient les brûlots de cette époque. Enfin l'armée voulut mettre à la voile le 20 mai, époque où la trêve expirait; mais au moment de l'embarquement

(1) Froissard, liv. 11. — L'anonyme de St.-Denis.

les vents les plus impétueux se firent sentir, des tempêtes vinrent assaillir les vaisseaux jusque dans le port de l'Écluse. L'intrépide Jean de Vienne, pressé d'arriver en Écosse, voulait braver la fureur des flots; mais la mer en courroux était un spectacle si nouveau pour ses soldats et même pour la plupart des chevaliers, qu'ils refusèrent de quitter la terre, disant que le ciel se prononçait contre cette entreprise. Rien ne put dissiper ces terreurs; les prières, les exhortations furent inutiles. Enfin la mer parut se calmer, et Jean de Vienne profita de ce moment favorable; il fit célébrer la messe sur le rivage, et bénir les vaisseaux en présence de l'armée rangée en bataille; puis se portant au front de la ligne, il adressa aux bannerets et chevaliers une harangue courte et énergique: à peine en eut-il prononcé les derniers mots qu'il s'enfonça dans la grève, arriva au vaisseau amiral, monta précipitamment sur le pont, et, du haut du tillac, appela ses compagnons d'armes en invoquant le Dieu des armées et la divinité tutélaire de la France. Ce mouvement théâtral produisit son effet; chefs et soldats se précipitèrent à l'envi vers la flotte; l'embarquement se fit avec rapidité, on leva l'ancre, et l'escadre vogua majestueusement au large. Après dix jours de navigation, on arriva

en vue des côtes d'Écosse. La satisfaction de l'armée était inexprimable. On craignait que le pilote de l'amiral ne se fût trompé en signalant la terre de l'antique Calédonie : un chevalier d'Anjou, nommé Aubert, qui, l'année précédente, était venu dans ce pays, s'offrit à vérifier si le pilote ne se faisait pas illusion, et, pour mieux juger de la configuration du continent que l'on apercevait, il monta tout armé jusqu'à l'extrémité du grand mât. « *Écosse! Écosse!* s'écria-t-il; mais, en battant des mains pour témoigner sa joie, il abandonna le mât, perdit l'équilibre, et tomba dans la mer.

Les Français abordèrent à Norbevik. Aussitôt qu'il eut pris terre, l'amiral renvoya la flotte afin d'ôter à ses soldats l'espoir et la possibilité de revenir en France, avant d'avoir rempli la mission dont ils s'étaient chargés : César avait agi de même.

L'amiral et le sire de Couci quittèrent le jour même Norbevik; ils arrivèrent le surlendemain, sur deux colonnes, à Edimbourg où ils furent reçus par les comtes de Douglas et de Murray. Le roi, Robert II, habitait alors Kowistrum, un des points les plus septentrionaux du royaume.

L'Écosse était le pays le plus pauvre et le plus sauvage de l'Europe. Les habitans vivaient la

plupart avec leurs troupeaux au milieu des forêts; les premières commodités de la vie leur étaient inconnues, et ce fut avec beaucoup de peine que les Français trouvèrent des vivres et des gîtes. Ils reçurent des Écossais un accueil très-froid auquel ils ne s'attendaient pas. Robert II, en appelant des étrangers à son secours, avait consulté sa politique plutôt que ses sujets; l'arrivée des Français mécontenta toutes les classes; ces 6,000 hommes se trouvèrent fort en danger au milieu d'une population farouche, ils eurent besoin de se garder contre les embûches de ces insulaires; en peu de jours l'armée perdit une centaine d'hommes massacrés dans les marais. Jean de Vienne voulait user de la force pour venger de tels outrages, mais Enguerand modéra son ressentiment. « Vous retirerez plus tard, disait Couci, les fruits de votre patience, et à l'aide de ces sauvages alliés, nous porterons l'effroi jusqu'au milieu de l'Angleterre ». L'amiral se rendit à ces sages avis. Il fut obligé d'attendre pendant trois semaines le roi d'Écosse. Enfin Robert arriva à Édimbourg avec ses fils; l'équipage rustique de ce roi pasteur et de sa suite contrastait avec la somptuosité militaire des nobles de France. L'amiral et le sire de Couci dirent à ce prince que s'il voulait que

l'armement du roi Charles VI, son fidèle allié, ne fût pas en pure perte, il fallait attaquer sur-le-champ Richard II sans lui laisser le temps de se mettre en défense. Robert goûta ce conseil, mais avant d'ordonner les levées il exigea au préalable un subside assez considérable. Jean de Vienne n'était pas préparé à cette demande ; néanmoins il paya sur-le-champ une partie de la somme, en prenant l'engagement de solder le restant dans un court délai ; Robert II ordonna la levée. Les chefs de tribus allèrent rassembler leurs compatriotes au son du cornet, et dans moins d'une semaine 20,000 hommes sortirent des forêts, des montagnes, des marais, et arrivèrent dans les environs d'Edimbourg, où se trouvaient déjà réunis 10,000 vieux soldats aguerris ; ces derniers formaient les forces militaires permanentes du royaume : le comte de Douglas les commandait. Ce seigneur possédait en Angleterre et en Flandres des terres dont les revenus surpassaient de beaucoup ceux de Robert II. L'amiral donna les 6,000 armures complètes qu'il avait apportées de France ; ceux des Écossais que l'on couvrit ainsi de fer furent destinés à marcher les premiers avec les Français pour pénétrer en Angleterre. Trois fils du roi, les comtes de Dou-

glas et de Murray marchèrent avec eux; le reste de l'armée devait rester sur les frontières du royaume, et n'avancer dans le pays ennemi que dans le cas où le premier corps obtiendrait de grands succès. L'amiral s'ébranla le premier à la tête de 6,000 hommes, le sire de Couci le suivait à un jour de distance avec un nombre égal de troupes pour l'appuyer. Une solitude de vingt lieues où l'on ne voyait que des terres incultes séparait les deux royaumes d'Écosse et d'Angleterre. Les Français la franchirent en quatre jours, sans s'arrêter devant les places fortes de Bervik, Royburg et Mouros; on s'attacha seulement à prendre la forteresse de Weenly, située sur la Ver qui va se jeter dans la mer au-dessous du fleuve Thyn. La ville passait pour imprenable; on commença le siège en règle. Couci, extrêmement habile dans cette partie de l'art de la guerre, en eut la direction. Il avait amené des soldats exercés à combler avec célérité les fossés, alors un des principaux moyens de défense; il était pourvu de machines de guerre, engins et catapultes. Avant de livrer le premier assaut, Enguerand fit sommer le gouverneur, nommé Lusserborn, accompagnant le message d'un présent de vin, liqueur fort rare dans le pays. Lusserborn répondit sans bravade que son devoir lui

faisait une loi de mourir plutôt que de rendre le poste confié à sa garde. « J'estime les Français, dit-il; et la plus grande preuve d'intérêt que je puisse leur donner, c'est de leur conseiller de s'en retourner au plus vite dans leur patrie, trop heureux si la perfidie des Écossais leur en laisse le loisir. » Couci et Jean de Vienne menèrent les soldats à l'assaut. L'idée qu'ils combattaient sur le sol anglais électrisait les Français; ils montèrent à l'escalade avec une audace qui étonna les Écossais; arrivés aux créneaux, ils combattirent vaillamment à coups de dagues, et, malgré une défense héroïque, enlevèrent la place « à la vue de leurs alliés, qui restèrent comme des statues de pierre, esbaïs de la grande vaillance des François (1). » Couci eut le bonheur de sauver de la fureur de ses soldats Lusserborn et sa famille.

Après cette conquête les vainqueurs poussèrent jusqu'à l'extrémité du Cumberland (2), et commirent des ravages tels que plusieurs générations en gardèrent le souvenir, tristes représailles de ceux que Kenolles, Lancastre et Buckingham avaient exercés sur les terres de France.

(1) Juvénal des Ursins.

(2) Rapin Thoiras, t. III.

Le but de l'expédition étant de porter la terreur le plus loin possible, afin d'occuper les forces de l'Angleterre, les Français s'enfoncèrent dans le cœur du royaume, plus dépourvu de troupes et plus riche; mais ils ne furent pas longtemps sans apprendre que le duc de Lancastre arrivait avec 20,000 hommes par le Westmorland, et Richard II en personne par York, en cotoyant la mer. Le monarque avait avec lui son oncle, le comte de Cambridge, Salisbury, Pembroc, Spencer, Arundel et 40,000 hommes. Depuis long-temps Richard s'attendait à être attaqué; mais il ignorait sur quel point l'orage irait fondre. Les Anglais montrèrent un enthousiasme admirable, l'approche du péril électrisa leur zèle sans diminuer à leurs yeux la grandeur du danger. On voulut transporter au château de Douvres, lieu imprenable, la châsse de saint Thomas de Cantorbéry, regardée par le peuple comme le palladium de l'Angleterre; mais les habitans de Cantorbéry s'y opposèrent en disant qu'ils sauraient fort bien défendre eux-mêmes et leurs foyers et leurs saintes reliques. En quinze jours il se trouva 200,000 hommes sous les armes. Richard laissa autour de Londres et sur les côtes méridionales la majeure partie de ses forces; lui-même, à la tête des troupes les plus aguerries, alla

au-devant de l'ennemi (1). Sur la nouvelle de son approche, Jean de Vienne et le sire de Couci battirent en retraite trente lieues pour aller prendre position dans un poste fort difficile. Quelques jours après ils reçurent un envoyé de Richard, qui, en termes menaçans, leur offrait le combat dans une vaste plaine voisine. Couci alla communiquer aux chefs écossais le contenu du message, en leur annonçant l'intention de livrer bataille aux Anglais; mais les alliés déclarèrent qu'ils ne voulaient pas courir les chances d'une action générale, et que pour peu qu'on les pressât sur ce point, ils livreraient passage à l'armée de Richard. Les Français se trouvèrent alors dans une situation extrêmement critique et faite pour intimider tout autre que le sire de Couci et l'amiral de Vienne. Ces deux chefs déclarèrent aux Écossais que, puisqu'ils ne voulaient point leur

(1) On voit, dans les manuscrits de la bibliothèque harléienne, sous le n° 1309, la teneur des ordonnances et des dispositions que Richard II prescrivit à cette époque pour mettre le royaume en défense; les précautions recommandées dans cette circonstance prouvent que l'on regardait l'Angleterre comme dans un pressant danger. Le tome III des Actes publics d'Angleterre (Rymer) renferme beaucoup de commandemens donnés en cette occasion.

prêter assistance, ils devaient regarder comme rompue l'alliance qui les unissait, et qu'ils agiraient de leur côté comme bon leur semblerait pour éviter les dangers qui les menaçaient.

Le soir même ils firent allumer de grands feux dans leur camp; et pendant le silence de la nuit, sans prévenir les Écossais, ils abandonnèrent sans bruit la position, et marchèrent pendant huit heures avec une telle diligence qu'ils se trouvèrent sur les frontières du Northumberland, décidés à pénétrer en Angleterre une seconde fois.

Malgré la rapidité de leur marche, les Français auraient été atteints par les Anglais, qui connaissaient mieux les localités, si un incident fortuit n'eût mis la confusion dans l'armée de Richard. Le comte de Holland, frère utérin du roi, se prit de querelle avec le jeune Stafford au sujet d'un écuyer tué par les gens de celui-ci, et l'étendit mort à ses pieds. Le père de cet infortuné était un seigneur puissant; il commandait 4,000 hommes levés dans ses terres. En apprenant la mort de son unique héritier, il fit retentir les airs de ses cris, et, suivi d'une foule de seigneurs, il vint demander justice au roi. Richard la lui promit pleine et entière, mais seulement après l'expédition. Holland fut pris dans

le monastère de Beverley, où il s'était réfugié; on le chargea de chaînes et il marcha ainsi à la suite de l'armée (1). Staffort le père continua à suivre le roi avec sa chevauchée; mais des amis imprudens, au lieu de calmer sa douleur, la rendirent encore plus vive en accusant les favoris du roi et en s'exhalant en plaintes amères, ce qui mit la division dans le camp anglais et retarda les opérations. C'est sur ces entrefaites que Jean de Vienne et le sire de Couci ramenèrent les Français en Écosse. Richard et le duc de Lancastre pénétrèrent à leur tour dans ce royaume. Le péril commun réunit franchement les Écossais à leurs alliés; ils abandonnèrent le plat pays, les villes, les villages, et se retirèrent avec leurs nombreuses familles et leurs troupeaux dans les forêts et sur la cime des montagnes. 4,000 d'entre eux, sous le commandement de Douglas, demandèrent à l'amiral de marcher avec lui,

(1) Après l'expédition Holland fut livré à la rigueur des lois, et condamné à mort. La veuve du fameux prince Noir, mère commune de Richard II et du comte Holland (ce dernier était le fruit d'un second hymen), vint se jeter aux genoux du roi pour obtenir la grace de son fils; mais le monarque fut inflexible. Sur ce refus la mère expira de douleur dans le palais même. Frappé de ce malheur Richard fit grace de la vie à son frère. (Thoiras, t. III, p. 304.)

promettant de le suivre sans murmurer partout où il les conduirait. Les deux généraux français résolurent de signaler leur passage sur le sol de l'Angleterre par un coup d'éclat dont le souvenir pût rester long-temps gravé dans la mémoire de ses habitans. Tandis que Richard incendiait Édimbourg, Perth, et d'autres lieux, les Français se jetèrent dans la partie méridionale de l'Ecosse et rentrèrent en Angleterre par la chaîne de montagnes qui sépare le Northumberland du Cumberland, passèrent l'Eden et investirent Carlisle. L'amiral Jean de Vienne resta devant cette ville avec l'espoir de s'en rendre maître, soit par surprise, soit par famine, tandis qu'Énquerand, conduisant la cavalerie, s'enfonça dans le pays, portant le fer et le feu partout, et menaça la principauté de Galles, dégarnie de troupes comme toutes les provinces de l'est, dont les milices s'étaient portées sur les côtes méridionales. Richard apprit avec une extrême surprise l'envahissement du Cumberland; il parcourait sans obstacle l'Ecosse, devenue une solitude par la retraite de ses habitans; il revint en toute hâte en Angleterre, et lorsqu'il fut arrivé dans le comté d'York, il concentra ses forces au milieu d'une vaste plaine, réunit autour de lui les principaux chefs, et fit devant eux le serment témé-

raire de ne laisser échapper aucun Français ; mais une telle résolution était au-dessus de ses forces ; dégoûté de la guerre et de ses fatigues , cédant d'ailleurs aux instances du comte d'Oxford son favori , il abandonna l'armée , laissant à Buckingham le soin de se saisir des Français , comme il l'avait juré. Il alla s'enfermer dans son palais pour se dédommager au sein de la mollesse des momens qu'il avait donnés aux armes. Cette lâche retraite indigna la nation et fut l'origine des infortunes de Richard. (Rapin Thoiras.)

Le comte de Buckingham , chargé de couper la retraite à l'ennemi , fut arrêté dans sa marche par la difficulté des chemins ; les rivières étaient débordées , on ne pouvait avancer que très-lentement. Ainsi cet armement de 200,000 hommes n'eut aucun résultat ; Richard couvrit l'Écosse de ruines , et ne put empêcher cependant que quatre de ses provinces ne fussent ravagées.

Le sire de Couci , après avoir désolé pendant un mois l'entrée du pays de Galles et le Cumberland , vint rejoindre l'amiral sous les murs de Carlisle. Ils se retirèrent ensemble chargés de butin , et repassèrent les frontières par Brampton : leur but se trouvait atteint , ils avaient fait une diversion puissante en portant la terreur en Angleterre.

Rentrés en Écosse, les Français espéraient jouir dans le repos des fruits de leur audacieuse entreprise. Ils voulaient passer dans ce royaume leurs quartiers d'hiver, reprendre les hostilités au printemps, pénétrer une seconde fois au milieu de la Grande-Bretagne, et favoriser ainsi la descente de Clisson sur les côtes méridionales; mais ils ne furent pas les maîtres d'exécuter ces projets, ils eurent au contraire, en rentrant en Écosse, à se garder de nouveaux dangers. La saison était fort rigoureuse, on leur refusa des gîtes; les chevaux mouraient de froid; ils n'obtenaient des vivres qu'à des prix excessifs. Les soldats demandaient vivement à quitter cette terre inhospitalière; le sire de Couci se rendit auprès du roi pour lui exposer que ses compagnons d'armes n'étaient venus en Écosse que sur ses pressantes sollicitations; il finit par demander qu'on leur fournît les moyens de transport pour retourner en France. Robert répondit qu'on y aviserait; mais quelques jours après, le comte de Douglas, dont la conduite franche contrastait avec la perfidie de ses compatriotes, l'informa de l'intention qu'avaient les gens du pays de se lever en masse contre les Français, s'ils ne payaient une forte somme comme indemnité des denrées consommées par eux; ces

denrées avaient été déjà amplement payées. L'amiral indigné voulait se soustraire à une pareille loi, en faisant sentir aux Écossais la pesanteur de son bras, mais Couci modéra cette ardeur imprudente. Par son conseil l'amiral fit publier qu'il accueillerait toutes les réclamations, et qu'il en acquitterait le montant par des engagements dont le comte de Douglas consentait à devenir caution. Cette affaire étant réglée, les embarcations furent amenées dans la baie au commencement du printemps. Jean de Vienne, le sire de Couci et les 6,000 Français arrivèrent à l'Écluse, où les engagements contractés par eux furent religieusement acquittés. (Froissard.) (1)

L'expédition d'Écosse avait donné aux Anglais une idée de ce que les Français pouvaient entre-

(1) Si l'on en croit quelques historiens, la conduite légère des Français fut la seule cause de leur peu de succès auprès des Écossais. Leur goût pour la galanterie déplut dans un pays où les mœurs étaient austères. Jean de Vienne offrit ses hommages à une parente du roi, et la séduisit par ses brillantes manières. Robert lui-même devint jaloux de la reine Élisabeth More, qu'il avait épousée en troisièmes noces à cause de sa rare beauté : le prince s'unit à ses sujets pour éconduire des hôtes aussi incommodes. Une conduite semblable avait causé en Sicile, dans le siècle précédent, la ruine des soldats de Charles d'Anjou.

prendre ; elle eut entre autres résultats importants l'avantage de donner sur l'Angleterre des notions précises. Le sire de Couci avait fait des observations en homme supérieur ; à son retour il les communiqua à Charles VI. Selon lui, l'Angleterre était plus facile à vaincre chez elle qu'on ne se l'imaginait ; cet esprit de patriotisme si ardent à Londres et dans quelques autres grandes villes, n'existait pas dans les provinces éloignées de la capitale. Les discours de Couci, de l'amiral et des chevaliers arrivant d'Écosse, ranimèrent la résolution du roi, que le mauvais succès de l'expédition principale avait dégoûté. Les préparatifs d'une seconde expédition se poussèrent avec vigueur ; l'opinion publique se montrait favorable à cette entreprise ; le souvenir des maux causés par les Anglais vivait encore, et la nation applaudissait aux efforts que l'on faisait pour les venger. Clisson alla en Bretagne, Jean de Vienne en Normandie, Charni dans la Champagne, La Trémouille dans la Beauce, Reynneval dans la Bourgogne, Enguerand dans la Picardie et dans l'Artois, pour rassembler de nouveau les nobles et les milices. Le sire de Couci, après deux mois de soins, réunit près de 10,000 hommes. Il se mettait en marche avec ces troupes pour entrer

en Bretagne, et faire sa jonction avec le connétable et les autres généraux, lorsqu'il apprit l'arrestation de Clisson par Jean de Montfort, et la seconde dispersion de l'armée. Il licencia ses troupes, et se rendit aux ordres du roi qui le rappelait à Paris.

Charles VI était craintif quoique impétueux ; chaque événement inattendu le déconcertait, les moindres embarras l'inquiétaient : alors l'élévation de caractère, la magnanimité du souverain l'abandonnaient, on ne trouvait plus en lui qu'un jeune homme timide, sans expérience, qui demandait qu'on le défendit des ennemis qui l'entouraient : aussi s'empressa-t-il de recourir dans cette circonstance au sire de Couci, dont les vertus et les talens lui inspiraient une confiance entière et la mieux méritée. La position du roi était fort délicate ; fallait-il laisser impuni l'outrage fait à la couronne dans la personne du premier dignitaire de l'État, ou en tirer une vengeance éclatante en marchant contre Montfort, qui nécessairement se jetterait entre les bras des Anglais ? Enguerand fut regardé comme étant seul capable de traiter une affaire aussi délicate (1). Le sire de Couci et Montfort se re-

(1) *L'Art de vérifier les dates*, t. II, p. 722. ▽

gardaient comme beaux-frères, étant tous deux gendres d'Édouard III; le duc de Bretagne avait de plus pour son parent la véritable affection qu'inspire la vertu. Le premier s'acquitta de sa mission avec la dignité qui convenait à l'envoyé d'un monarque puissant, sans froisser cependant l'amour-propre du prince breton; enfin il l'amena à faire au roi de France une réparation publique de l'injure dont le connétable avait été la victime. Le parlement anglais fit mouvoir les ressorts les plus puissans pour rompre la négociation de Couci. Il fondait de grandes espérances sur Montfort; il vit avec un vif chagrin cette réconciliation. Pour se consoler de cet échec et occuper la France, il tourna ses vues d'un autre côté. L'Allemagne depuis longtemps paisible, à quelques disputes particulières près, était chargée d'une surabondance de population. La cour de Londres pensa qu'il ne serait pas impossible d'en faire sortir une masse d'hommes qui se précipiterait sur la France, comme on l'avait vu du temps de Philippe-Auguste. Il fallait trouver un homme d'un caractère entreprenant, qui ne reculât point devant un si vaste projet. On jeta les yeux sur Guillaume, fils du duc de Juliers, et possesseur du petit duché de Gueldres, que son

oncle maternel, Édouard II (1), lui avait laissé en mourant.

Guillaume comptait à peine vingt-huit ans; il s'était signalé de bonne heure par des exploits qui le firent regarder comme le guerrier le plus déterminé de l'Allemagne. Il s'indignait que la fortune l'eût placé à la tête d'un état aussi petit; il aurait voulu être possesseur d'un vaste empire, pour avoir les moyens d'acquérir une grande renommée; il consentit, pour 4,000 francs de pension par an, à se vouer entièrement aux intérêts de l'Angleterre (2). Il com-

(1) Cet Édouard II avait usurpé le duché de Gueldres sur son frère Renaud III, dit le Gras, qui, selon lui, était incapable de gouverner; il l'avait fait prisonnier dans un combat livré le 25 mai auprès de Thiel; il le conduisit au château de Niembach. L'évêque de Cologne, oncle de ces deux princes, reprocha au vainqueur de retenir son propre frère dans la captivité. « Il n'est point captif, s'écria Édouard; il ne tient qu'à lui d'aller où bon lui semblera; venez le voir. » L'évêque trouva Renaud, dont la corpulence était monstrueuse, dans une vaste salle dont les portes et les fenêtres se trouvaient ouvertes et sans gardes, mais tellement rétrécies qu'un homme mince pouvait tout au plus y passer : le malheureux Renaud y resta ainsi enfermé pendant dix ans.

(2) Rymmer. *Fœdera*, vol. VII.

mença par attaquer la duchesse de Brabant, tante du duc de Bourgogne, puis il déclara la guerre à Charles VI : ses états réunis n'équivalaient pas à une des provinces moyennes du royaume. Le héraut, porteur du défi du duc de Gueldres, arriva à Paris le 12 juillet 1388; il descendit à l'hôtel d'Artois, et là, devant la cour assemblée, il signifia au roi la déclaration de guerre de son maître. Charles VI le fit traiter magnifiquement, comme il en aurait agi à l'égard de l'envoyé d'un puissant monarque.

La provocation du duc de Gueldres parut une folie aux yeux du vulgaire : mais Charles VI et son conseil n'en jugèrent pas de même. Il était visible que Guillaume n'agissait que d'après l'impulsion de l'Angleterre; il pouvait, en cas de succès, entraîner avec lui l'Allemagne entière, dont les divers princes ne cherchaient qu'à étendre leurs domaines : il importait donc de déployer des forces respectables pour bannir de leur idée l'alliance avec le duc de Gueldres; il importait aussi de relever le courage de la noblesse française, après deux expéditions malheureuses qui avaient discrédité la France dans l'opinion de l'Europe. Ainsi, on fit des préparatifs comme s'il se fût agi de résister à une ligue redoutable; les nobles, dont l'humeur guerrière

avait besoin d'un aliment, accoururent en foule dès qu'ils apprirent qu'on n'aurait pas à affronter la fureur des vagues, contre lesquelles le courage et l'audace des hommes sont impuissans.

L'armée française se trouva forte de 100,000 soldats. L'état de servitude dans lequel une partie de la nation était réduite favorisait singulièrement ces levées. La république romaine, chez laquelle les deux tiers de la population étaient esclaves, n'avait fait des conquêtes qu'en suivant rigoureusement ce système, et lorsqu'elle l'abandonna elle cessa de dominer le monde. En France il en arriva tout autrement; la monarchie se raffermir sur ses bases, et la nation devint formidable à mesure que le servage diminua. Libres de choisir, les classes secondaires adoptèrent des professions laborieuses et paisibles; chacun prit sa place d'après ses goûts et son humeur. Alors la guerre devint une exception au lieu d'être une généralité: elle eut pour but le triomphe des intérêts positifs; elle fut plus rare et plus savante. Les nobles, dont on restreignait les privilèges, n'en restèrent pas moins toujours en possession d'être les premiers défenseurs de la patrie; dans cette nouvelle position ils se couvrirent de gloire et méritèrent la reconnaissance publique.

Enguerand de Couci fut chargé du commandement général sous le roi. C'est à tort que Juvenal des Ursins met à la tête de l'armée le connétable de Clisson; Olivier se trouvait dans ce moment en Bretagne; il ne quitta le duché qu'après la campagne de Gueldres.

Montereau-sur-Yonne fut désigné comme rendez-vous général. Trois mille chariots accompagnaient l'armée; ils appartenaient à Colin Boulard, ce même riche bourgeois de Paris qui avait été fournisseur lors de la campagne de Flandres en 1383; il passa également un marché pour nourrir les 100,000 hommes qui allaient ouvrir celle de 1387.

On se mit en marche à la fin de juillet 1388. Il fallut rassembler 4,000 ouvriers pour aplanir et frayer des chemins au milieu des Ardennes, où jamais aucune troupe n'avait passé. Couci conduisait l'avant-garde et dirigeait les efforts des travailleurs chargés d'ouvrir les voies à travers des forêts et des marécages. L'armée entra dans le Luxembourg, et atteignit le pays de Juliers. Le souverain de ce petit pays était père de Guillaume de Gueldres; il n'avait cessé de s'opposer aux projets de son fils. Voulant épargner à ses sujets les maux de la guerre, il vint se jeter aux pieds du roi de France: « Sire, dit-il, mon

« fils est un fou ; ne me rendez pas responsable de son extravagance (1). » Le roi, touché de sa position, le traita en allié. Cependant, malgré ses intentions bienveillantes, le petit pays de Juliers n'en fut pas moins ruiné par le passage des 100,000 Français. Au moment où l'on allait entrer sur les terres de Gueldres, on vit arriver une dame châtelaine de Brabant qui, enflammée d'une ardeur martiale, amenait à Charles VI deux cents hommes levés dans ses domaines. Elle avait le casque en tête, et prenait le titre de dame du château d'Amour (2).

L'armée s'arrêta sur les frontières de la principauté. Le sire de Couci fut chargé avec La Trémouille et deux divisions de percer jusqu'à Arnheim et Nimègue, afin d'engager une action générale avec Guillaume. Celui-ci, sourd aux exhortations de sa famille, bravant les menaces du roi de France, disputait le terrain pied à pied. Il harcelait les flancs de l'ennemi, et faisait chaque jour des prisonniers. Le jeune Boucicaut tomba en son pouvoir ; le sire de Couci eut à déplorer la perte d'un chevalier d'Auvergne extrêmement brave et auquel il était redevable de la vie.

(1) Froissard.

(2) Ibid.

Ce guerrier, qui se nommait Godinos, cherchait avec son écuyer un habitant du pays qui pût servir de guide à l'armée pour sortir d'une vaste forêt; il rencontre un paysan qui coupait du bois, et le force de le suivre, comme cela se pratique en campagne; le paysan, cédant à la violence, l'accompagne à regret : bientôt se présente un chemin très-étroit et très encaissé; le chevalier passe le premier, le paysan le suit, fait quelques pas, lève sa hache avec vivacité, et fend par derrière la tête de Godinos; il se retourne, renverse l'écuyer qui marche derrière lui, lui passe sur le ventre, s'échappe, et se perd dans l'épaisseur du bois (1).

Cependant Enguerand de Couci menaçait Arnheim; il se trouvait au centre des possessions de Guillaume; les princes riverains du Rhin, effrayés du nombre prodigieux des Français qui inondaient leurs états, craignaient un envahissement général; bien loin de s'allier à Guillaume, comme l'avait espéré l'Angleterre, ils se déclarèrent contre lui pour le punir d'avoir attiré la guerre sur leur pays. Enfin les évêques de Liège et de Cologne se portèrent comme médiateurs; ils fléchirent l'humour rebelle du dnc de

(1) Froissard, liv. II.

Gueldres, et l'amènèrent à faire sa soumission.

Charles VI déploya une grande magnificence dans la réception qu'il fit au duc de Gueldres. Il tenait beaucoup à donner aux princes de ces contrées une haute idée de sa puissance. Au jour fixé pour cette cérémonie, le roi se plaça sur un trône au milieu de son camp, entouré des grands de sa cour, de ses officiers, et de l'armée rangée en forme de croissant. Le jeune duc de Gueldres parut, conduit par les deux évêques de Cologne et de Liège; il mit un genou en terre et fit sa soumission, dont il remit au roi l'acte authentique rédigé d'une manière bien singulière : Guillaume niait qu'il eût attaqué la France; la cour d'Angleterre, disait-il, avait dérobé le sceau de ses armes et l'avait apposé à la déclaration de guerre faite à la France. Cette subtilité pitoyable pouvait fournir un prétexte de pardon, mais elle lui enlevait le mérite d'avoir eu le courage de provoquer un roi puissant. Quoi qu'il en soit, on voulut bien se contenter d'une aussi faible excuse; Charles VI céda même à un mouvement de générosité peu en harmonie avec l'état de ses finances; il lui fit des présents dont la valeur surpassait de beaucoup les quatre mille francs de subsides que le duc avait reçus de l'Angleterre. Depuis

cette époque Guillaume se montra constamment l'allié dévoué de la France.

Mais tandis que le sire de Couci défendait dans le pays de Gueldres les intérêts de l'Etat, il perdait en Suisse les seigneuries de Nidau et de Buren que Léopold s'était vu contraint de lui céder. Les Bernois, sous prétexte que la garnison de ces deux villes les incommodait, et sachant fort bien qu'Enguerand était occupé sur le Rhin, attaquèrent inopinément ces places avec des forces considérables : ils prirent la première en août 1388. Les Fribourgeois, toujours ennemis de Berne, embrassèrent la défense de Couci, qui leur envoya le sire de Luxembourg et Jean de Roye, son connétable, avec 1000 hommes ; mais ce secours fut impuissant ; les Bernois s'emparèrent également de Buren le 1^{er} septembre, et le livrèrent aux flammes. Couci, occupé pour le moment à défendre la patrie, se voyait enlever les débris de l'héritage de sa mère, sans qu'il lui fût possible d'aller les disputer les armes à la main. Charles VI l'avait supplié de renoncer au projet d'aller en Suisse ; et, pour le dédommager de ses pertes, il lui donna la seigneurie de Beuvrain ; il le nomma en outre capitaine-général en Guienne, Saintonge, Poitou, Limousin, Périgord, Auvergne, Berri, Bourbonnais, et autres pays

en-deçà de la Dordogne. Couci ne put aller de suite exercer ces hautes fonctions ; la situation des affaires du royaume réclamait sa présence à Paris. Les ducs de Bourgogne et de Berri venaient de cesser d'avoir la haute direction de l'administration ; il était urgent de réparer les maux causés par ces deux princes ; les finances demandaient surtout de prompts secours ; le trésor royal , les fonds mis en réserve par Charles V, les ressources les plus secrètes , tout avait été épuisé. Le sire de Couci , comme grand bouteillier , présidait la chambre des comptes ; il fut chargé d'aviser au moyen de remédier à cette pénurie ; il forma un conseil de finances, et établit un mode régulier pour prélever les impôts ; il nomma des officiers de finances dont la mission fut d'aller parcourir les diverses provinces pour évaluer les ressources de chacune , afin de juger de la quotité qu'on pourrait leur imposer.

On leva sur le clergé un impôt qui produisit beaucoup d'argent ; on transporta ce métal au palais ; sa vue réjouit les déprédateurs, qui le regardaient déjà comme une proie assurée ; mais Enguerand sut le soustraire à leur avidité. Il demanda au roi la permission de mettre en réserve les fonds provenant de l'impôt prélevé sur le clergé. Il ordonna de fondre tout le numéraire

d'or, et avec cette matière précieuse il fit couler dans un moule grossier la figure d'un cerf avec son bois. Il ôta ainsi au roi la facilité de distribuer en détail cet argent, en le forçant de le réserver pour un cas urgent. On avait agi plusieurs fois de la même manière. (André Duchesne.)

Grace aux soins de Couci, du duc de Bourbon et des hommes éclairés qui siégeaient au conseil, l'administration reprenait la marche régulière que Charles V lui avait imprimée. Ce jeune monarque, doué d'une bonté peu commune, se montrait extrêmement jaloux du bonheur de ses sujets; il voulut visiter les provinces et voir par lui-même les abus existans, pour y porter un prompt remède. Il séjourna quelque temps dans le Languedoc, et fut effrayé des maux causés dans ce riche pays par l'incurie et la rapacité de son oncle le duc de Berri; il ôta à ce prince le gouvernement de cette province et le confia au sire de Chevreuse: il revint à Paris chargé des bénédictions des Français. Tout prenait un aspect fortuné, les peuples commençaient à espérer quelque bonheur, lorsque tout à coup le génie du mal reprit son ascendant sur une terre qui semblait s'y être soustraite pour long-temps. Pierre de Craon assassina le connétable de Clisson; chacun en frémit d'horreur. Le sire de

Couci se joignit au duc de Bourbon et à l'amiral Jean de Vienne pour obtenir une punition éclatante de ce forfait. Le meurtrier se retira, comme l'on sait, dans les états du duc de Bretagne. Charles VI marcha en personne pour aller venger le connétable. Le sire de Couci se trouvait à quelques pas de lui lorsque le funeste accident de la forêt du Mans arriva. Il sentit que, dans l'état actuel des choses, la maladie du roi allait livrer une seconde fois le royaume à la merci des princes; rien n'égala le zèle qu'il montra pour rappeler la raison du jeune monarque. Tandis que chacun allait consulter des astrologues, que l'on avait recours aux nécromanciens pour hâter la guérison du roi, le sire de Couci se transportait à Laon, où résidait un médecin nommé Harsely, homme d'un savoir peu ordinaire pour ce siècle. Il avait voyagé long-temps en Asie et en Égypte dans le but d'approfondir l'étude de son art. Enguerand le conduisit lui-même à Creil, où l'on avait transporté l'auguste malade. Le médecin s'informa des moindres circonstances du fatal accident, et après les avoir recueillies toutes, il répondit ainsi, selon Froissard: « Cette maladie est venue au roi de coulpe; « il tient trop de la moiteur de sa mère. » Harsely apporta lui-même les remèdes nécessaires;

il répondit de la guérison ; mais il défendit expressément de fatiguer la tête de Charles VI par aucune application ; il voulait qu'on l'éloignât pour quelque temps du maniement des affaires , qu'on n'offrît à son imagination que des choses gaies et riantes. C'est d'après ses ordres qu'on traduisit le Decameron de Bocace , ouvrage qui depuis trente ans faisait les délices de l'Italie ; il voulut même qu'on y joignît , à chaque page , des enluminures très-facétieuses pour exciter l'hilarité du roi (1). Charles se trouva au bout de quelques mois dans un état très-satisfaisant ; nul doute qu'une guérison complète n'eût couronné les efforts d'Harsely si un autre accident ne fût venu détruire de si belles espérances (2).

D'après ce que Harsely avait ordonné , on empêcha Charles VI de s'occuper des affaires publiques. Les ducs de Berri et de Bourgogne prirent en main le gouvernail de l'Etat ; ils commencèrent par sévir contre les personnes qui les avaient supplantés dans la confiance du monarque. Clisson surtout devint l'objet principal

(1) Une traduction de Bocace , faite à cette époque et avec les dessins , se trouve encore à la bibliothèque royale de l'Arsenal.

(2) L'histoire ne parle plus de ce médecin ; il mourut sans doute bientôt après , car il était fort âgé.

de leurs poursuites; ils le firent juger par le parlement et lui ôtèrent la charge de connétable; mais autant ils avaient à cœur d'éloigner Olivier et ses créatures, autant ils désiraient s'attacher le sire de Couci, dont le noble caractère inspirait le respect; ils voulaient en se l'adjoignant partager la considération dont il jouissait dans l'opinion publique. En conséquence ils lui donnèrent l'épée de connétable, qu'ils venaient d'ôter à Clisson; mais Enguerand ne l'accepta point⁽¹⁾. Il y avait douze ans que, par des considérations d'un ordre supérieur, il avait refusé cette charge en engageant lui-même Charles V à la donner à Clisson, afin d'attacher ce puissant banneret à la fortune de la France; il ne pouvait accepter la dépouille de celui qu'il en avait fait revêtir: sur son refus, les princes l'offrirent à Philippe d'Artois, prince du sang, qui l'accepta sans aucune difficulté.

Enguerand de Couci, ne voulant participer en rien au mal qu'il prévoyait ne pouvoir empêcher, abandonna la cour et se retira dans ses domaines. Ses vassaux réclamaient sa présence; ils espéraient trouver dans son extrême bonté un soulagement au malheur qui les accablait. Les

(1) Froissard, liv. iv, chap. lll.

brigands armés qui désolaient les provinces s'étaient jetés sur eux, et leur avaient enlevé non-seulement les denrées et les meubles, mais encore jusqu'aux instrumens aratoires; de grandes inondations venaient de succéder à ces dévastations. Les lois féodales rendaient les seigneurs maîtres de leurs vassaux, mais elles leur commandaient aussi d'en être le père, de les assister dans leurs besoins, de les soulager dans leurs misères. Enguerand répandit ses largesses sur ces infortunés, supprima plusieurs droits, et suspendit les autres pour dix années. Enguerand passa ainsi une année entière (1394) dans ses terres, occupé à soulager les malheureux; c'est le seul moment de repos qu'il goûta dans toute sa vie; son mérite était trop réel pour que son absence ne fût pas remarquée. Les oncles du roi, victimes de leurs propres fautes, prêts à succomber sous le faix, implorèrent son appui; ils croyaient se sauver du naufrage en s'étayant de lui.

L'administration des ducs de Bourgogne et de Berri était le comble de la démence. Le premier surtout employait à des dépenses folles, non-seulement ses immenses revenus, mais encore ceux de l'Etat; la prodigalité était chez lui une manie. Sa maison était mieux montée et plus nombreuse

que celle du roi de France, du roi d'Angleterre, ou de l'empereur d'Allemagne : il avait vingt-cinq chapelains, dix-huit valets de chapelle, un grand aumônier et six sous-aumôniers, un chancelier, six conseillers de chancellerie, dix-huit lieutenans de chancellerie, deux sergens, *idem*, un chauffe-cire, cent soixante-trois conseillers, six maîtres de requête, trente secrétaires, dix intendans de finances, quinze receveurs généraux, un trésorier des guerres, un contrôleur de finances, un maréchal de Bourgogne, un amiral de Flandres, un prévôt du palais, quatre premiers chambellans, cent trente chambellans, un capitaine des gardes, douze cavaliers gardes, quinze écuyers de la chambre, un premier maître d'hôtel, dix-huit maîtres d'hôtel ordinaires, six clerks d'office, douze sommeliers, quatre fourriers de la chambre, quatre fourriers du cabinet, un roi des ribauds, douze sergens d'armes, six pages, six barbiers, six chirurgiens, six médecins, dont un était Thomas Froissard, parent de l'historien ; quinze joueurs de harpe, quinze violons, autant de haut-bois et de trompettes. Le service de la table occupait cinq cents personnes, celui de l'écurie, de la louveterie et de la fauconnerie deux mille. Tous ces officiers et domestiques avaient des gages considérables, fixés d'une ma-

nière irrégulière (1). Les chambellans surtout étaient très-bien rétribués : Gui de La Rochefoucault et le sire de Tourzel avaient chacun 3,000 livres, somme considérable. Le duc avait aussi des pensionnaires auxquels il donnait à titre de don gratuit de fortes sommes : Valerand de Luxembourg recevait annuellement 8,000 livres, Butille de Brancas, maréchal du pape, 4,000 livres. Le duc de Bourgogne acheta 500 livres, de Dine Raponde, conseiller au parlement, un Tite-Live enluminé en lettres d'or, et 600 écus une Bible historiée et couverte de velours cramoisi, garnie de fermaux d'or. Enfin, il acheta dans l'espace de dix ans pour 106,000 écus d'or de choses rares. Cette somme considérable fut prélevée sur les revenus d'Ypres, de Termonde et de Tournay (2). On conçoit qu'il était difficile de suffire à des dépenses pareilles, aussi manquait-il souvent d'argent. Un jour, ayant fait une partie de paume avec les sires de La Trémouille, le duc de Bourbon et Guillaume du Lion, il perdit une somme assez forte; et comme les dettes

(1) Voyez la liste détaillée des gens de la maison du duc de Bourgogne, Mémoire de Labarre, 2^e partie, de la page 1 à 91.

(2) Compte de Jean Lépoulete, conservé à la Cour des comptes de Dijon, et cité par Labarre, p. 16, 2^e partie.

du jeu étaient regardées les plus sacrées, il donna en gage sa ceinture ornée de pierres précieuses; car il n'avait pas assez d'argent (1). Au reste, on sait qu'il mourut insolvable.

Les ducs de Bourgogne et de Berri, jugeant qu'ils ne pourraient point se soutenir sans l'appui du sire de Couci, sommèrent ce seigneur de venir reprendre sa place au conseil; ils lui annoncèrent que le bien de l'Etat l'exigeait; jamais Enguerand n'avait résisté à une pareille considération: nul autre ne paraissait plus propre à conduire l'importante négociation dans laquelle la France se trouvait engagée au commencement de 1395. Il s'agissait de concilier les différends élevés en Savoie entre deux princesses de la maison de Bourbon, de faire rentrer dans le devoir la ville d'Asti appartenant au duc d'Orléans, de prêter main-forte à Jean Galéas Visconti, attaqué par le duc de Mantoue et les Florentins; il fallait enfin pacifier Gênes et engager cette république à reconnaître pour souverain un prince de la maison de Valois.

Le sire de Couci partit donc à la fin de mai avec 1,000 hommes seulement. Arrivé le 1^{er} juil-

(1) Compte de Jean Lépoulete, conservé à la Cour des comptes de Dijon et cité par Labarre, p. 36, 2^e partie.

let en Savoie, il la trouva livrée à l'anarchie; car le souverain était un enfant en bas âge. Enguerand fit changer la face des affaires, et mit la régence entre les mains de Bonne de Bourbon, aïeule du jeune prince : c'était une des femmes les plus distinguées de son siècle. Le sire de Couci ayant rendu le calme à la Savoie, passa en Italie où l'appelaient d'autres intérêts.

Jean Galéas Visconti avait donné sa fille au frère de Charles VI, avec 300,000 florins de dot et la ville d'Asti en propriété; le duc d'Orléans envoya un officier de sa maison pour gouverner en son nom cette principauté. D'abord les habitans parurent charmés d'appartenir à un prince puissant, mais bientôt après ils se révoltèrent; Jean Galéas Visconti, trop occupé lui-même avec la république de Florence, ne put les faire rentrer dans le devoir. Le sire de Couci arriva à Milan avec 1200 chevaux, prit à sa solde 6,000 soldats lombards, et entra de vive force dans Asti au commencement de septembre 1395, et s'y établit comme lieutenant du duc d'Orléans; il reçut peu de jours après les envoyés de Gênes, qui venaient le supplier d'aller visiter leur cité, dont les habitans n'attendaient que son arrivée pour se déclarer sujets de la maison de Valois : les Génois conservaient une vive reconnaissance

pour l'empressement que Charles VI avait mis à défendre leur commerce contre les Barbaresques.

Le sire de Couci loua beaucoup les sentimens que les envoyés de Gênes montraient pour la France; il quitta la ville d'Asti et se rendit à Pavie, où il eut une entrevue avec Visconti, qui se confondit en protestations d'amitié. On savait sans en douter que ce prince agissait sourdement pour expulser les Français de l'Italie et s'emparer de Gênes. L'attitude du sire de Couci lui en imposa. Enguerand s'avança ensuite sur les terres de la république en faisant observer à ses troupes une discipline rigoureuse, prit possession de Savone et d'Albengua au nom du roi de France, et planta sur les portes les armes de Charles VI; il établit son quartier général à Savone, et y reçut les députés de Gênes et les envoyés du doge Adorne, avec lesquels il dressa les articles fondamentaux du traité par lequel la république serait l'année suivante sous la protection du roi. Le succès qui avait couronné cette mission importante mit le sceau à la réputation de Couci.

LIVRE IV.

Le sire de Couci accompagne le comte de Nevers dans son voyage de Hongrie. — Il taille en pièces un corps de 20,000 mille Turcs. — Bataille de Nicopolis. — Nouveaux détails sur cette fameuse journée (1). — Le sire de Couci est blessé et fait prisonnier. — Il meurt dans les fers.

APRÈS avoir séjourné quinze jours à Savone, Enguerand se vit obligé de rentrer en France où

(1) Nous avons trouvé à Lille, chez M. Barrois, député du Nord, dans sa bibliothèque, l'une des plus précieuses du royaume, un manuscrit d'une haute importance, et que l'on a désigné par le titre : *Français en Turquie déconfits par Bajazet en 1396*. (On sait que les manuscrits du moyen âge n'ont point de titre.) L'auteur, qui est anonyme, dit lui-même qu'il était attaché à Gui de Blois, mort à la fin de 1398: ce prince, fils de Gui de Blois tué à Créci, et neveu de Charles de Blois, le compétiteur de Montfort, avait épousé Marie de Namur, dont il n'eut point d'enfans. Il fut très-prodigue, et vendit de son vivant une grande partie de ses possessions; mais il faut ajouter qu'il protégeait ce qui paraissait utile et honorable. Ce fut lui, si on en croit cet anonyme, qui encouragea Froissard à publier ses chro-

le roi le rappelait. On méditait une expédition contre les Ottomans, et l'on avait recours à sa prudence pour en diriger les préparatifs. Les circonstances étaient graves, l'Europe se voyait menacée d'un envahissement; depuis cent ans Gengis-Kan avait commencé la lignée d'hommes supérieurs pour lesquels l'Asie paraissait avoir des bornes trop étroites; Amurath, Tamerlan,

niques, et qui lui fournit généreusement l'argent nécessaire pour les faire copier; c'était alors un objet fort cher. Voici comment l'anonyme s'exprime dans sa dernière page :

« Ce comte Guy de Blois mist grand entente en son temps à ce que messire Jehan Frossart voulsisse diter et ordonner ceste histoire et moult lui couta de ses deniers; car on ne puet faire si grand fait que ce ne soit à peine et à grands frais. Dieu ait l'ame de luy; ce fut mon seigneur et mon maître, et un seigneur honorable, etc. »

L'auteur, qui devait écrire dans les premières années du quinzième siècle, raconte l'expédition du comte de Nevers d'après le récit que lui en avaient fait des gens échappés à ce désastre, ou revenus de captivité; il donne des détails très-curieux sur la topographie de la Turquie d'Europe, sur les mœurs et les usages de ses habitans. Il appelle Bajazet l'*Almourach Bahy*.

Ce manuscrit, du format in-4°, est sur papier; l'écriture en est menue et difficile à lire; il y a maintes ratures. Les majuscules sont pointées de rouge. Il y a trente-sept feuillets entièrement pleins, ce qui ferait, imprimé, un volume in-8° de 300 pages environ.

Bajazet, remplissaient l'univers du bruit de leurs exploits. Les Turcs étendaient chaque jour leurs conquêtes : ils avaient franchi le détroit du Pont-Euxin , réduit l'empire grec à la seule ville de Constantinople , envahi les provinces arrosées par le Danube , et poussé leurs courses jusque dans la Hongrie ; les princes chrétiens , trop occupés de leurs propres dissensions , ne songeaient ni à la sûreté générale , ni à cet ennemi qui les menaçait de les envelopper dans une ruine commune. Édouard , par l'ardeur qu'il mit dans ses attaques contre la France , avait singulièrement favorisé les énvahissemens des Turcs ; ce fut pendant la longue guerre de l'Angleterre et de la France , dans le quatorzième et le quinzième siècle , que ces barbares s'établirent sur notre continent , et firent la conquête de Constantinople ; l'empire grec ne se serait peut-être pas écroulé sans la fatale division des deux premières puissances de la chrétienté.

En 1395 Bajazet, ayant passé le Danube, avait ravagé la Hongrie ; il renvoya plusieurs de ses prisonniers , en leur faisant promettre d'aller dire de sa part à Sigismond qu'il reviendrait au printemps de l'année suivante, pour le chasser entièrement de ses états , et qu'ensuite il passerait en Allemagne et en Italie ; ajoutant qu'il

ferait manger son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome.

Cette menace n'était pas aussi ridicule qu'elle le paraît d'abord. La chose la plus surprenante peut-être est que les Turcs, si formidables dans le moyen âge, se soient arrêtés aux bords du Danube, et qu'ils n'aient pas poussé leurs conquêtes jusqu'à la Loire ou à la Seine. La bravade de Bajazet effraya les princes chrétiens, et surtout le roi de Hongrie, le plus menacé de tous : heureusement le sultan avait mal choisi le moment, car un concours de circonstances fort extraordinaire avait amené, en 1396, un instant de paix générale. Une trêve de vingt-huit ans, signée entre la France et l'Angleterre, allait être consolidée par un mariage ; l'Espagne goûtait la tranquillité, en se reposant des maux que lui avait causés la longue querelle de don Pèdre et de Henri de Transtamare ; l'Allemagne et l'Italie jouissaient d'un calme parfait. Boniface IX saisit ce moment : il envoya dans toutes les cours des clercs, qui instruisirent les potentats du véritable état des choses, de l'attitude menaçante des Turcs, et de leurs progrès sur les terres de l'empire. Dans des circonstances aussi graves le rôle du pape devenait sublime ; le pontife, animé de l'amour du bien général, faisait fléchir devant

son intervention les caractères les plus altiers ; à sa voix , la paix succédait à la discorde ; il parlait au nom de la religion menacée , et tous les cœurs s'enflammaient.

Sigismond , roi de Hongrie , était venu lui-même à Rome implorer l'assistance de Boniface IX , et le supplier d'intercéder en sa faveur auprès des princes chrétiens. Le pape se rendit à sa prière ; il écrivit à tous les potentats , et engagea Sigismond à s'adresser directement à Charles VI. C'était toujours vers notre France que l'on tournait les yeux lorsqu'il s'agissait de faire quelque chose de grand , de noble , de généreux.

Nicolas Canisa , conseiller de Sigismond , arriva à Paris avec quatre palatins hongrois , à la fin de janvier 1395 (1) ; on les admit au conseil , présidé par le roi , qui jouissait alors d'un moment de lucidité. Ils exposèrent l'objet de leur mission , et finirent par demander , au nom de Sigismond , la permission de mettre la Hongrie sous la protection spéciale de la France. Charles VI , vivement transporté , accueillit cette prière ; l'assemblée partagea ses sentimens , et , avec toute la chaleur qui caractérise la nation française , on décida , séance tenante , qu'on en-

(1) L'année commençant à Pâques , la fin de janvier se trouvait le neuvième mois de l'année.

verrait aux Hongrois un secours fourni seulement par la noblesse, sans qu'on eût besoin d'avoir recours ni aux troupes soldées ni aux milices des villes : le duc de Bourgogne offrit son fils aîné pour commander cette croisade.

Le comte de Nevers avait à peine vingt-deux ans; il fut plus tard le fléau de sa patrie, et fit asseoir l'étranger sur le trône de nos rois; mais alors il était encore exempt de blâme; il prit la croix avec l'enthousiasme naturel à son âge, en demandant qu'on lui conférât sur-le-champ l'ordre. Son père s'y opposa, disant qu'il ne fallait l'armer chevalier qu'après le premier combat livré aux Turcs.

La nouvelle se répandit dans Paris que le fils du duc de Bourgogne allait en Hongrie; les nobles de toute condition demandèrent comme une grâce de l'accompagner; des vieillards qui avaient vu Poitiers et Rosebec vinrent offrir le reste de leurs sang: malheureusement on mit trop de soin à repousser les hommes mûris par l'âge; on donna la préférence à une jeunesse bouillante et inconsidérée.

L'enthousiasme pour cette croisade fut tel, que l'on vit des dames châtelaines veuves amenant leurs fils, âgés de quinze ans au plus, supplier des chevaliers de les prendre à leur suite; les seigneurs les plus distingués qui

marchèrent dans cette expédition, furent Enguerand de Couci, le connétable Philippe d'Artois, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Boucicaut, Henri et Philippe de Bar, le comte de la Marche, prince du sang de la maison de Bourbon, Louis de Brezé, le sire de Saimpi, Thomas de Baqueville, Renaud de Roye, Geoffroi de La Trémouille : ce dernier amena son fils âgé de onze ans. Les chevaliers de la cour de Bourgogne chargés d'accompagner le comte de Nevers, étaient Gui de La Trémouille, Étienne de Germini (1), Robert de la Cressonnière (2), Jean Ternant, Jocerand de Damas, Pierre de l'Aubepin (3), Jean de Ternant, Coppin Prillard, Guillaume Bréceau, Oudart de Chasseron (4), Simon Bretau, Jean Moreau, Regnier Pot, Jean de Neuville (5), Jean de Hangest, Jacques de Vienne, frère de l'amiral, Jean Vaulchier, Philippe de Chartres, Jean d'Auxonne, Bertauld de Chartres, gouverneurs du comte de Nevers. Philippe de Mussy (6) portait la bannière du prince, ayant

(1) Famille existante.

(2) Idem.

(3) Idem.

(4) Idem.

(5) Idem.

(6) Idem.

avec lui les sires de Courtiables, de Blaisey, de Busseuil (1), chargés de la tenir l'un après l'autre, si Philippe de Mussy était tué. Jean de Gruthuse (2) portait le pennon. Le valet de corps était le vieux Jacquot Eschelotte dont la femme avait été nourrice du comte de Nevers (3).

Le continuateur de Vély appelle cette expédition une entreprise folle; nous ne partageons pas cette opinion: la croisade de 1396 ne ressemblait à aucune autre; on ne peut la comparer à celle de Pierre l'Hermitte qui se grossit d'une foule de malheureux sans existence; on ne peut même la comparer ni à celle de Philippe-Auguste, ni à celle de Louis IX; ces deux princes passèrent les mers, affrontèrent les dangers d'une traversée périlleuse pour aller attaquer dans des pays lointains et sous un ciel dévorant des peuples dont ils connaissaient à peine le nom: l'amour de la religion peut les justifier; mais ici la chose était bien différente, il s'agissait de combattre sans sortir de notre continent; il fallait fermer à des barbares l'entrée d'un royaume dont les frontières n'étaient qu'à cent

(1) Famille existante.

(2) Idem.

(3) Mémoire de Labarre, deuxième partie.

trente lieues de la France. C'est le même motif qui plus tard fit agir Henri IV, dont la politique ne sera jamais taxée de folie : ce grand homme voulait, à l'exemple des preux de Charles VI, réunir les princes chrétiens et chasser au-delà de l'Hellespont les farouches enfans de Mahomet. Le comte de Nevers demandait à partir sur-le-champ, mais un autre soin occupait son père ; le duc de Bourgogne désirait que son fils ne quittât le toit paternel que pour passer sous la conduite d'un guerrier dont il pût prendre des leçons de vaillance et de sagesse ; il avait choisi le sire de Couci pour ce noble emploi, c'était à lui qu'il voulait confier ce qu'il avait de plus cher ; aussi attendait-il avec impatience son arrivée : il dépêcha vers Enguerand un officier de son palais pour presser sa marche, enfin ce seigneur arriva, et fut reçu avec des honneurs excessifs. « Sire de Couci, lui dirent le duc et la duchesse de Bourgogne, nous nous confions grandement en vous et en votre sens. Nous faisons Jean notre fils et héritier entreprendre un voyage en l'honneur de Dieu et de toute la chretienté. Nous savons bien que sur tous les chevaliers de France vous êtes le plus usité en toutes choses : si vous prions qu'en ce voyage vous veuillez être compagnon et conseiller de notre fils. » A cette parole ré-

•

pondit le sire de Couci : « Monseigneur votre parole me doit être ordre : en ce voyage j'irai ; vous me voulez charger que j'entende, Jean monseigneur votre fils ; je m'en acquiterai en toutes choses ; mais, cher sire, de ce faiz me pourriez bien excuser et en charger spécialement son cousin Philippe d'Artois, connétable de France.» (Froissard.)

Le connétable Philippe d'Artois fut bien éloigné de savoir gré à Couci de sa modestie, il se montra au contraire très-envieux de la marque de confiance que le duc de Bourgogne avait donnée à ce guerrier. Au reste, Enguerand ne pouvait accompagner le comte de Nevers au moins pour l'instant, le roi l'envoya remplir une mission à Milan, où sa présence était d'une nécessité urgente. Galéas Visconti donnait de l'ombrage par sa conduite extraordinaire, ses manœuvres tendaient à s'emparer de Gênes ; Couci le menaça du courroux du roi de France, s'il ne renonçait à ses projets ; l'Italien, pervers et timide, donna les sûretés que l'on exigea de lui. Libre de tout soin, le général français quitta la Lombardie le 1^{er} avril et entra en Allemagne, traversa la Bavière et l'Autriche avec le comte de Bar son gendre. L'ordre sévère qu'il faisait régner parmi ses troupes toucha les habitans,

et lui procura en tous lieux un accueil amical que n'avait pu trouver le premier corps conduit par le comte de Nevers. Ce prince était parti de Paris à la fin de mars; les chevaliers composant son armée étaient, comme on l'a vu, très-jeunes pour la plupart; joyeux de se trouver affranchis de toute espèce de tutelle, ils se livraient sans contrainte à la licence la plus effrénée, aux excès les plus condamnables; ces excès n'étaient point du genre de ceux qui avaient jadis signalé le passage de bandes dévastatrices, nous voulons dire le meurtre et le pillage; ils ne commettaient point des assassinats, mais ils affichaient le libertinage le plus criminel, le mépris des droits les plus saints; ils enlevaient violemment et emmenaient avec eux les femmes et les filles des demeures où ils avaient reçu l'hospitalité, maltraitant les hommes qui se plaignaient de ces outrages; ils traînaient avec eux des courtisanes déhontées, et donnaient publiquement le spectacle de la dissolution la plus vile. Juvénal des Ursins dit : « Les Français avaient des manières très-lubriques, d'excès en menageries, buveries, jeux de dez et ribauderies.»

Ces nobles arrivèrent à Ofen les premiers; ils mirent un grand empressement à faire peindre leurs armoiries sur les murs de l'église Saint-

Nicolas, afin de perpétuer le souvenir de leur venue dans ces lieux (1).

La vaste cité d'Ofen ou Bude vit réunir autour de ses remparts toute l'armée chrétienne. On y distinguait des Italiens, des Anglais des Espagnols, des Flamands : les nobles de ces quatre nations formaient corps avec les Français, dont les mœurs, le langage et les coutumes étaient plus en harmonie avec les leurs. C'est ce qui explique l'erreur de plusieurs historiens qui ont dit que les Français étaient au moins 15,000; la vérité est que leur nombre ne dépassait pas 8,000 (2). Les chrétiens slaves et les Allemands suivaient les bannières des Hongrois; les Autrichiens avaient pour chef Frédéric, comte de Hohenzollern, grand-prieur d'Allemagne; les Bavaurois marchaient sous les ordres de l'électeur du Palatinat et du margrave du Nuremberg; les Styriens sous Herman, comte de Gilley, beau-père de Sigismond; les Valaques sous leur prince Jean Myrtsché, naguère tributaire de la Porte, mais que l'on

(1) *Chronica Hungariorum*, Thwroc, chap. vi. Nous avons mis beaucoup de soin à consulter les historiens allemands et hongrois. Celui qui nous a donné des documens les plus certains c'est Engel, *Histoire de Hongrie*.

(2) Tous les historiens allemands. Par opposition, Gibbon réduit infiniment le nombre des Français.

avait su rallier à la cause de la chrétienté. Sigismond était de la maison de Luxembourg et petit-fils de ce roi de Bohême aveugle qui se fit tuer à la bataille de Créci; son frère aîné, Wenceslas, occupait le trône impérial d'Allemagne; quant à lui, il se trouvait roi de Hongrie pour avoir épousé Marie, héritière de ce royaume; mais, devenu veuf en 1390, il s'unit à Barbe, fille d'Herman, comte de Cilley: lors de cette croisade il avait trente-huit ans. On lui reprochait d'avoir beaucoup d'imprévoyance; c'est aussi par suite de son peu de perspicacité qu'il confia le principal commandement dans les troupes hongroises à Stephan Latzkovicz, son ennemi personnel, qui ne cessait de comploter dans le but de le chasser du trône (1).

Le roi annonça qu'il passerait une revue générale le 30 avril 1395 (commencement de l'année). Cette revue eut lieu; l'armée se trouva forte de 100,000 hommes, c'était l'élite de la noblesse de toute la chrétienté: les Français se faisaient remarquer par la richesse de leurs armures, par un air martial, et surtout par leur présomption accoutumée. A la vue de tant de guerriers réunis sous ses ordres, et animés de la

(1) Engel, t. II, p. 198, et tous les historiens hongrois.

plus vive ardeur, Sigismond ne fut point maître de son enthousiasme; il crut qu'à son aspect les Turcs chercheraient leur salut dans la fuite sans oser seulement défier ses regards : « Avons-nous à craindre quelque chose des hommes, s'écria-t-il en latin (langue usitée parmi les Hongrois); si le ciel nous menaçait de sa chute, nous en soutiendrions le poids sur nos lances. » *Non metuendus est nobis homo; vastum si cœlorum super nos rueret, ipsi illud nostris quos gerimus hastis ne læderemur sustentare possemus* (1).

Peu de jours après cette revue Philibert de Naillac, grand-maître des chevaliers de St.-Jean-de-Jérusalem, vint joindre l'armée des croisés; il avait avec lui les grands dignitaires de l'ordre et 600 chevaliers ou frères-servans. Philibert de Naillac, gentilhomme du Berri, avait quitté de bonne heure la France, parce que son père s'était jeté dans le parti des Anglais; il leur livra même son château-fort de Belabre. Philibert de Naillac venait de succéder depuis deux mois à Ferdinand Eredia, trente-deuxième grand-maître : il avait alors quarante-un ans (2). Les digni-

(1) *Chronica Hungariorum*, Thwroc, chap. viii.

(2) Il mourut à Rhodes en 1421, ayant été un des plus illustres grands-mâtres de l'ordre. (Bosio, *Hist. de l'ordre de St.-Jean-de-Jérusalem.*)

taires qui l'accompagnaient étaient Pierre de Beaufremont, grand-hospitalier, Vincens de Causans, prieur d'Aquitaine, Élie du Fossé, prieur de Ste.-Maxence, Raymond de l'Estours, prieur de Toulouse, Fluvian de la Rivière, prieur de Catalogne, Bertrand de Flotte, grand-commandeur, Louis d'Allemagne, commandeur de Naples, Jean de Biandra, prieur de Lombardie. Nous ignorons les noms des autres chevaliers, nous n'avons que ceux des principaux de la langue de France : Jean de Cormis, Isoard de Freville, Robinet d'Estouteville, Guillaume Crepelaine, Colin de Ginqueville, Jean de Trie, Colinet de Puyieux, Colart de Franqueville, Louis de Rouville, Robert Le Ferrou, Henri Roussel, Mathieu de Ravenel, Gui de Proveroi, Jean Lebrun, Gilles de Gognies, Gauthier de Lameth, Joannes de Giresme, Gui de Beauvilliers, Jean de Neuchese, Jean de Kermenec, Charles de Somerré (1).

On conçoit qu'il devait régner beaucoup de divergences parmi tous ces princes de tant de pays. Celui qui montrait le plus d'impétuosité était Charles d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, homme médiocre, arrière-petit-fils

(1) Vertot, Hist. de l'ordre de Malthe, t. 1, preuves.

de ce Robert d'Artois dont l'aveuglement avait fait perdre la bataille de Courtrai, et qui légua à celui-ci toute sa violence. A défaut de talent, le comte d'Eu avait beaucoup d'ambition; on le vit accepter sans difficulté l'épée de connétable après l'injuste disgrâce de Clisson; le sire de Couci venait de la refuser: cette circonstance désunit pour toujours ces deux seigneurs. Le comte d'Eu, faisant valoir les droits de la charge de connétable, annonça qu'il voulait diriger en maître les opérations. Il avait ses partisans, Couci avait les siens; mais ce dernier, faisant au bien public le sacrifice de son amour-propre, déclara de son côté qu'il renonçait à toute espèce de prééminence, et qu'il entendait être regardé comme un simple volontaire. Malgré cette déclaration, la majorité des barons persista à regarder ce seigneur comme le seul capable de seconder Sigismond dans l'exécution de ses plans: au grand regret de Couci, et malgré ses prières, on se partagea d'affections, et la division se mit parmi les Français avant même que la campagne fût commencée.

Telles n'étaient pas les dispositions de l'armée de Bajazet, composée cependant, comme celle des croisés, de différentes nations. Le fils d'Amurath

avait cette supériorité de caractère qui sait en imposer aux hommes, et une tête assez vigoureuse pour embrasser tous les détails de son vaste empire. De même que ses contemporains, Chandos, Clisson, Sancerre, Tamerlan et tant d'autres héros, Bajazet était privé d'un œil, et de plus il était bègue ; mais ces deux infirmités ne lui ôtaient rien de son activité. Les historiens grecs et turcs manquent d'expressions pour peindre la promptitude avec laquelle il rassemblait ses forces, exécutait ses desseins, écrasait ses ennemis ; les peuples étonnés l'avaient surnommé l'éclair, *Ildirim* : Bajazet paraissait en Europe au moment où on le croyait le plus occupé au fond de l'Asie, et, au moindre avis de quelques désordres, il passait des bords du Danube aux bords de l'Euphrate ; il faisait mouvoir des armées immenses avec une célérité qui tenait de la magie ; sa discrétion pouvait seule être comparée à sa promptitude ; sa famille, ses officiers, jouissant de sa confiance, ne connaissaient jamais ses projets ; l'embarras qu'il éprouvait à s'exprimer le rendait encore plus réservé ; il exécutait lui-même les choses les plus difficiles : du fond de l'Égypte ou de la Perse il savait parfaitement ce qui se passait en France, en Allemagne, en Angleterre ; les Juifs, en possession du commerce entier, le servaient ad-

mirablement ; il avait de plus dans les diverses cours des agens secrets qui lui faisaient connaître la politique de chaque conseil ; il gagnait par des présens considérables l'amitié des petits princes, et les faisait servir à ses projets : c'est ainsi qu'il trouva un allié précieux dans Galéas Visconti ; au reste il méprisait profondément les chrétiens, dont les misérables dissensions avaient permis à des peuples venus du Caucase de s'établir presque au milieu de la chrétienté ; il regardait avec pitié cette petite Europe disputée par une multitude de princes, spectacle bien différent de celui qu'offrait la vaste Asie régie par les lois de quatre ou cinq potentats.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de dire quels moyens extraordinaires Bajazet employait pour faire mouvoir ses armées avec une si grande célérité. Aux yeux du vulgaire étonné, ces moyens avaient quelque chose de surnaturel, mais dans le vrai ils n'étaient enfantés que par le génie du sultan qui avait fondé des institutions militaires, tandis que les princes de l'Occident en manquaient totalement. Il établit dans son armée une discipline qui tenait de la dureté de son caractère, on conçoit ce qu'elle devait être ; il donna une grande extension à l'institution des Timars, ou dotations en terres : le

sultan gratifiait un officier, un simple soldat d'un bénéfice militaire, à charge de fournir un soldat et plusieurs hommes armés ; c'était une imitation du système féodal. Le sultan se réservait la faculté de priver de sa dotation le titulaire dans le cas de mécontentement : il est naturel que cette seule clause devait enflammer le zèle de tous les Timariots.

Amurath n'avait eu que des radeaux pour passer le détroit. Bajazet, son fils, gagna par ses largesses les plus habiles constructeurs de l'Italie. Ces étrangers lui créèrent au bout de dix ans une flotte composée uniquement de bâtimens de transport. De vastes chantiers furent établis en face de Constantinople, entre la baie de la Propontide et les montagnes de Nicée, appelées en turc Izmid-d'Aglary ; ces chantiers se changèrent bientôt en une ville que l'on appela Bogazgichud ; elle n'existe plus.

Bajazet tira un parti admirable des chameaux et des dromadaires. Ces animaux, que les Arabes désignent par le mot générique de Djamal, et les Turcs par celui de Jesdovesi, sont appelés par les Orientaux les navires de terre. Les dromadaires, dont le pas est trop fatigant, portaient les bagages et les armes, les chameaux les soldats ; les derniers portent facilement le poids de huit

hommes; ils font jusqu'à quarante lieues d'une journée à l'autre, en se reposant deux fois: ainsi 30,000 hommes pouvaient être transportés facilement par 4,000 chameaux, et venir du fond de l'Arménie aux bords de l'Hellespont, c'est-à-dire faire deux cent cinquante lieues en sept jours. Bajazet faisait passer ses soldats à trente lieues au-dessus de Constantinople, mais il n'embarquait pas les chameaux, car il craignait que l'air plus vif de l'autre continent ne leur nuisît; lorsqu'il avait terminé une expédition en Europe, et qu'un intérêt plus puissant l'appelait en Asie, il faisait repasser ses soldats, et, au moyen de ces mêmes chameaux, qu'il retrouvait aux bords du Pont-Euxin, il arrivait comme la foudre au milieu de la Perse pendant qu'on le croyait sur le Danube. Il avait établi des haras au pied du mont Taurus; la cavalerie qu'il en tirait lui servait pour ses guerres d'Orient; d'autres haras furent formés de très-bonne heure dans la Bulgarie et dans la campagne d'Andrinople, pays fertiles en pâturages, et qu'une infinité de petites rivières sillonnent en tous sens. Ainsi Bajazet avait sa cavalerie d'Asie et sa cavalerie d'Europe (1): celle-ci fut augmentée considérablement, parce qu'elle était indispen-

(1) Institutions de Tamerlan. Clavijo, *Vida del gran*

sable pour résister aux princes de la chrétienté, dont la principale force consistait alors en cavalerie. Le fils d'Amurath institua les Spahis, milice très-redoutable. Nous terminerons cette digression sur l'état militaire de Bajazet en observant qu'il faut se tenir en garde contre l'exagération des historiens occidentaux, qui donnent à ce prince des armées innombrables. Les Grecs, qui copient les Turcs, assurent au contraire qu'il opéra toujours avec des armées bien moins fortes qu'on le pense; et cela est croyable, car il était presque impossible de transporter au-delà du détroit d'aussi fortes masses.

Bajazet goûtait à Pruse le repos qui l'avait toujours fui; il y méditait sans doute une nouvelle attaque contre la Hongrie, et se préparait à fondre sur ce royaume, comme il l'avait annoncé, lorsqu'il apprit par le duc de Milan que les chrétiens armaient pour le prévenir et lui enlever les conquêtes qu'il avait faites sur les empereurs de Constantinople. Galéas Visconti ne lui dissimulait pas que les coups qu'on

Tamerlan, page 551, in-4°. Cet historien espagnol, envoyé d'Henri, roi de Castille, accompagna le prince tartare dans son expédition contre Bajazet. Il donne des détails intéressans sur l'état militaire des deux rivaux qui se disputaient l'Asie.

allait lui porter seraient terribles, et lui fournit à cet égard les renseignemens les plus précieux.

Galéas Visconti n'était pas le seul prince chrétien que Bajazet eût séduit : Wladislas Jagello, souverain de la Moldavie, Stephan Lazarich, prince de Servie, l'appuyaient en secret. Le premier espérait épouser une fille de Bajazet, et devenir, par cette alliance, le souverain de tous les pays que baigne le Danube.

Le sultan eut l'adresse d'intéresser à sa querelle les osmanlis de tous les pays, en leur montrant le danger que courait l'islamisme si les chrétiens parvenaient à le rejeter au-delà du Bosphore. La ferveur des musulmans n'a jamais diminué; ils sont toujours prêts à sacrifier pour leur croyance les biens et la vie. A la voix de Bajazet les querelles intestines cessèrent; la Perse, l'Egypte, la Tartarie, lui envoyèrent des soldats; un million d'hommes était déjà en mouvement pour venir défendre la foi de Mahomet; mais le sultan refusa ces secours: il choisit, sur 400,000 hommes réunis dans l'Asie mineure, 200,000 combattans, qu'il concentra à Pruse; et, pour mieux cacher ses mouvemens à la chrétienté, il dissémina sur le littoral de la mer Noire et du détroit de Gallipoli des troupes

légères, qui, par ses ordres, arrêtaient les voyageurs, en empêchant qui que ce fût d'aller en Europe; en même temps il donna ordre aux gouverneurs de ses possessions de l'Albanie et de la Moldavie, de garder très-sévèrement la ligne du Danube, et de repousser au-delà du fleuve tous ceux qui voudraient le passer: cette mesure eut l'effet qu'on en attendait. Sigismond avait envoyé des messagers sur tous les points, même en Asie, afin d'être bien instruit de la marche des Turcs; mais aucun de ces émissaires ne revint; le roi de Hongrie se trouvait dans une grande perplexité. On assemble le conseil pour savoir si on attendrait Bajazet, qui avait annoncé son arrivée au printemps, ou si on irait au-devant de lui. Le sire de Couçi ouvrit l'avis de passer le Danube, de porter la guerre jusqu'au milieu des possessions turques, d'étonner par une brusque attaque un ennemi trop disposé à mépriser les chrétiens, et lui ôter par là une partie de sa confiance (1). Cet avis, dicté par une savante politique, favorisait trop les vues de la noblesse avide de renommée, pour trouver de l'opposition. Les préparatifs se firent avec célérité; on fixa le départ à l'octave de la Saint-

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 4, chap. vi.

Jean-Baptiste(1), c'est-à-dire au 7 ou 8 mai. Sigismond, qui n'était pas assuré de la bonne foi de Wladislas Jagello, n'osa point s'engager dans la Transylvanie, quoique ce fût le chemin direct pour pénétrer en Bulgarie ; il savait que les habitans détestaient les Hongrois : aussi fit-il prendre cette route au corps d'armée français, fort de 20,000 hommes en comptant les Italiens, les Anglais, les Belges, et les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Sigismond, avec le reste des croisés, traversa le Bannat, franchit le défilé de la Porte-de-Fer, au-dessous de Temeswar, et arriva sur la rive gauche du Danube, à la hauteur d'Orsova ; il attendit quelques jours les Français, qui s'étaient arrêtés devant la ville de Croja, dont ils se rendirent maîtres (2). La jonction s'étant opérée, on commença le siège d'Orsova. La place se défendit cinq jours, et aurait tenu plus long-temps si les habitans, la plupart chrétiens, ne se fussent révoltés (3). Après la soumission d'Orsova, toute l'armée des croisés fit ses dispositions pour passer le Danube : l'o-

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 4, chap. vi.

(2) Voyez la Vie de Boucicaut.

(3) Engel, Histoire de Hongrie, t. II, p. 198. — M. Hammer, Histoire de l'empire turc, p. 240.

pération dura huit jours (1), car les ponts d'Orsova avaient été rompus; il fallut ramasser des embarcations et construire des radeaux; le passage se fit avec beaucoup de précautions : aucune division ne s'enfonça dans le pays avant que toute l'armée n'eût passé (2) : ainsi l'opération fut terminée dans les derniers jours de mai (3). Les croisés avaient donc mis près de douze jours pour venir d'Ofen à Orsova : ces deux villes sont à quatre-vingts lieues l'une de l'autre. On laissa tous les gros bagages et une faible division sur la rive gauche du Danube.

Après le passage du fleuve, l'armée des croisés ne se trouva plus que de 70,000 (4) combattans, les deux tiers à cheval; elle avait perdu du monde dans le trajet, soit par les maladies, soit par la désertion. On se divisa en quatre corps : le comte de Nevers marcha sur Widdin, et obligea cette place à capituler. Pendant que les Français suivaient la rive droite du Danube, Sigismond se répandit dans la Servie et la dévasta impitoyablement, afin de punir les habitans et le Vainode, qui s'étaient soumis aux musulmans. Il

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 6, chap. ix.

(2) Tous les historiens allemands.

(3) Manuscrit de M. Barrois, p. 6, chap. ix.

(4) Childberger, témoin oculaire.

franchit ensuite les montagnes de Nissa, et vint faire sa jonction une seconde fois avec les Français dans la Bulgarie. Cette province, nouvellement conquise par Amurath, se trouvait dans l'état le plus florissant : les Turcs y cultivaient la vigne avec succès, et faisaient d'excellent vin qu'ils vendaient fort cher : on sait que la loi de Mahomet leur interdit cette boisson; mais ils étaient très-friands de raisins, et avaient permission d'en manger. Ils faisaient aussi des cordiaux et des liqueurs qu'ils répandaient dans tout l'Occident (1) : ce commerce leur procurait beaucoup d'argent. La chronique dont nous avons extrait ces détails dit à cette occasion : « En cette contrée, toutes gens y sont de sobre vie, et se passent legierement de viandes, et usent en grande foison d'épices, par special de sucre, car ils en ont en abondance (2). » L'armée se remit en marche, appuyant sa gauche au Danube; les Français se tenaient constamment à l'avant-garde (3). Ils investirent Razo, qui opposa une vigoureuse résistance; on se concentra sous les murs de cette ville. Les Fran-

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 6.

(2) Idem, p. 30. La chronique ne dit pas d'où les Turcs tiraient ce sucre.

(3) Engel, et tous les historiens allemands.

çais montèrent plusieurs fois à l'assaut, et eurent seuls l'honneur de cette conquête. Ils furent secondés par les Grecs de l'intérieur. La petite garnison turque fut remise à Sigismond, qui la fit passer au fil de l'épée : ce prince voulut s'excuser de cette horrible violation des lois de la guerre, en disant que les Turcs n'avaient cessé d'en agir ainsi vis-à-vis les soldats hongrois que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains.

Les croisés quittèrent Razo le 15 septembre. La chaleur était excessive, et ils auraient tous péri, sans les fruits qu'ils trouvèrent en abondance sur leur route (1).

L'armée continua à s'avancer de front ; le plan de la campagne était de se diriger sur Constantinople, en chassant les Turcs des conquêtes qu'ils avaient faites dans l'empire grec. On suivit donc la rive droite du Danube pour entrer en Bulgarie, la plus riche province de la Turquie. Les chrétiens, ayant à cœur de ne laisser derrière eux aucune place importante, résolurent le siège de Nicopolis, clef de la Bulgarie ; maîtres de ce point, rien ne pouvait s'opposer à leur progrès.

Nicopolis (en grec, ville de victoire) fut fondée par Trajan, en mémoire d'un triomphe

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 7.

remporté sur les Daces dans ce même lieu. Elle se trouvait située au confluent du Danube et de l'Otzma, à cent quarante lieues de Bude, cinquante Est de Silistrie, soixante Sud d'Andrinople, et quatre-vingts de Constantinople. Nicopolis avait pour commandant Dogan-Beg, un des meilleurs officiers du sultan quoique très-vieux. La manière dont elle était fortifiée prouvait que dans le moyen âge les Asiatiques avaient sur la défense des places des idées plus nettes que les Européens. Les Français ouvrirent devant la ville des tranchées, dans lesquelles trois hommes pouvaient marcher de front; ils y posèrent des machines de guerre; mais leurs coups furent impuissans contre les fortes murailles de Nicopolis, et surtout contre les ouvrages avancés, établis d'après un système régulier. Les Hongrois assirent leur camp sur un plateau séparé; les Français s'adossèrent à un rideau de montagnes: ce rideau peu saillant commençait devant la ville, et s'effaçait une lieue plus loin, pour faire place à une plaine de terrain sec (1). Malgré le mauvais début de l'entreprise, on s'obstina à vouloir se rendre maître de la place par

(1) Voyez le cours du Danube exécuté par le comte de Marsigli, carte en 18 feuilles, section 17 et 18. Dépôt de cartes au ministère de la guerre.

famine, puisqu'on ne pouvait l'enlever de force. Le siège fut converti en blocus. Alors les jeunes Français, pour charmer leurs loisirs, recommencèrent la vie licencieuse dont ils avaient donné le spectacle à toute l'Allemagne : les navires qui les suivaient en descendant le Danube leur apportaient les vins les plus exquis, les mets les plus recherchés. La tente de Jean de Nevers était un élégant pavillon de soie verte, la couleur de la maison de Bourgogne : on y trouvait réunis le luxe et les commodités que l'on voyait dans les palais de son père. Des bateleurs, des musiciens, n'étaient occupés qu'à distraire ces guerriers plongés dans la mollesse; le camp retentissait de chants confus. Les bannerets, trouvant leurs armures trop pesantes, les déposaient pour prendre des habits de fête; à les voir, on eût cru qu'ils allaient ou à l'hôtel Saint-Paul ou à l'hôtel d'Artois : ils vivaient dans la plus parfaite sécurité au milieu d'un pays conquis, en face d'une ville assiégée remplie d'ennemis redoutables; ils affectaient de porter les modes les plus extravagantes de Paris; ils n'avaient pas même oublié ces souliers nommés *poulaines*, recourbés d'une manière si étrange, que souvent la pointe montait à la hauteur du genou. Les Turcs faits prisonniers depuis l'entrée de la

campagne, et qui avaient échappé aux Hongrois, se trouvaient dans le camp mêlés à ces chevaliers; ils les regardaient avec surprise, ne pouvait croire qu'ils eussent été vaincus par des hommes aussi efféminés.

Le sire de Couci ne partageait pas ces travers: tout entier à l'expédition qu'il avait entreprise, il ne cessait de se concerter avec Sigismond pour la conduire à une fin heureuse. Il savait que le visir Ali-Bassa gardait avec 20,000 hommes une gorge à six lieues de Nicopolis, près la naissance du Balkan, et que son projet était ou de jeter des secours dans la place, ou de surprendre le camp pendant la nuit. D'après le consentement de Sigismond et du comte de Nevers, il fit ses dispositions pour aller combattre le visir jusque dans son camp, et le mettre ainsi dans l'impossibilité d'exécuter ses projets. Il partit accompagné du sire de Beauvoir Chatellux, de Renaud de Roye, de Saimpi, de Leborgne de Coëtquen, de 2,500 hommes de troupes de noblesse, 2,000 arbalétriers, et 1,500 Hongrois (1). Ces derniers devaient servir à éclairer sa marche, et à fouiller les lieux qu'ils connaissaient déjà. Il se dirigea vers le détroit nommé *le Pas de la Porte* (en

(1) Manuscrit de M. Barrois, p. 12, chap. xx.

turc, Kapuli Derbend), qui ouvre le passage du Balkan inférieur. Sigismond ne doutait pas que Bajazet fût au-delà; il importait d'en avoir la certitude. Après six heures de marche les coureurs hongrois poussés en avant vinrent dire à Couci que le détroit ne pourrait jamais être forcé, car 20,000 Turcs l'occupaient dans sa longueur. Sur ce rapport, Enguerand fit subitement un mouvement sur son flanc droit, et se jeta dans un bois dont l'épaisseur pouvait le dérober à tous les yeux; il détacha le sire de Saimpi, Renaud de Roye et 600 cavaliers, avec ordre d'aller essayer de tenter le passage, de battre en retraite après quelques instans d'engagement, et, dans le cas où ils seraient poursuivis, se jeter dans la plaine qui bordait la forêt. Saimpi exécuta cet ordre avec une rare intelligence: attaqué par des forces supérieures, il défendit vaillamment le terrain pendant assez de temps; enfin il se mit en retraite: alors les deux divisions turques abandonnent leur position, et s'élancent sur les chrétiens en se répandant dans la plaine sans ordre, selon la manière de combattre des Tatars; mais à peine ont-elles dépassé le bois, que Couci sort à son tour de l'embuscade, les charge en queue, et en fait un grand carnage; Saimpi revient alors sur ses pas, fond

sur la tête de la colonne ennemie; et en peu d'instans ces deux divisions sont anéanties. Les Turcs qui occupaient encore le détroit essayèrent de venir au secours de leurs compagnons d'armes; ils furent repoussés et poursuivis avec acharnement : la majeure partie tomba sous le fer des vainqueurs, les autres furent rejetés au-delà de la gorge des montagnes. Avec 7,000 hommes, Enguerand avait dispersé et taillé en pièces 20,000 infidèles. Satisfait d'un avantage inespéré, il ne voulut pas franchir le détroit sans se concerter avec Sigismond; il revint au camp, où la nouvelle de cette victoire l'avait précédé, et y fut reçu en triomphe (1). Les jeunes chevaliers français, enflés de ce succès obtenu sans la participation des autres croisés, en conçurent une fierté déplacée; et surtout une confiance malheureuse : ils rêvaient déjà la conquête de la Turquie entière et même de l'Asie. « Nous envahirons l'Egypte, la Perse, la Syrie, disaient-ils; nous irons déposer nos épées victorieuses sur le tombeau du Christ (2) ». C'était toujours le même enthousiasme, la même

(1) Tous les historiens allemands et italiens s'accordent à dire que le sire de Couci remporta sur les Turcs une victoire complète.

(2) Les historiens allemands.

ignorance des choses et des difficultés, toujours le même goût pour les grandes entreprises, toujours ce courage aveugle qui ne s'informe de rien parce qu'il ne doute de rien.

Le camp célébrait encore par des chants bruylans la victoire d'Enguerand, lorsque des avis certains apprirent à Sigismond l'approche de Bajazet; le sultan, comme nous l'avons déjà dit, avait été instruit par le duc de Milan, des préparatifs des chrétiens; ce prince lui fit passer la liste des chevaliers français qui devaient faire partie de l'expédition, avec des annotations sur leur caractère, sur leur fortune, et sur la rançon à laquelle ils devaient être taxés si on les faisait prisonniers: d'après son calcul, le sultan pouvait retirer un million de florins des cent principaux.

Bajazet quitta Pruse, où le sultan d'Égypte était venu le trouver, et se dirigea vers l'Europe; sa marche était celle de l'impétueux aquilon: ses soldats enflammés de fanatisme, et guidés par l'espoir de conquérir de nouvelles richesses, ne comptaient pour rien la fatigue et la faim; aucun obstacle ne ralentissait leur course; les journées étaient plus que doublées, à peine consacraient-ils quelques instans au sommeil; le sultan les électrisait encore davantage en donnant le pre-

mier l'exemple de la patience. Comme il traversait un pays fertile en pâturages, dans lesquels on élevait beaucoup de chevaux, il remontait à chaque pas les cavaliers que trop de célérité empêchait de suivre le gros de l'armée; une grande quantité de chameaux portait la moitié de l'infanterie; enfin Bajazet parvint avec une diligence surprenante au détroit de Gallipoli, et le franchit rapidement par les moyens qu'il s'était préparés à l'insu des chrétiens.

Bajazet arriva le 1^{er} septembre 1396 à Andrinople, où il avait donné rendez-vous à ses troupes de la Thrace, de la Macédoine, de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Servie; il y concentra ses forces : les relations les plus dignes de croyance les portent à 130,000 combattans (1), dont la moitié venait de l'Asie avec le sultan.

Dans le même instant où Bajazet organisait son armée et la partageait en divisions, on lui

(1) Froissard et les autres historiens français doublent ce nombre, mais ils ne doivent point faire autorité dans cette circonstance, car ils étaient éloignés du théâtre de la guerre, et tout s'augmente lorsqu'on est placé à une grande distance. Nous avons cru plus prudent de nous en rapporter aux écrivains allemands pour tout ce qui regarde la bataille de Nicopolis.

amena un messenger que Sigismond envoyait à Constantinople vers Emmanuel II. Ce messenger n'avait pu échapper à la vigilance des éclaireurs turcs; il était porteur de lettres dans lesquelles le roi de Hongrie instruisait l'empereur de l'état des choses, lui détaillait la composition de l'armée rassemblée à l'entrée de la Bulgarie; selon lui, Nicopolis n'avait que pour quelques jours de vivres, et la conquête de cette place devait clore la campagne, et comme les chrétiens recevaient à chaque instant de nouveaux renforts, ils devaient se trouver à même l'année suivante d'écraser les Turcs sur tous les points, de les rejeter au-delà du Bosphore, et de délivrer entièrement l'empire grec (1). Combien ce document dut-il être précieux pour le sultan! Doué d'une volonté forte, le fils d'Amurath savait commander aux circonstances et arrivait à son but sans dévier; il résolut d'assaillir les chrétiens à l'instant même, persuadé que s'il parvenait à les battre il en serait délivré pour long-temps; il pensait que, refroidis par ce premier échec, le reste des croisés ne viendrait pas en Hongrie, de peur d'essuyer le même sort; il se mit donc

(1) Rewa, Hist. de la couronne de Hongrie, première partie.— Hist. de l'empire ottoman, par Cantimir.

en route le 20 septembre 1396 avec toute son armée, qui couvrait cinq lieues de terrain à cause de la nombreuse cavalerie turque, et surtout à cause des bagages, qui étaient immenses (1). Il passa par Phillopopoli en remontant la rivière de la Maritza, qui est l'ancien Hébrus, arriva aux montagnes du Balkan, fit halte pendant un jour (2) pour donner à ses colonnes le temps de se resserrer; enfin, il franchit la chaîne des montagnes sur quatre points, et déboucha dans le bassin de Nicopolis en suivant les lits de l'Ester, de l'Otzma, du Lujd et de la Zitrits, quatre petites rivières qui vont se jeter dans le Danube. Bajazet s'arrêta à deux journées de Nicopolis. Les historiens allemands, surtout Engel, assurent que les habitans de la Servie et de la Bulgarie, quoique tous chrétiens, avaient vu avec peine l'arrivée des croisés, et qu'ils ne mirent aucun soin à les instruire de l'approche des Ottomans; d'ailleurs, d'après sa coutume, le sultan mit le plus grand soin à cacher sa marche en jetant devant lui des nuées d'éclaireurs qui s'emparèrent des habitans de tout âge et de tout sexe, et les amenèrent en arrière; mais les coureurs

(1) Prince Cantimir.

(2) Prince Cantimir.

hongrois, aussi agiles que les tartares, échappèrent à leur poursuite et vinrent annoncer à Sigismond l'approche de l'ennemi.

L'armée des alliés prit aussitôt ses mesures pour résister à l'attaque subite des infidèles; on laissa une division sous les murs de Nicopolis pour continuer le blocus, et l'on porta le camp à une lieue en avant, à l'entrée d'une plaine qui avait quatre lieues de long sur une lieue de large (1).

L'armée des croisés ayant commis la faute de quitter sa position, et de s'affaiblir en faisant un gros détachement pour contenir Nicopolis, ce qui ne doit jamais se faire la veille d'une bataille, se trouvait réduite à 60,000 hommes environ; car il est certain que les Turcs n'étaient pas plus que le double des chrétiens. Ceux-ci avaient donc derrière eux Nicopolis, à leur droite la rivière d'Otzma, à leur gauche le Danube, qui dans cet endroit est large de huit cents toises. Une flottille d'embarcations légères y stationnait, et servait de communication avec la flotte combinée de Gênes et de Venise aux ordres du doge Mocénigo, qui, depuis le commencement du

(1) Engel, Hist. de Hongrie, t. II, p. 198. Ceci s'accorde parfaitement avec tous les plans topographiques.

siège, croisait dans la mer Noire devant l'embouchure du Danube, depuis Varna jusqu'à Martaza. Tout le cours du Danube était marécageux, et les pays d'alentour se trouvaient coupés par des fondrières et des petits courans; le seul terrain sec que l'on pût trouver propre à la manœuvre de la cavalerie, était cette plaine qui finissait devant Nicopolis; de légers rideaux de collines la coupaient de manière à intercepter la vue.

Malgré toutes les précautions de Bajazet et le mauvais esprit des habitans de la Servie et de la Bulgarie, des paysans effrayés étaient venus annoncer son approche; mais, comme il se passa plusieurs jours sans que leur rapport se confirmât, les chrétiens finirent par ne plus vouloir croire ce qu'on leur disait à cet égard, au point que l'on reçut fort mal ceux qui vinrent les derniers, quoiqu'ils assurassent avoir vu de leurs yeux l'armée turque. Le maréchal Boucicaut, aveuglé ainsi que tous les autres, les traitait d'alarmistes, et voulait qu'on leur coupât les oreilles; mais bientôt l'arrivée d'officiers hongrois, envoyés à cet effet par Sigismond, dessilla tous les yeux. Alors il se tint, dans la tente du comte de Nevers, un grand conseil de guerre. L'éclat que jetait

la nation française lui donnait en tout lieu une prééminence marquée ; aussi ne doit-on pas être étonné de la déférence que Sigismond montrait à l'égard des compagnons d'armes du sire de Couci, quoique par leur nombre ils formassent à peine le huitième de l'armée combinée. Le roi avait même confié à l'amiral Jean de Vienne l'étendard de Hongrie.

Le conseil se tint le 24 septembre au matin. Sigismond y proposa de ranger l'armée en bataille sans plus attendre, comme si l'ennemi allait paraître, et de placer en première ligne les Valaques avec leur Vaivode, parce qu'ils étaient plus habitués à se mesurer contre les troupes légères des Turcs, et de les faire soutenir par de l'infanterie hongroise, accoutumée à combattre au milieu des chevaux : selon lui, les Français opéreraient d'une manière très-profitable, en se mettant au centre du corps de bataille, le point le plus périlleux ; les troupes moldaves et allemandes devaient occuper les ailes. Après avoir déployé son plan, Sigismond recueillit les avis, comme que cela se pratique dans un conseil de guerre ; il commença par demander celui du sire de Couci, dont la renommée venait d'être augmentée par la victoire remportée naguère sur le visir ; Enguerand répondit que la prudence

commandait d'adopter le plan de Sigismond; l'amiral Jean de Vienne pensait de même.; mais Philippe d'Artois, piqué de ce qu'on eût demandé l'avis de Couci avant le sien, au mépris des privilèges de sa charge de connétable, prit vivement la parole : « Pour moi, je pense que les Français doivent passer les premiers partout où ils se trouvent, et ne doivent jamais permettre qu'on les devance. Nous ne sommes pas venus de si loin pour être les tranquilles spectateurs des exploits des Hongrois. » Un pareil discours flattait trop bien les goûts des jeunes exaltés qui l'entendaient, pour qu'il ne fût pas approuvé; un murmure flatteur couvrit la voix du connétable. Enguerand voulut lui répondre en développant son avis, mais il fut brusquement interrompu par Gui de La Trémouille, chaud partisan de Philippe d'Artois : « C'est plutôt la crainte, lui dit-il, que la prudence qui vous dicte de tels discours.—La crainte! répondit avec calme de Couci; j'ai prouvé de tout temps que mon ame y était inaccessible; et aujourd'hui, sire de La Trémouille, j'irai mettre la croupe de mon cheval là où la tête du vôtre n'ira peut-être pas. » (1)

(1) Juvénal des Ursins.

Il paraît que cette conférence se termina d'une manière violente, et qu'il s'éleva de vives altercations entre les nobles de France et ceux de Hongrie, à la suite desquelles les malheureux prisonniers turcs, gardés dans le camp du comte de Nevers, furent impitoyablement massacrés. Les historiens allemands rapportent le fait d'une manière fort obscure : il paraîtrait que la possession de ces prisonniers fut disputée avec fureur, et que cette querelle amena ce tragique événement.

La journée du 24 septembre et les trois suivantes s'étant passées sans que l'on vît paraître les Turcs, les Français ne doutèrent plus que l'arrivée des Musulmans n'eût été annoncée par de faux avis ; cependant, de peur d'être prévenus, ils firent un mouvement, et allèrent se placer en échiquier bien en avant du reste de l'armée (1).

L'ennui et l'impatience les gagnèrent bientôt ; et, au mépris des plus sages exhortations, ils reprirent leur vie accoutumée, ne songeant plus qu'aux plaisirs ; ils se dépouillèrent de leurs armures, et se revêtirent d'habits de fête, tels qu'ils les portaient au milieu des villes dans une paix profonde, n'oubliant pas surtout les sou-

(1) Engel.

liers recourbés; cette mode ridicule retroussait le bout de la chaussure en proportion de la puissance du banneret, de manière qu'elle marquait la distinction des rangs, distinction dont chacun se montrait excessivement jaloux. Tout à coup, sur les dix heures du matin, un lundi 28 septembre 1396, la veille de la St.-Michel (1), des éclaireurs hongrois arrivèrent à toute bride, et annoncèrent que les Turcs allaient envahir la plaine. Dans une seule nuit et un jour Bajazet avait franchi l'espace qui les séparait de la chaîne de montagnes, et s'était établi à leur pied; le soir même, il envoya son propre fils Timurtas reconnaître la position des croisés; mais, peu satisfait de son rapport, il passa lui-même le défilé avec un seul garde, et vint à deux cents pas du camp sans éprouver aucun obstacle : après avoir fait ses observations (2), il passa la nuit à faire les dispositions pour joindre les chrétiens le lendemain matin et les étonner par une attaque subite.

Lorsque les éclaireurs hongrois arrivèrent en annonçant que dans quelques instans les Turcs

(1) Pour les Turcs l'an 798 de l'hégire, le 24 du mois de dzouledgè.

(2) Scheffredin. — Le prince Cantimir.

envahiraient le plateau, ils trouvèrent les nobles de France assis à des banquets somptueux avec des courtisanes ; mais l'approche du péril rappela leur raison égarée : ils courent aux armes ; et ce n'est point la crainte du péril qui les presse, ils redoutent seulement que d'autres ne leur enlèvent la gloire de porter les premiers coups ; dans leur précipitation, ils oublient de prendre les armes défensives, les cuissards, les chaussures de fer ; beaucoup d'entre eux, ne pouvant monter à cheval avec leurs ridicules souliers à long bec, en coupent les bouts à coups de sabre (1).

En moins de quelques instans ils furent en ligne et disposés à affronter mille morts ; il était temps, car dans ce moment parurent deux divisions de cavalerie turque, qui s'avancèrent avec rapidité en étendant progressivement leur front, afin d'envelopper le camp des chrétiens ; mais tout à coup, comme par enchantement, ils s'arrêtèrent immobiles à quinze cents pas devant les Français. Ceux-ci prenaient déjà leurs mesures pour fondre sur les Ottomans, lorsque le maréchal de Hongrie, Henri Ostein, arriva préci-

(1) Juvénal des Ursins. Cet incident fit abandonner la mode des souliers à long bec, que l'on portait en France depuis cinquante ans ; le pape n'avait pu y parvenir, quoiqu'il les eût proscrits dans les églises.

pitamment. Sigismond, qui rangeait en bataille la seconde ligne, effrayé du mouvement que les Français faisaient pour se porter en avant, dépêcha en toute hâte cet officier vers le comte de Nevers pour le supplier une seconde fois de laisser commencer l'action par les Hongrois, dont les chevaux lestes et souples pouvaient rivaliser avec ceux des Turcs; le sire de Couci essaya de nouveau de faire adopter cet avis, et déjà il avait ramené la majeure partie des nobles, lorsque le connétable, plus irrité que jamais, dit aux chevaliers de son hôtel: « Levez ma bannière, et qui veut faire des mains la suivre ! » Le comte de Nevers, jeune et bouillant comme son parent, s'écria à son tour : « La chose est décidée, il faut commencer l'action; et, de par saint Denis ! je prouverai aujourd'hui que je suis preux chevalier (1). » Le sire de Couci, sentant toutes les conséquences de cette détermination, allait supplier le prince bourguignon d'écouter la voix de la sagesse, lorsqu'il en fut détourné par l'amiral Jean de Vienne. « Enguerand, lui dit ce guerrier, là où la vérité et la raison ne peuvent être ouïes, il faut qu'outrecuidance règne, et puisque le comte de Nevers

(1) Froissard, liv. iv.

se veut combattre, il faut que nous le suivions (1). »

La fatale résolution fut donc mise à exécution ; les Français s'ébranlèrent sur trois corps ; le connétable commandait celui de droite, le comte de la Marche celui de gauche, le comte de Nevers celui du centre, ayant auprès de lui le sire de Couci et l'amiral de Vienne, portant la bannière de Hongrie. On fondit sur les infidèles avec cette impétuosité de tout temps ordinaire aux Français ; l'avant-garde turque, qui n'avait été jetée dans la plaine que pour causer quelque désordre, masquer les mouvemens de Bajazet, et se replier ensuite sur elle, n'eut pas le temps d'exécuter ce dernier mouvement ; attaquée vivement, elle résista de même, mais cette résistance ne servit qu'à la faire écraser : à peine quelques centaines de Turcs purent-ils échapper.

Dans cette occasion le comte de Nevers fut à même de prendre des leçons de valeur de ce même Couci dont il venait de mépriser les conseils. Cet engagement partiel dura près d'une heure ; dans cet espace de temps bien précieux, Bajazet donna à son plan de bataille tout le déve-

(1) Foissard, liv. iv.

loppement dont il était susceptible; il fit déboucher dans la plaine ses formidables colonnes; la cavalerie se mit au galop et l'infanterie au pas de course, de sorte que le terrain naguère vide se couvrit de combattans; ce mouvement précipité était accompagné du roulement d'un nombre infini de tambours, instrument de guerre inventé par les Orientaux, et depuis long-temps en usage chez les Turcs (1).

Le croissant, ordre de bataille habituel des Mahométans, se formait progressivement, les deux ailes embrassaient un espace d'une grande lieue, elles descendaient avec rapidité et parallèlement sur les deux flancs des Français, et la tête de ces colonnes attaquait déjà les deux ailes de la ligne hongroise, que le comte de Nevers était encore aux mains avec les infidèles au milieu du plateau.

(1) A cette époque les Turcs ne se servaient pas du tambour comme nous; les baguettes ne frappaient pas toutes deux sur le même côté; l'un des bouts était beaucoup plus gros que l'autre; on portait le tambour comme notre grosse caisse; du temps même de M. Marsigli, qui a si bien écrit sur les usages militaires des Turcs (1670), ils n'avaient point abandonné cette coutume; depuis les réformes opérées par le baron de Tott les Ottomans se servent du tambour comme les autres nations de l'Europe.

En même temps Bajazet en personnes s'avancait lentement avec le centre, composé de l'élite de ses troupes et disposé sur deux lignes de 20,000 hommes chacune. La première, commandée par Persilas-Ali, son beau-frère, était composée de cavaliers vêtus de noir, dont de larges bandes de fer couvraient la poitrine. Cette couleur lugubre distinguait spécialement ces soldats et les avaient rendus la terreur de l'Asie (1). Ils se servaient de la grosse arbalète qu'ils avaient adoptée avant les Européens (2). L'étendard de Mahomet flottait au-dessus de la tête du sultan. Cette formation de bataille, disent les historiens hongrois, fut exécutée comme un coup de théâtre, avec cette promptitude unique qui accompagne tous les mouvemens des Turcs, de sorte que les Français se trouvèrent entourés de tous

(1) Ces détails sont tirés de Chefferedin, historien arabe, et de Clavijo, commentateur espagnol réputé fort exact; il mourut en 1403. (Vida del gran Tamerlan, p. 553.)

(2) On bandait cette arbalète avec le secours des deux pieds. En parlant de cette arme, en usage chez les Turcs avant que les Grecs la connussent, Anne Comnène dit : « Lorsqu'on lâche la corde le trait part avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste : il perce à la fois le bouclier, la cuirasse et l'homme ; on dit même qu'il rompt des statues de bronze, et lorsque les murailles des villes sont épaisses, le trait entre si avant qu'on ne l'y voit plus. »

côtés comme les Flamands à Rosebec. Ils auraient pu, lorsqu'ils virent déployer devant eux des forces si supérieures, faire un mouvement rétrograde, venir se reformer en ligne avec les Hongrois, leur prêter un appui mutuel, et commencer un engagement général; mais leur audacieuse présomption les aveugla. Enorgueillis de l'avantage qu'ils venaient de remporter, ils s'avancèrent fièrement contre le centre des infidèles, en se dirigeant vers le point où ils voyaient voltiger le drapeau du croissant; le tiers de la cavalerie mit pied à terre, selon la coutume du temps, et se forma en colonne derrière ceux qui restèrent à cheval. Les croisés attaquèrent de front la première ligne des Turcs; ceux-ci s'avançaient lentement en plantant devant eux des piquets dont ils faisaient des chevaux de frise (1). Cet obstacle n'arrêta point les Français; arrachant les piquets avec intrépidité (2), ils s'enfoncèrent dans les masses des Ottomans en y portant la terreur et la mort : le cimenterre des Sarrasins venait se briser sur les cuirasses et les

(1) Engel, *Hist. de Hongrie*, t. II, p. 203. Les Anglais employèrent cette manœuvre, vingt ans après, à la bataille d'Azincourt.

(2) *Idem.*

casques des chrétiens, tandis que l'épée droite et mince de ceux-ci perçait facilement les infidèles, que couvrait une simple tunique de mailles de fer.

Le sire de Couci, prodigieusement grand et vigoureux (grand et corsu, dit la chronique de Boucicaut) dominait les combattans et abattait à coups de sabre les bras des Turcs armés de massues; rien ne résistait à sa force et à sa valeur, il parcourait cette scène de carnage sans trouver d'autre obstacle que le corps des ennemis qu'il étendait autour de lui; Bajazet lui-même fut assailli au milieu de sa garde de Janissaires nouvellement instituée: renversé de son cheval, foulé aux pieds des combattants, il resta quelques instans au pouvoir des Français (1). L'histoire n'a point conservé le nom des preux qui portèrent de si terribles coups au maître de l'Asie. Les soldats de Bajazet s'élançèrent de toute part pour le délivrer; des milliers périrent avant d'y parvenir; le sultan serait resté entre les mains des Français sans l'arrivée des Spahis, qui appuyèrent les Janissaires. Cette cavalerie formidable formait un corps d'élite de 6,000 hommes, donc le choc avait toujours été décisif. Qui le

(1) Chefferedin. — Le prince Cantimir, t. I.

croirait ! les nobles de France, quoique exténués de fatigue, l'aborderent franchement en étendant leur ligne pour ne pas être débordés. Les Spahis ne purent résister à la vivacité de cette attaque, ils furent culbutés et obligés de se jeter sur les ailes (1). La victoire semblait être assurée au comte de Nevers, lorsque les Spahis, en démasquant les dernières lignes, laissèrent voir les Janissaires qui, ayant été obligés de céder à la furie des nobles, venaient de se rallier; ils marchaient en phalanges serrées, ayant à leur tête Bajazet. Cette apparition intimida les Français, faciles à émouvoir même au milieu du succès. Dans ce moment des cris perçans leur apprirent que les Hongrois en étaient aux mains. En effet Sigismond avait été attaqué sur deux points lorsqu'il finissait de ranger son armée en bataille.

Les Français, songeant un peu tard à la faute qu'ils avaient commise, eurent la pensée de voler au secours de leurs alliés; en conséquence, ils voulurent battre en retraite pour regagner le camp. Ils exécutèrent en effet ce mouvement rétrograde dans un ordre admirable, et en soutenant un combat opiniâtre : ils rachetèrent par

(1) Engel, t. II, p. 205.— Hammer.

des traits d'héroïsme leur inconcevable imprudence. L'amiral Jean de Vienne, après des prodiges de valeur, tomba percé de coups, et n'abandonna qu'avec la vie l'étendard confié à sa garde; six fois il avait relevé cet étendard abattu par la multitude. Ainsi périt dans un âge avancé ce guerrier qui, depuis quarante ans, avait eu part à toutes les grandes entreprises militaires. Guillaume de La Trémouille fut tué avec son fils, au moment où tous les deux étendaient le bras pour percer Bajazet. Guillaume d'Eu et Lebörgne de Coëtquen (le premier, chevalier picard, et l'autre breton) traversèrent plusieurs fois l'épaisse ligne des Turcs, et expirèrent après avoir tué un nombre considérable de Sarrazins (1). Un banneret de l'Artois, Robert de Montcavrel, avait auprès de lui son fils âgé de treize ans, qui combattait depuis le commencement de l'action. Jugeant la bataille perdue, Robert ordonna à ses écuyers d'emmener son fils, de l'enlever à une mort certaine en gagnant un chemin qui menait sans péril au Danube, où la flotte vénitienne le recueillerait. Le jeune enfant résista long-temps, ne voulant pas quitter son père; enfin ils s'arrachèrent l'un

(1) Idem.— Chronique de M. Barrois, p. 28.

à l'autre ; mais leur séparation ne fut pas de longue durée , ils se rejoignirent bientôt dans un monde meilleur : le père fut tué quelques instans après , et le fils se noya en essayant de monter sur une barque (1).

Les Français avaient marché une lieue entière, afin d'attaquer Bajazet jusqu'au milieu des siens, mais ils n'étaient point assez nombreux pour embrasser toute la largeur de la plaine , et contenir l'ennemi aux deux extrémités ; ils avaient commis la faute de mettre une trop grande distance entre eux et les Hongrois. Les Turcs les débordèrent facilement , et allèrent attaquer les deux ailes de l'armée de Sigismond. Le perfide Stéphan Latzovicz , l'ennemi secret du roi , placé à la droite , s'enfuit honteusement le premier , entraînant avec lui les Hongrois ses partisans. Cet exemple fut imité à la gauche par Myrthé , chef des Valaques , que la crainte seule avait rallié à l'armée chrétienne. Le centre , commandé par Sigismond en personne , ayant pour lieutenans Nicolas de Gara, Herman de Cilley et Philibert de Naillac , tint ferme , et fit même éprouver à l'ennemi une perte notable ; ce corps se composait de Hongrois et d'Allemands. Dans

(1) Chronique de M. Barrois , p. 28.

ce moment critique , une division de 5,000 Serviens restés tranquilles spectateurs au bord de l'Otzma , accourut , et se déclara tout à coup pour Bajazet ; son chef , Lazarovictz , ancien tributaire de la Porte , voulait se faire pardonner une ancienne défection par une nouvelle trahison ; il fondit sur les Hongrois du centre. D'abord ceux-ci se défendirent vaillamment , mais le découragement s'empara d'eux lorsqu'ils virent tomber la bannière de la maison de Luxembourg ; ils crurent que Sigismond , devant qui on la portait , était fait prisonnier , ce qui serait arrivé si Hermand de Cilley et le margrave de Nuremberg ne l'eussent arraché de la mêlée pour le conduire vers le Danube , comme Philippe de Valois avait été enlevé du champ de bataille de Créci par Jacques de Bourbon et Charles de Montmorenci. Philibert de Naillac protégea sa retraite avec ce qui lui restait de ses chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Après le départ de Sigismond , le centre fléchit sur tous les points , et ce ne fut bientôt qu'une déroute générale. Les Turcs , vainqueurs des Hongrois , abandonnèrent leur poursuite ; se repliant sur leur corps principal , ils vinrent prendre en queue le comte de Nevers , qui reculait à son tour devant les nouvelles forces de

Bajazet. Déjà les Français avaient regagné leur camp, où quelques heures auparavant ils se livraient aux plus brillantes illusions : mais il était au pouvoir de l'ennemi.

Dès lors tout espoir fut perdu; Couci lui-même ne pensa plus à la victoire, il ne songea qu'à faire payer cher sa défaite à un ennemi dont il ne devait espérer aucune clémence. Le désespoir rendit la lutte plus terrible : le banneret vivant prenait aussitôt la place de celui qui venait de succomber; le carnage dura encore une heure; ces 12,000 hommes qui avaient tenu long-temps la fortune en suspens, se trouvèrent réduits à 800; dans ce nombre on comptait le comte de Nevers, le comte de la Marche, Philippe d'Artois, le maréchal Boucicaut, Gui de La Trémouille et le sire de Couci, qui faisait au comte de Nevers un rempart de son corps, car dans ce moment solennel Enguerand se rappelait la recommandation que le père et la mère de ce jeune prince lui avaient faite en partant. La richesse de leurs armures les signalait aux Ottomans, comme les plus considérables d'entre les chrétiens et capables de racheter leur liberté par de fortes rançons; ils ne voulaient point les tuer, et leur faisaient signe de mettre bas les armes. Mais les chevaliers, animés d'une

seule et même volonté, refusaient le quartier qu'on leur offrait : cette sorte de délire qui transporte l'homme pendant le combat, ne leur permettait pas de voir qu'en prolongeant leur défense ils couraient à une mort assurée. Pressés les uns contre les autres, ils occupaient un espace très-rétréci, nul ne pouvait les approcher sans être repoussé. Enfin une troupe de cavalerie d'élite turque s'élança au milieu d'eux et les sépara; les Français, accablés de lassitude, pouvant à peine soulever leur épée, furent tous pris, la plupart criblés de blessures, notamment le sire de Couci, Philippe d'Artois, Joceran de Damas (1) et son frère Huguenin. On les conduisit chargés de chaînes et presque nus devant le sultan. Pendant le trajet, la figure vénérable de Couci, son âge, ses blessures, tou-

(1) Joceran de Damas mourut dans sa captivité, en 1397, des suites de ses blessures; il était fort jeune et ne fut point marié; son frère Huguenin, sire de la Bazole, rentra en France; son sixième descendant, Gabriel de Damas, vivant sous Henri IV, épousa Jacqueline Bouvot, héritière du riche fief de Cormaillon, dont il prit les armes. Il devint ainsi l'auteur de la branche de Damas Cormaillon. (Titre de la maison de Damas. Lambert, généalogiste de la couronne sous Louis XV.)

chèrent un de ces mahométans, qui le couvrit de son manteau (1).

Bajazet s'était établi dans la tente du roi de Hongrie; il ne pouvait contenir les mouvemens de sa joie; sortant de sa réserve accoutumée, il dansait, il sautait pesamment comme un tigre; « et fist venir ses principaux pour jongler et bourder, et il mesme les mettoit en matière de rire, de jouer et desbattre. » (Chronique de M. Barrois, p. 30, chap. 23.)

Le fils d'Amurath considéra tous ses prisonniers et s'informa de leur condition. Un chevalier picard nommé Hellys, qui avait été reconnu par des officiers turcs, avec lesquels il avait servi chez le soudan d'Égypte, et, grace à leurs soins, enlevé du milieu de la mêlée et arraché au trépas, fut choisi pour truchement. Il commença par montrer le comte de Nevers, prince du sang, proche parent du roi de France et chef de l'expédition française; et puis le sire de Couci, Gui de La Trémouille, Philippe d'Artois, etc., etc.

Bajazet, satisfait de ces renseignemens, renvoya

(1) La chronique de Tramecourt dit que le sire de Couci, passant près d'un buisson, se trouva tout à coup couvert d'un vaste manteau : « Ce furent les anges qui le lui donnèrent, dit-elle, car le sire de Couci étoit fort pieux. »

les prisonniers dans le camp sans s'expliquer sur le sort qu'il réservait aux compagnons d'armes du comte de Nevers. Le lendemain matin il voulut connaître les détails et le résultat de la journée précédente : on lui apprit que Sigismond s'était sauvé avec beaucoup de peine, accompagné du grand maître de Rhodes, de Herman de Cilley, de l'archevêque de Gran, de Stephan Kanisa et de Nicolas Gara. Un batelet trouvé sur le bord du fleuve l'avait porté au Pont-Euxin; les Hongrois, après une résistance assez courte, avaient gagné le Danube, une partie s'y était noyée ou était tombée sous les coups des Turcs, l'autre avait trouvé un refuge dans les montagnes.

Après avoir bien écouté le rapport de ses officiers, le sultan sortit de sa tente pour aller visiter le champ de bataille; il le parcourut dans tous les sens; la plaine offrait un spectacle hideux, elle était entièrement couverte de cadavres, et comme le terrain était en talus, le sang, en coulant vers la partie basse, avait rempli des creux où des malheureux s'étaient enfoncés. On ne sera pas étonné de cette prodigieuse quantité de sang, si l'on considère que les combattants ne se servirent dans cette journée que d'armes tranchantes.

A chaque pas Bajazet poussait des cris de fureur; il voyait évidemment qu'il n'avait pas à se réjouir de sa victoire, elle lui coûtait bien cher; pour un chrétien gisant sur la poussière on comptait au moins cinq Asiatiques. Il en fit faire le relevé; on trouva près de 30,000 musulmans privés de la vie ou blessés à mort; instruit de ce résultat, il ne mit plus de bornes à sa colère; ce champ de bataille lui rappelait d'affreux souvenirs et surtout la mort tragique de son père (1). Une autre circonstance vint mettre le comble à sa rage. Il apprit comment les captifs turcs avaient été massacrés peu de jours auparavant par les Hongrois et les Français réunis (2): il ne se connut plus; ses officiers et jusqu'au moindre

(1) Amurath I^{er} gagna, en 1389, la bataille de Cassovie, sur les Hongrois, les Moldaves, les Valaques et les Serviens, réunis sous le commandement de Lazare, prince moldave, long-temps la terreur des Turcs: après l'action, qui avait été meurtrière, le sultan alla visiter le champ de bataille; et au moment où il considérait avec joie tous ces ennemis tombés sous ses coups, un soldat triballien nommé Milhos se leva tout à coup de dessous un monceau de morts, fondit sur Amurath, et lui plongea sa dague dans le cœur: le sultan expira deux heures après. Depuis la fin tragique d'Amurath personne n'aborde le sultan sans être tenu sous les bras par deux officiers.

(2) Engel. — Chronique de M. Barrois, p. 33.

infidèle partageaient ses transports furieux ; il prononça aussitôt l'arrêt de mort des prisonniers, sans aucune exception, et fit préparer les supplices. On amena en sa présence le comte de Nevers et les autres barons ; on leur annonça qu'ils allaient cesser de vivre ; le jeune prince entendit sa sentence en répandant des larmes, mais il ne s'abassa point à demander la vie. Juvénal des Ursins assure qu'un astrologue conseilla à Bajazet de laisser vivre le comte de Nevers s'il voulait se venger de la France ; car, selon lui, ce prince devait causer à son pays des maux incalculables : Quoi qu'il en soit, par une considération dont nous ignorons la nature, le sultan consentit à épargner Jean de Bourgogne, et lui accorda même la vie de 25 autres bannerets (1), parmi lesquels on distinguait le sire de Couci, Philippe d'Artois, le comte de Larmarche, Gui de La Trémouille, Henri de Bar, gendre d'Enguerand, Jocerant de Damas, le sire de Baqueville et de Grutuse, de Chatellux, etc., etc. Mais par un raffinement de cruauté Bajazet voulut leur faire payer le présent de la vie en les mettant en face de la mort, en leur en faisant éprouver l'agonie tout entière.

(1) Tous les historiens allemands. Froissard dit huit : c'est une erreur.

Bajazet s'assit devant sa tente, sur un tertre; il ordonna au comte de Nevers et aux autres seigneurs de rester auprès de lui, et fit venir ensuite les prisonniers : ils étaient au nombre de 11,000. Les Français en formaient la plus petite portion; ils marchaient les premiers : après eux venaient les Bavares, les Allemands, les Hongrois, etc. Ces malheureux arrivèrent sur une file, et passèrent successivement devant le sultan; au fur et à mesure qu'ils arrivaient au-delà de la tente, ils trouvaient le trépas : le cimetière de plusieurs Turcs abattait leurs têtes, dont la chute faisait résonner la terre; ces chrétiens allaient au supplice en martyrs : « Jésus, mon Sauveur, ayez pitié de moi, » disaient-ils en recevant le coup fatal : plusieurs chantaient des cantiques. Jean de Bourgogne et les barons reconnaissaient dans chacun de ces chrétiens un parent, un ami; au milieu de cette scène d'horreur, on n'entendait que leurs gémissemens, ils se couvraient le visage de leurs mains, ils détournaient la vue pour ne pas rencontrer les regards de ces infortunés : plusieurs fois le comte de Nevers embrassa les genoux de Bajazet dans l'espoir de le toucher : le féroce mahométan le repoussait, et, de la voix, encourageait les bourreaux dans leur détestable office. Le comte de Nevers, abîmé

sous le poids de la douleur, lève les yeux, et aperçoit devant lui, allant à la mort avec les autres, le maréchal Boucicant, son compagnon d'enfance, pour qui il avait conservé une prédilection toute particulière: à cette vue, son désespoir redouble, il tombe aux pieds du sultan, les arrose de ses larmes, et, comme il ne pouvait se faire comprendre par la parole, il montre Boucicaut, s'élançant vers lui, l'arrête, le présente au sultan, « et lui fait signe en comptant d'une main dans l'autre qu'il pouvait payer grande finance (1). » La vivacité de ses mouvements, la sensibilité dont il paraissait animé, et plus encore l'appât du gain, touchèrent l'avare Bajazet; le maréchal ne périt point.

Les Bavares commencèrent à défiler après les Français; plusieurs centaines avaient déjà péri lorsque vint le tour de l'écuyer Schiltberger à peine âgé de seize ans. Sa vue émut le fils de Bajazet, Thimurthas, qui fit remarquer à son père la jeunesse de l'esclave, en lui rappelant que la loi de Mahomet défendait de supplicier un coupable, s'il n'avait au moins vingt ans. Schiltberger fut épargné: il n'en fut pas de même de Jean de Grief, noble bavarois, dont les blessures attestaient la valeur; en passant

(1) Manuscrit de M. Barrois, page 33.

devant Bajazet, il cria d'une voix forte à ses compagnons d'infortune : « Amis, versons sans regret notre sang, puisque c'est pour la cause de la foi chrétienne. »

Si on en croit ce même Schiltberger, qui a laissé une relation de cette catastrophe (1), le carnage dura depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Le sultan, qui d'un geste l'avait ordonné, d'un geste le fit cesser. Huit à dix mille prisonniers de tous pays furent immolés dans cette circonstance aux mânes des musulmans. A l'issue de cette boucherie, Bajazet fit faire des obsèques magnifiques aux Turcs tués dans le combat ; il refusa la sépulture aux vaincus, leurs corps restèrent sur le champ de bataille, et servirent de pâture aux bêtes fauves qui remplissent les forêts de la Bulgarie.

Le sultan préleva sur le butin sa part, et le cinquième sur celles des autres, ce qui produisit des sommes considérables ; il les employa à faire

(1) Schiltberger resta captif vingt-quatre ans ; à son retour dans sa patrie il fit pour le duc de Bavière la relation de la bataille de Nicopolis et de son long esclavage. Cette chronique allemande fut imprimée une des premières ; il en a paru une nouvelle édition à la fin du siècle dernier. Engel lui a emprunté dans son histoire les détails que nous avons cités.

bâtir à Pruse une mosquée et un hôpital militaire.

La nouvelle de la défaite de Sigismond et du comte de Nevers fut portée en France par 200 soldats échappés par miracle à ce désastre. Ils arrivèrent dans le royaume en annonçant le malheur du comte de Nevers ; ils vinrent ainsi jusqu'à Paris : on les traita de fourbes, de lâches, qui cherchaient à pallier leur désertion par des rapports mensongers : le peuple, toujours extrême, les maltraita et en tua même quelques-uns. Le roi les fit renfermer au châtelet, en les menaçant de les envoyer à la mort si, dans quelques jours, la nouvelle qu'ils apportaient ne se trouvait pas confirmée par des avis officiels. Hélas ! on ne fut pas long-temps sans apprendre qu'ils avaient dit la vérité ; le chevalier Hellys avait été chargé par Bajazet d'aller demander à la cour de France la rançon du comte de Nevers et des autres barons ; ce messenger arriva de nuit à Paris, il demanda à parler au duc de Bourgogne et aux membres du conseil, qui accoururent tous : heureusement qu'il était porteur de l'anneau d'or du comte de Nevers, sans cette précaution on n'eût point ajouté foi à ses discours : de l'incrédulité on passa au désespoir, le duc de Bourgogne surtout ne pouvait modé-

rer sa douleur, il ne songea plus qu'à se procurer la rançon demandée pour son fils.

Le sire de Châteaumorand fut chargé de porter à Bajazet les 200,000 florins exigés pour le comte de Nevers et les autres seigneurs. La dame de Couci lui remit 10,000 florins, auxquels son mari avait été taxé ; il emporta de plus des présents pour le sultan.

Parmi ces objets, on remarquait des produits nationaux, des toiles blanches de Reims, très-recherchées en Orient, des draps de Nevers, des gants de Paris, dont les coutures étaient recouvertes de petites perles fines, des tapisseries d'Arras, représentant les victoires d'Alexandre. Voulait-on flatter l'amour-propre d'un vainqueur inhumain par un rapprochement historique ? On serait tenté de le croire, en voyant le soin que l'on prit à satisfaire jusqu'à ses goûts. On savait qu'il aimait passionnément la chasse (1) ; on

(1) Sa cour était pleine de chasseurs qui possédaient les premiers emplois ; il nourrissait jusqu'à 7000 oiseaux de proie et autant de chiens. Un jour il voulut donner au comte de Nevers, son prisonnier, le spectacle de la chasse ; elle eut lieu auprès de Burse, 15,000 hommes y furent employés ; cependant elle ne répondit pas à l'attente du sultan : dans sa colère, celui-ci voulut faire mourir 2000 fauconniers, parce que les gerfauts avaient été lâchés mal à

lui envoya des gerfauts du Nord, oiseaux de proie fort rares et fort estimés en Asie. Bajazet envoya en échange au roi de France, sans doute par ironie, un gros tambour, instrument militaire inventé chez les Tartares, un arc dont la corde était faite de boyau d'hommes, et de vieilles armes rouillées par le sang (1).

Le sire de Châteaumorand partit de Paris le 15 décembre 1396 avec le chevalier Hellys, prisonnier sur parole, et qui allait reprendre ses fers, car n'ayant aucun patrimoine il ne pouvait se racheter. Bajazet lui avait ordonné de passer par Milan, et de complimenter de sa part Galéas Visconti. Ces deux chevaliers traversèrent l'Allemagne, l'Autriche, une partie de la Hongrie; mais arrivés à Bude, ils furent arrêtés par ordre de Sigismond : ce prince était rentré dans ses états par le moyen de la flotte vénitienne, qui lui avait servi de refuge contre la fureur des Turcs. Un vaisseau de l'amiral Mocénigo le débarqua sur les côtes de Raguse. Châteaumorand,

propos. Le comte de Nevers n'obtint leur grace qu'avec beaucoup de peine : « J'ai des hommes tant que je veux, dit le sultan, mais je n'ai pas aussi facilement un bon chien ou un bon gerfaut (Scheffredin). » Lacroix, tome 1^{er}, page 143.

(1) Tous les historiens du moyen âge.

surpris de se voir arrêté, alla visiter le roi de Hongrie, et lui expliqua l'objet de sa mission.

Sigismond, indigné que la cour de France fit de telles prévenances à Bajazet, ne voulut point permettre que Châteaumorand allât déposer les présents aux pieds du sultan.

Châteaumorand dépêcha vers Charles VI son écuyer, pour l'instruire de l'obstacle apporté par le prince hongrois. Charles VI rassembla aussitôt son conseil, auquel assistèrent les ducs de Berri et de Bourgogne et les autres grands du royaume : on délibéra sur les moyens qu'on prendrait pour obliger Sigismond à laisser passer Châteaumorand avec les présents. Le duc de Berri, interpellé par le roi son neveu, répondit : « Je pense comme Sigismond ; l'on s'est trop humilié devant le sultan ; on ne devrait rien donner ni rien accepter d'un roi mécréant. — Bel oncle, lui répondit Charles VI, si l'Almourach-Bahi ou un autre roi païen vous envoyait un rubis noble et riche, le recevriez-vous ? — Monseigneur, j'en aurois advis (je verrais), » répliqua le duc avec quelque embarras. Tout le monde savait que ce prince avait reçu du soudan d'Égypte, l'année précédente, un rubis estimé 20,000 livres (1).

(1) Manuscrit de M. Barrois, page 51, chapitre dernier.

Charles VI consultait son conseil au sujet de Châteaumorand, et ce chevalier était déjà loin de Bude : le grand-maître de Rhodes, arrivé à Bude pendant ces délais, avait obtenu de Sigismond que les présens pussent passer. Le messager français fut obligé de franchir le détroit de Gallipolis pour courir après Bajazet. Le fils d'Amurath dédaigna de se jeter sur la chrétienté après sa victoire de Nicopolis ; il aurait pu le faire sans craindre d'être arrêté : aucun prince de l'Occident n'était à même de jouer le rôle de Charles-Martel. Mais l'Europe avait des bornes trop étroites pour l'ambition de Bajazet : il passa l'Hellespont, et se trouva de nouveau dans l'Asie, théâtre bien plus vaste ; et avec sa promptitude accoutumée il se transporta sur les frontières de la Perse, lorsque l'Allemagne, épouvantée de la défaite de Sigismond, le croyait prêt à fondre sur elle. Châteaumorand le trouva auprès de Bagdad, et lui remit, en lettres de commerce tirées sur des marchands de l'île de Chio, la rançon des comtes de Nevers, de Larmarche, du sire de La Trémouille, de Henri de Bar et de Philippe d'Artois : quant au sire de Couci, il avait cessé de vivre. Enguerand, blessé grièvement, n'avait pu supporter la honte de la captivité : les revers, auxquels il n'était pas ac-

coutumé, le regret d'avoir vu perdre la bataille de Nicopolis, livrée contre ses avis, le spectacle de ses malheureux compatriotes massacrés sous ses yeux, toutes ces causes réunies avaient flétri son ame et abattu son courage; il tomba dans la langueur, et mourut autant de désespoir que des suites de ses blessures, le 18 février 1397, à Burse en Bythinie, où Bajazet l'avait laissé sous la garde de quatre officiers tures : son cœur fut porté à Soissons, et déposé dans l'église des Célestins qu'il avait fondée. Sa veuve épousa Étienne, duc de Bavière Ingolstat, père de la fameuse Isabeau, femme de Charles VI (1).

Lorsque Bajazet congédia le comte de Nevers, il lui adressa par la bouche du sire de Hellys ces paroles remarquables : « Je pourrais, en te donnant la liberté, exiger de toi le serment de ne jamais porter les armes contre moi, mais je te crains trop peu pour te le demander : retourne dans ta patrie, rassembles-y d'autres soldats, viens

(1) Les derniers descendants mâles d'Enguerand de Couci ont été M. l'archevêque de Reims, mort en 1824, et son frère, le comte de Couci, mort en 1818. Ce dernier a laissé une fille mariée à M. le marquis de Clermont-Mont-Saint-Jean, dont le second fils a pris, avec l'autorisation du roi, le nom de Couci.

m'attaquer de nouveau; je t'attends, je te vaincrai une seconde fois.» Ce discours était dicté par le mépris que Bajazet avait conçu pour les chrétiens. En effet, pendant toute la bataille, et malgré les dangers qu'il y courut, il ne voulut jamais tirer son cimeterre hors du fourreau, regardant ces ennemis comme indignes de ses coups.

Ceux des chevaliers chrétiens qui ne purent payer sur-le-champ leur rançon vécurent en Asie dans la plus dure captivité : les uns périrent de misère, les autres regagnèrent péniblement leur patrie après une longue absence, et rentrèrent au sein de leurs familles, qui les croyaient morts depuis long-temps. De ce nombre fut le sire de Baqueville, seigneur normand. En arrivant à la porte de son château, après neuf ans d'absence, il y trouva des préparatifs de fête, car la châtelaine, se croyant veuve, allait se marier ce jour-là même au seigneur de Driocourt. Pendant quelque temps on méconnut le sire de Baqueville à cause de sa longue barbe et de son habit d'esclave, et plus encore à cause des ravages que le temps et les souffrances avaient faits sur sa personne. Il avait soixante ans, et sa femme était encore jeune. (Histoire des Mayeurs d'Abbeville, page 391.)

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Jeunesse de Clisson. — Il embrasse le parti de Montfort, contribue puissamment au gain de la bataille d'Aurai. — Il passe au service de France, et le roi le nomme connétable après la mort de Duguesclin. 3

LIVRE II.

Campagne de 1382 contre les Flamands. — Clisson en dirige les opérations. — Il bat l'ennemi à la bataille de Rosebec. — Il ramène ensuite à Paris le jeune roi Charles VI. 61

LIVRE III.

Nouvelle rupture avec l'Angleterre. — Clisson com-

mande l'expédition préparée pour effectuer une descente sur les côtes d'Angleterre (1386). — Les tempêtes dispersent les flottes de France. — L'année suivante Olivier se rend en Bretagne pour présider aux préparatifs d'une nouvelle campagne de mer. — Il est fait prisonnier au château de l'Hermine par Jean de Montfort.

Page

114

LIVRE IV.

Clisson se rend à Paris, et devient plus puissant que jamais. — Il est assailli un soir dans les rues par une bande d'assassins qui le laissent pour mort. — Charles VI, voulant venger son connétable, déclare la guerre au duc de Bretagne, qui avait donné asile aux coupables. — Le roi se met à la tête de son armée. — Il tombe malade au Mans. — Le duc de Bourgogne s'empare de la régence. — Disgrace de Clisson.

140

LIVRE V.

Clisson se réconcilie avec Montfort. — Il a des démêlés très-vifs avec Jean V. — Il meurt à l'âge de soixante-treize ans.

176



ENGUERAND VII,

SIRE DE COUCI,

MARÉCHAL DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Notice sur la maison de Couci. — Enguerand fait ses premières armes contre les paysans de la Jaquerie. — Il se rend à Londres comme otage du roi Jean. — Il y épouse la fille aînée d'Édouard III, et reçoit le collier de la Jarretière. — Il rentre en France à la trêve de 1374. — Il se met à la tête de 40,000 hommes pour aller disputer l'héritage de sa mère à Léopold, duc d'Autriche. — Campagnes de 1375 en Alsace et en Suisse. Pag.
206

LIVRE II.

Le sire de Couci, se trouvant affranchi de ses liens par la mort d'Édouard III, entre au service de France; il refuse l'épée de connétable, et la fait donner à Clisson. — Campagne de 1380 contre l'Angleterre. — Enguerand sert comme lieutenant du duc de Bourgogne, puis il va en Italie au secours de Louis d'Anjou. 241

LIVRE III.

Enguerand de Couci accompagne l'amiral Jean de

	Pag.
Vienne en Écosse. — Il pénètre dans le nord de l'Angleterre et y porte la terreur. — Campagne de Gueldres. — Enguerand de Couci refuse l'épée de connétable après la disgrâce de Clisson.	295

LIVRE IV.

Le sire de Couci accompagne le comte de Nevers dans son voyage de Hongrie. — Il taille en pièces un corps de 20,000 mille Turcs. — Bataille de Nicopolis. — Nouveaux détails sur cette fameuse journée. — Le sire de Couci est blessé et fait prisonnier. — Il meurt dans les fers.	334
---	-----